

# vistazo.

---

**2023 Vol. 2** | La vie commune à l'épreuve

Teresa Hiergeist, 01.06.2023

## SOMMAIRE

# vistazo.

2023 **Vol. 2** | La vie commune à l'épreuve

TERESA HIERGEIST

LA VIE COMMUNE À L'ÉPREUVE. NÉGOCIATIONS DES INÉGALITÉS SOCIALES DANS LA LITTÉRATURE FRANÇAISE DU 19<sup>e</sup> SIÈCLE – INTRODUCTION

1-8

KERSTIN ANNETT REINER

L'AMOUR COMME MOYEN DE TRANSGRESSION SOCIALE? LA MISE EN SCÈNE DES INÉGALITÉS SOCIALES ET LA POSTULATION D'UNE AUTRE SOCIÉTÉ DANS *LE MEUNIER D'ANGIBAULT* DE GEORGE SAND

9-21

VINDA SONATA MIGUNA

MISE EN SCÈNE ET ÉVALUATION DE L'INÉGALITÉ SOCIALE AU MIROIR DU PORTRAIT PHYSIQUE ET MORAL DES PROTAGONISTES FÉMININS DANS « À QUOI RÊVENT LES PAUVRES FILLES » (ZOLA, 1870) ET « LA PARURE » (MAUPASSANT, 1884)

22-34

FOTINI MENEGAKI

LA CRITIQUE CONSTRUCTIVISTE D'ANDRÉ LÉO CONTRE LA DISCRIMINATION DES FEMMES À TRAVERS SON TRAITÉ *LA FEMME ET LES MŒURS*, 1869

35-50

CARMEN HUTTERBERGER

LA REPRÉSENTATION DES INÉGALITÉS SOCIALES DANS LE ROMAN ANARCHISTE *TERRE LIBRE (LES PIONNIERS)* DE JEAN GRAVE

51-60

# LA VIE COMMUNE À L'ÉPREUVE

TERESA HIERGEIST

---

Au 19<sup>e</sup> siècle les relations sociales changent fondamentalement en France. Avec le romantisme la relation entre individu et société se refait, les structures patriarcales et la famille nucléaire commencent à se remettre en question et l'urbanisation et l'industrialisation favorisent que les différences sociales gagnent en visibilité. Dans le genre littéraire du roman social se cristallisent les différentes motivations politiques, culturelles et esthétiques des auteur.es du 19<sup>e</sup> siècle liées aux questions de classe.

► [Sommaire de ce numéro](#)

2023 | Vol. 2

La vie commune à l'épreuve

Négociations des inégalités sociales dans la littérature française du 19<sup>e</sup> siècle

pages 1-8

vistazo.

# LA VIE COMMUNE À L'ÉPREUVE. NÉGOCIATIONS DES INÉGALITÉS SOCIALES DANS LA LITTÉRATURE FRANÇAISE AU 19<sup>e</sup> SIÈCLE – INTRODUCTION

TERESA HIERGEIST

## 1. LA MISÈRE, HIER ET AUJOURD'HUI<sup>1</sup>

Actuellement, on constate en France – comme dans d'autres pays européens – un clivage social croissant. Avec l'accentuation des tendances néolibérales au cours des dernières décennies, il se manifeste une radicalisation de la logique du marché<sup>2</sup>, qui augmente la distance entre riches et

pauvres<sup>3</sup> ainsi que l'insécurité économique et sociale.<sup>4</sup> Des contrats intérimaires, flexibles et à temps partiel, des réductions de salaire sont devenus la normalité pour bon nombre d'ouvrier.es.<sup>5</sup> Dans le discours public et médiatique, cette situation est souvent comparée à celle de l'industrialisation: il est question d'une ,nouvelle question sociale', d'une ,nouvelle pauvreté', d'un ,nouveau précarité' et d'une ,nouvelle classe populaire' qui vit au niveau du seuil de pauvreté négligé par les élites.<sup>6</sup> Dans les fictions aussi cette tendance se fait remarquer: ces dernières années sont parus tant de romans et films tournant autour de personnages populaires marginaux qu'un ,retour du social' a été constaté à plusieurs reprises.<sup>7</sup> Après de longues années de jeux autoréférentiels avant-gardistes, d'auto-contemplation structuraliste et déconstructiviste, telle est l'argumentation, les fictions du tournant du 21<sup>e</sup> siècle reprennent des sujets et esthétiques du 19<sup>e</sup>

<sup>1</sup> Cette introduction correspond en grande partie aux deux premiers chapitres de mon article « La lutte de classes. Conflits de travail et contrat social dans le cinéma français contemporain » qui paraîtra en 2023 dans un numéro de *Lendemain* sous la direction de Jonas Hock et Anne-Sophie Donnarieix.

<sup>2</sup> Cf. Klaus Dörre: « *Génération précaire – ein europäisches Phänomen?* », dans: Michael Busch/Jan Jeskow/Rüdiger Stütz (éd.): *Zwischen Prekarisierung und Protest. Die Lebenslagen und Generationenbilder von Jugendlichen in Ost und West*, Bielefeld: transcript, 2010, 39-74, ici: 46.

<sup>3</sup> Cf. Christophe Guilluy: *Fractures françaises*, Paris: Flammarion, 2013, 83.

<sup>4</sup> Cf. Robert Castel: *L'insécurité sociale. Qu'est-ce qu'être protégé?*, Paris: Seuil, 2003, 13.

<sup>5</sup> Cf. Oliver Machart: *Die Prekarisierungsgesellschaft. Prekäre Proteste. Politik und Ökonomie im Zeichen der Prekarisierung*, Bielefeld: transcript, 2013, 23.

<sup>6</sup> Cf. Robert Lukenda: « Verdrängt, vernachlässigt und vergessen? Die classes populaires als neue/alte ,Paragesellschaft' », dans: Teresa Hiergeist/ Agnes Bidmon/

Simone Broders/ Katharina Gerund (éd.): *Paragesellschaften. Imaginationen – Inszenierungen – Interaktionen in den Gegenwartskulturen*, Berlin: de Gruyter, 2021, 25-58, ici: 25-33.

<sup>7</sup> Cf. Wolfgang Asholt: « Un nouveau savoir politique et social du roman contemporain? », dans: *Revue critique de fiction française contemporaine* 6 (2013), en ligne; Dominique Viart/ Bruno Vercier: *La littérature française au présent. Héritage, modernité, mutations*, Paris: Bordas, 2008, 212; Roswitha Böhm: « Vers une poétique du précaire. Le monde des salariés dans l'œuvre d'Anne Weber », dans: Roswitha Böhm/Cécile Kovacschazy: « Introduction », dans: (éd.): *Précarité. Littérature et cinéma de la crise au XXI<sup>e</sup> siècle*, Tübingen: Narr Francke Attempto, 2015, 9-23, ici: 23; Elke Brüns: « Einleitung. Plädoyer für einen social turn in der Literaturwissenschaft », dans: id. (éd.): *Ökonomien der Armut. Soziale Verhältnisse in der Literatur*, Munich: Fink, 2008, 7-20, ici: 8.

siècle<sup>8</sup>, et particulièrement le roman social sous ses diverses formes<sup>9</sup> devient un point de référence central.

Revenir vers le roman social du 19<sup>e</sup> siècle semble être doublement intéressant: d'une part, nous pouvons nous inspirer des sujets, espaces, modes narratifs et choix stylistiques que celui-ci trouve pour exposer, critiquer et remettre en question les structures sociales établies et pour inventer des alternatives propres. De l'autre, il nous invite à découvrir quelles prises de position esthétiques et politiques sont citées aujourd'hui, de quelle manière, pourquoi et dans quelle mesure elles diffèrent. L'étude du roman social peut donc favoriser non seulement la compréhension des spécificités et des défis de la réalité de plus en plus capitalisée et bureaucratisée du 19<sup>e</sup> siècle, et sensibiliser de cette manière à l'historicité et à la variabilité des discours qui circulent, mais elle peut aussi fournir des compétences essentielles à la vie dans des sociétés hautement dynamiques et toujours plus différenciées et complexes. À l'occasion du séminaire 'La vie commune à l'épreuve. Négociations des inégalités sociales dans la littérature française du 19<sup>e</sup> siècle' qui a eu lieu dans le semestre d'hiver 2022/23 au département des lettres et langues romanes de l'Université de Vienne, nous avons donc plongé dans *Le Meunier d'Angibault* (1845) de George Sand, dans des narrations de Victor Hugo et d'Émile Zola, dans *La femme et les mœurs* (1869)

<sup>8</sup> Par exemple les films *Les Misérables* (2019) de Ladj Ly ou *Louise Michel* (2008) de Gustave Kervern et Benoît Delépine font déjà par leur titre référence à la littérature du 19<sup>e</sup> siècle. De plus, des romans et films comme *Retour à Reims* (2016) de Didier Eribon, *14 juillet* (2016) d'Éric Vuillard ou *Les Renards pâles* (2013) de Yannick Haenel évoquent l'idée d'une lutte de classes.

<sup>9</sup> J'entends par 'roman social' avec Tania Régin un genre narratif qui thématise les injustices et souffrances qui résultent de l'insertion de l'être humain dans la so-

d'André Léo, dans *Le monde nouveau* (1888) de Louise Michel et dans *Terre libre* (1904) de Jean Grave, afin de sonder les paramètres qui déterminent le classisme au 19<sup>e</sup> siècle et les idées et conditions préalables de sa surmontabilité.

## 2. INÉGALITÉS SOCIALES DANS LA LITTÉRATURE

La 'classe populaire' est un sujet en grande partie marginal de l'histoire littéraire. Au cours du Moyen Âge et du début de l'ère moderne, elle n'apparaît que dans les genres mineurs où elle est traitée d'une façon essentiellement burlesque et comique<sup>10</sup>. Ce n'est qu'après la Révolution française, et avec la fusion conceptuelle d',art' et 'peuple' dans l'esthétique romantique, que ses membres sont pris en sérieux en tant que protagonistes et repré-

ciété et qui étudie le milieu social de la 'classe ouvrière' (cf. Tania Régin: « Introduction. Réflexions sur la notion de roman social », dans: Sophie Bérout, Tania Régin (éd.): *Le roman social. Littérature, histoire et mouvement ouvrier*, Paris: Les Éditions de l'Atelier, 2002, 9-23, ici:13 et 21).

<sup>10</sup> Cf. Nelly Wolf: *Le Peuple dans le roman français de Zola à Céline*, Paris: PUF, 1990, 11. Pour les précurseurs de la littérature populaire du Moyen Âge au XVIII<sup>e</sup> siècle, voir: Michel Ragon: *Histoire de la littérature prolétarienne en France*, Paris: Albin Michel, 1974, 27-61.

sentées d'une manière plus réaliste, qui prend en considération leur caractéristiques et problèmes particuliers.<sup>11</sup> Un exemple serait *Le Meunier d'Angibault* (1845) de George Sand, qui expose la pauvreté du protagoniste, mais ne la thématise pas en vue de l'ensemble social et des structures de pouvoir connectées à elle. Il faut les *Trois Glorieuses* et la Révolution française de 1848, la politique économique libérale menée à partir des années 1860 – qui accentue l'écart entre propriétaires et travailleur.es – tout comme un long processus de construction et de consolidation de l'identité de la ,classe ouvrière<sup>12</sup> et sa manifestation politique dans la Commune de Paris<sup>13</sup>, pour que les éléments idylliques du roman champêtre<sup>14</sup> cèdent à une critique de la société industrialisée urbaine et pour que les personnages ouvrier.es deviennent perceptibles comme sujets sociopolitiques.<sup>15</sup> Cette mise au centre de la ,classe populaire' implique un élargissement progressif du cercle de personnes qui écrivent sur elles: tandis qu'au début du 19<sup>e</sup> siècle, la question est saisie presque exclusivement par des auteu-

rices venant de la bourgeoisie, autour de 1900, avec le taux d'alphabétisation qui augmente et avec le désir croissant d'autoreprésentation, les travailleuses prennent aussi de plus en plus souvent la plume.<sup>16</sup>

Étant donné la processualité de la formation de modes de représentation caractéristiques de la ,classe populaire', il n'est pas étonnant que sa valorisation dans les fictions du 19<sup>e</sup> siècle soit ambivalente: tant que les personnages littéraires qui la représentent sont issu.es du secteur agricole et des individus, la probabilité augmente qu'ils soient construit.es positivement (innocent.es, rustiques et en fusion harmonieuse avec la nature environnante) et que leurs fautes morales soient romantisées (comme c'est le cas du voleur ou de la prostituée qui agissent par nécessité et contre leur gré).<sup>17</sup> En revanche, les ouvrier.es industriel.es tendent à être altérés.es pendant longtemps et à apparaître comme des sujets pathologiques ou criminels<sup>18</sup>, qui menacent l'équilibre social et sont responsables elleux-mêmes de leur

<sup>11</sup> Cf. Nelly Wolf: *Le Peuple dans le roman français de Zola à Céline*, Paris: PUF, 1990, 11; Michel Ragon: *Histoire de la littérature prolétarienne en France*, Paris: Albin Michel, 1974, 131.

<sup>12</sup> Cf. Gérard Noiriel: *Les Ouvriers dans la société française, XIX<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècle*, Paris: Seuil, 2002, 22.

<sup>13</sup> Cf. Hugues Lenoir: *La Commune et l'éducation libertaire*, Mayenne: Monde libertaire, 2017, 86.

<sup>14</sup> Cf. Norbert Bachleitner: *Der englische und französische Sozialroman des 19. Jahrhunderts und seine Rezeption in Deutschland*, Amsterdam: Rodopi, 1993, 197.

<sup>15</sup> Cf. Friedrich Wolfzettel: « Historischer Abriss und Forschungsgeschichte », dans: id. (éd.): *Der französische Sozialroman im 19. Jahrhundert*, Darmstadt: WBG, 1981,

1-25, ici: 4-12. Leur intégration discursive dans la construction de la nation française restera le grand défi de la République, qui se prolongera jusqu'aux années 1930 Nelly Wolf: *Le Peuple dans le roman français de Zola à Céline*, Paris: PUF, 1990, 14.

<sup>16</sup> Cf. Géraldi Leroy: *Batailles d'écrivains. Littérature et politique, 1870-1914*, Paris: Armand Colin, 2003, 216.

<sup>17</sup> Cf. Friedrich Wolfzettel: « Historischer Abriss und Forschungsgeschichte », dans: Ders. (éd.): *Der französische Sozialroman im 19. Jahrhundert*, Darmstadt: WBG, 1981, 1-25, ici: 1.

<sup>18</sup> Cf. Nelly Wolf: *Le Peuple dans le roman français de Zola à Céline*, Paris: PUF, 1990, 57, 144.

pauvreté, d'autant plus qu'ils se présentent dans de grands groupes difficiles à contrôler.<sup>19</sup> La représentation non dévalorisante de plusieurs membres de la ,classe populaire' au sein de la ville est seulement possible s'il s'agit d'un groupe non marqué professionnellement, qui s'éloigne sensiblement du stéréotype de la foule en colère.<sup>20</sup> C'est ce que l'on note dans *Les Misérables* (1862) de Victor Hugo, qui singularise et mélodramatise l'expérience insurrectionnelle, afin de pouvoir maintenir le mode compatissant. Néanmoins, l'image du prolétariat urbain conspirateur n'est pas constante, elle est critiquée, mise en question et relativisée pas à pas, la propension à comprendre et tolérer les ouvrier.es comme groupe social augmente et – dépendant de la position politique des auteurices – même les rapports d'exploitation sont mis sur le tapis.<sup>21</sup>

Une constante des représentations des membres de la ,classe populaire' dans le roman social du 19<sup>e</sup> siècle est l'accentuation de leur corporalité, qui se manifeste dans les descriptions minutieuses de leur physionomie, la mention de leur force physique ou de pratiques corporelles caractéristiques. Cette localisation dans le champ sémantique du ,corps' peut avoir diverses implications: d'une part, elle a la fonction de les dévaloriser par cet élément considéré comme inférieur dans la culture chrétienne, illustrée

<sup>19</sup> Cf. Walburga Hülk: « Aristokratisches Bewusstsein und Kritik der Menge », dans: Hermann Doetsch/Cornelia Wild (Hrsg.): *Im Gedränge. Figuren der Menge*, Paderborn: Fink, 2020, 79-92, ici: 82.

<sup>20</sup> Cf. Michael Gamper: *Masse lesen, Masse schreiben. Eine Diskurs- und Imaginationsgeschichte der Menschenmenge 1765-1930*, Munich: Fink, 2007, 511.

<sup>21</sup> Cf. Norbert Bachleitner: *Der englische und französische Sozialroman des 19. Jahrhunderts und seine Rezeption in Deutschland*, Amsterdam: Rodopi, 1993, 532.

<sup>22</sup> De cette façon, elles sont distanciées discursivement de la bourgeoisie qui s'auto-définit par son penchant pour l'activité mentale et spirituelle et son recours

et bourgeoise<sup>22</sup> et souligne un manque de civilisation. D'autre part, certain.es auteurices font une vertu de la corporalité de la ,classe populaire', exprimant à travers elle une plus grande innocence, authenticité ou vitalité, qui renvoie en miroir à l'égoïsme et à l'hypocrisie de la bourgeoisie.<sup>23</sup> Désormais, la corporalité peut obtenir une valeur expressive autonome, comme le remarque Georges Didi-Huberman dans *Peuples exposés, peuples figurants*: à travers l'exposition des gestes, des expressions du visage et des mouvements des représentant.es de la ,classe populaire', il peut se manifester une résistance contre les élites et les institutions hégémoniques, puisque leur présence matérielle interroge leur invisibilisation discursive dans les débats publics.<sup>24</sup>

Un autre signe particulier des membres de la ,classe populaire' dans le roman social, qui va de pair avec la corporalité, est l'oralité de leur langage. Iels emploient souvent un langage diatopiquement ou diastratiquement marqué, qui se distance de la forme écrite par une tendance au dialogue et

à des techniques sophistiquées qui surmonte le contact matériel immédiat avec leur environnement.

<sup>23</sup> Cette sémantique caractérise le discours sur le ,populaire' depuis le 18<sup>e</sup> siècle (cf. Olivier Agard/ Christian Helmreich/ Hélène Vinckel-Roisin: « Einleitung », dans: id. (éd.): *Das Populäre. Untersuchungen zu Interaktionen und Differenzierungsstrategien in Literatur, Kultur und Sprache*, Göttingen: V&R unipress, 2011, 11-36, ici: 18-19).

<sup>24</sup> Cf. Georges Didi-Huberman: *Die Namenlosen zwischen Licht und Schatten* (vol. 4). *Das Auge der Geschichte*, München: Fink, 2017, 251.

au style indirect libre. Leurs déclarations tendent à être simples et paratactiques et à intégrer maintes exclamations, jurons, élisions et apostrophes.<sup>25</sup> Une partie des fictions fait ainsi allusion au manque d'alphabétisation et d'éducation et peut avoir la fonction de dévaloriser, en les faisant paraître les personnages populaires incultes ou émotionnels. Mais d'autres utilisent l'écart avec la norme linguistique comme vecteur de la formation d'une identité ouvrière ou comme possibilité à la construction d'une alternative linguistique aux structures institutionnalisées.<sup>26</sup>

Pour conclure cette partie, traitons l'éventail d'effets potentiels que les fictions du 19<sup>e</sup> siècle poursuivent à travers la représentation de la ,classe populaire'. On peut distinguer quatre types qui varient selon leur volonté de partager les intérêts de celle-ci:

- *Mode mélodramatique*: il y a des textes (eux aussi généralement écrits par les bourgeois.es) dans lesquels les personnages défavorisés sont montrés de façon idéalisée et romantique, s'empêchent dans des situations d'urgence existentielle, desquelles ils sont ensuite sauvés par des bourgeois, la narration suivant un schéma trivial et créant des émotions intenses, comme c'est par exemple le cas de *Louisa, ou les douleurs d'une fille de joie*

<sup>25</sup> Cf. Nelly Wolf: *Le Peuple dans le roman français de Zola à Céline*, Paris: PUF, 1990, 151, 179 et 214.

<sup>26</sup> Cf. Georges Didi-Huberman: *Die Namenlosen zwischen Licht und Schatten* (vol. 4). *Das Auge der Geschichte*, München: Fink, 2017, 251.

<sup>27</sup> Cf. Friedrich Wolfzettel: « Historischer Abriss und Forschungsgeschichte », dans: Ders. (éd.): *Der französische Sozialroman im 19. Jahrhundert*, Darmstadt: WBG, 1981, 1-25.

(1830) de Régnier-Destourbet. Ces fictions servent à la célébration de soi et au divertissement du public bourgeois, et aident à calmer les esprits face aux transformations sociales en train de se réaliser.<sup>27</sup>

- *Mode compatissant*: d'autres fictions accompagnent la représentation de la misère des personnages pauvres sur un ton plaintif, afin de susciter de la pitié à leur égard, tout en maintenant la vision de la séparation et de la distinction des classes et tout en célébrant les bourgeois.e.s comme sauveuses de la classe ouvrière. On retrouve ce schème dans *Les Mystères de Paris* (1842) d'Eugène Sue qui a mené à l'époque beaucoup de lectrices bourgeois.es à s'engager dans des associations caritatives.<sup>28</sup>
- *Mode réaliste/ naturaliste*: certains romans comme *L'Assommoir* (1877) ou *Germinal* (1885) d'Émile Zola exposent implacablement les difficultés de leur protagonistes populaires. Bien qu'ils critiquent par la radicalité de leur approche scientifique les mécanismes d'exclusion sociale, et bien que des discours utopiques de l'époque (comme le fouriérisme, le saint-simonisme, le réformisme d'Etienne Cabet ou de Louis Blanc) retentissent en eux<sup>29</sup>, leur intention n'est pas de changer la société

<sup>28</sup> Cf. Elke Brüns: « Einleitung. Plädoyer für einen social turn in der Literaturwissenschaft », dans: id. (éd.): *Ökonomien der Armut. Soziale Verhältnisse in der Literatur*, München: Fink, 2008, 7-20, ici: 9.

<sup>29</sup> Cf. Friedrich Wolfzettel: « Historischer Abriss und Forschungsgeschichte », dans: Ders. (éd.): *Der französische Sozialroman im 19. Jahrhundert*, Darmstadt: WBG, 1981, 1-25, ici: 3.



immédiatement: afin de sensibiliser à cette misère et d'accroître sa gravité, ils modèlent une vision du monde déterministe, qui affaiblit sensiblement l'impression des possibilités d'une transformation et freine les impulsions dynamisantes qu'elle donne.<sup>30</sup>

- *Mode utopique*: les membres de la classe ouvrière ou des gens qui lui sont très proches tendent à créer des chansons et narrations qui essaient de compenser la sous-représentation de la 'classe populaire' dans les discours établis et officiels en la modelant comme foule puissante ou en montrant un individu ouvrier autonome et libre, capable de prendre son bien-être et le changement social dans ses propres mains, comme c'est le cas de *L'insurgé* (1886) de Jules Vallès, *Le Monde nouveau* (1888) de Louise Michel ou de *Comment nous ferons la révolution* (1909) d'Émile Pouget/ Émile Pataud.<sup>31</sup> Cette représentation qui rompt avec l'esthétique de la pitié et du misérabilisme est prédestinée à transporter l'identité de la

---

<sup>30</sup> En cela, Zola est critiqué par les républicains qui lui reprochent d'oublier les émotions en exagérant le geste objectif (cf. Michel Winock: *Les Voix de la liberté. Les écrivains engagés au XIX<sup>e</sup> siècle*, Paris: Seuil, 2001, 571). On lui reproche même que son « plébéianisme exprime d'abord un ressentiment d'exclu à l'égard d'une classe dominante qui ne le reconnaît pas comme un des siens » (cf. Claude Grignon: « Composition romanesque et construction sociologie », dans: Claude Grignon/Jean-Claude Passeron: *Le Savant et le populaire. Misérabilisme et populisme en sociologie et en littérature*, Paris: Seuil, 1989, 205-228, ici: 222). Dans cette perspective, le roman social naturaliste est perçu comme une forme bourgeoise de

'classe ouvrière' et l'idée d'un dynamisme social qui fait contre-poids au déterminisme.<sup>32</sup>

### 3. LES CONTRIBUTIONS DE CE NUMÉRO

Dans « L'amour comme moyen de transgression sociale? La mise en scène des inégalités sociales et la postulation d'une autre société dans *Le Meunier d'Angibault* de George Sand », Kerstin Annett Reiner démontre le caractère ambivalent du traitement des limites sociales dans le roman mentionné: d'une part, elle admet qu'un grand potentiel à surmonter la séparation des classes est attribué à l'amour; de l'autre, elle souligne que cette vision idéaliste et parfois mélodramatique se base sur un positionnement bourgeois de l'autrice et ne peut de cette manière qu'être relative.

« Mise en scène et évaluation de l'inégalité sociale au miroir du portrait physique et moral des protagonistes féminins dans 'À quoi rêvent les

gestion de la misère sociale qui, malgré la dénonciation des misères, maintient une composante conservatrice.

<sup>31</sup> Ces textes s'entendent comme une action directe qui contribue immédiatement au changement de la société existante (Gérard Vindt: « Le roman de l'utopie sociale », dans: Sophie Bérout/ Tania Régis (éd.): *Le Roman social. Littérature, histoire et mouvement ouvrier*, Paris: Les Éditions de l'Atelier, 2002, 59-69, ici: 63).

<sup>32</sup> Correspondant à cette attitude interactionniste, Charles Brun écrit: « La société tout entière peut être considérée comme un être vivant, dont les éléments divers agissent les uns sur les autres » (Charles Brun: *Le Roman social en France au XIX<sup>e</sup> siècle*, Genève: Slatkine, 1973 [1909], 251).

pauvres filles' (Zola, 1870) et 'La parure' (Maupassant, 1884) » de Vinda Sonata Miguna met en exergue l'exposition intransigeante de la misère de la 'classe populaire' chez les deux auteurs qui se réalise à travers du mode réaliste/naturaliste de leur narration, mais concède en même temps qu'il s'agit d'un mode misérabiliste, dans le sens où il génère en même temps de la pitié et de la peur, et provoque ainsi une empathie qui garde toujours ses distances et reste sceptique – une attitude typique des bourgeois de la seconde moitié du 19<sup>e</sup> siècle.

Dans « La critique constructiviste d'André Léo contre la discrimination des femmes à travers son traité *La femme et les mœurs. Monarchie ou liberté*, 1869 » Fontini Menegaki jette un regard sur l'inégalité entre hommes et femmes au 19<sup>e</sup> siècle. Elle fait ressortir l'opposition de l'anarchiste dans son essai à l'ordre patriarcal, et montre comment, dans sa contestation de l'opinion publique et des attitudes scientifiques misogynes de son époque, elle adopte une attitude qui anticipe à bien des égards des idées du féminisme constructiviste de l'ère postmoderne.

L'article « La représentation des inégalités sociales dans le roman anarchiste *Terre libre (Les Pionniers)* de Jean Grave » de Carmen Hutterberger conclut le numéro avec une analyse du genre de l'utopie qui comprend les institutions publiques (le gouvernement, l'Église, l'école, la presse) comme responsables des inégalités sociales et qui exige une prise de conscience des lectorices pour qu'iels se libèrent des limitations de la pensée déterministe et se rendent compte de leur pouvoir d'action.

## BIBLIOGRAPHIE

Agard, Olivier/ Helmreich, Christian/ Vinckel-Roisin, Hélène (2011), « Einleitung », dans: id. (éd.), *Das Populäre. Untersuchungen zu Interaktionen und*

*Differenzierungsstrategien in Literatur, Kultur und Sprache*, Göttingen, V&R unipress, 11-36.

Asholt, Wolfgang (2013), « Un nouveau savoir politique et social du roman contemporain? », dans: *Revue critique de fiction française contemporaine* 6, en ligne.

Bachleitner, Norbert (1993), *Der englische und französische Sozialroman des 19. Jahrhunderts und seine Rezeption in Deutschland*, Amsterdam, Rodopi.

Böhm, Roswitha Böhm (2015), « Vers une poétique du précaire. Le monde des salariés dans l'œuvre d'Anne Weber », dans: Roswitha Böhm/ Cécile Kovacschazy (éd.), *Précarité. Littérature et cinéma de la crise au XXI<sup>e</sup> siècle*, Tübingen: Narr Francke Attempto, 9-23

Brun, Charles (1973 [1909]), *Le Roman social en France au XIX<sup>e</sup> siècle*, Genève, Skaktine.

Brüns, Elke (2008), « Einleitung. Plädoyer für einen social turn in der Literaturwissenschaft », dans: id. (éd.), *Ökonomien der Armut. Soziale Verhältnisse in der Literatur*, Munich, Fink, 7-20.

Castel, Robert (2003), *L'insécurité sociale. Qu'est-ce qu'être protégé?*, Paris, Seuil.

Didi-Huberman, Georges (2017), *Die Namenlosen zwischen Licht und Schatten* (vol. 4). *Das Auge der Geschichte*, Munich, Fink.

Dörre, Klaus (2010), « Génération précaire – ein europäisches Phänomen? », dans: Michael Busch/ Jan Jeskow/ Rüdiger Stütz (éd.), *Zwischen Prekarisierung und Protest. Die Lebenslagen und Generationsbilder von Jugendlichen in Ost und West*, Bielefeld, transcript, 39-74.

Gamper, Michael (2007), *Masse lesen, Masse schreiben. Eine Diskurs- und Imaginationsgeschichte der Menschenmenge 1765-1930*, München, Fink.

Grignon, Claude (1989), « Composition romanesque et construction sociologie », dans: Grignon, Claude/ Passeron, Jean-Claude, *Le Savant et le populaire. Misérabilisme et populisme en sociologie et en littérature*, Paris, Seuil, 205-228.

Guilluy, Christophe (2013), *Fractures françaises*, Paris, Flammarion.

Hülk, Walburga (2020), « Aristokratisches Bewusstsein und Kritik der Menge », dans: Hermann Doetsch/ Cornelia Wild (éd.), *Im Gedränge. Figuren der Menge*, Paderborn, Fink, 79-92.

Lenoir, Hugues (2017), *La Commune et l'éducation libertaire*, Mayenne, Monde libertaire.

Leroy, Géraldi (2003), *Batailles d'écrivains. Littérature et politique, 1870-1914*, Paris, Armand Colin.

Lukenda, Robert (2021), « Verdrängt, vernachlässigt und vergessen? Die classes populaires als neue/alte ‚Paragesellschaft‘? », dans: Teresa Hiergeist/ Agnes Bidmon/ Simone Broders/ Katharina Gerund (éd.), *Paragesellschaften. Imaginationen – Inszenierungen – Interaktionen in den Gegenwartskulturen*, Berlin, de Gruyter, 25-58

Machart, Oliver (2013), *Die Prekarisierungsgesellschaft. Prekäre Proteste. Politik und Ökonomie im Zeichen der Prekarisierung*, Bielefeld, transcript.

Mecke, Jochen (2005), « Le social dans tous ses états », dans: Michel Colomb (éd.), *L'empreinte du social dans le roman depuis 1980*, Montpellier, Presses universitaires de la Méditerranée, 47-64.

Noiriel, Gérard (2002), *Les Ouvriers dans la société française, XIX<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Seuil.

Ragon, Michel (1974), *Histoire de la littérature prolétarienne en France*, Paris, Albin Michel.

Régin, Tania (2002), « Introduction. Réflexions sur la notion de roman social », dans: Sophie Bérout/ Tania Régin (éd.), *Le roman social. Littérature, histoire et mouvement ouvrier*, Paris, Les Éditions de l'Atelier, 9-23.

Viart, Dominique Viart/ Bruno Vercier (2008), *La littérature française au présent. Héritage, modernité, mutations*, Paris: Bordas.

Vindt, Gérard (2002), « Le roman de l'utopie sociale », dans: Bérout, Sophie/ Régin, Tania (éd.), *Le Roman social. Littérature, histoire et mouvement ouvrier*, Paris, Les Éditions de l'Atelier, 59-69.

Winock, Michel (2001), *Les Voix de la liberté. Les écrivains engagés au XIX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Seuil.

Wolf, Nelly (1990), *Le Peuple dans le roman français de Zola à Céline*, Paris, PUF.

Wolfzettel, Friedrich (1981), « Historischer Abriss und Forschungsgeschichte », dans: id. (éd.), *Der französische Sozialroman im 19. Jahrhundert*, Darmstadt, WBG, 1-25.

# L'AMOUR COMME MOYEN DE TRANSGRESSION SOCIALE ? LA MISE EN SCÈNE DES INÉGALITÉS SOCIALES ET LA POSTULATION D'UNE AUTRE SOCIÉTÉ DANS *LE MEUNIER D'ANGIBAULT* DE GEORGES SAND

KERSTIN ANNETT REINER

---

Cet article traite le thème des inégalités sociales ainsi que l'amour dans *Le Meunier d'Angibault* de George Sand. En particulier, l'autrice cherche à analyser la mise en scène des inégalités sociales en regardant la tension entre le déterminisme et le dynamisme social dans l'œuvre. De plus, elle explore dans quelle mesure un nouvel ordre social est proposé dans le roman et se demande quel rôle joue l'amour dans ce contexte.

► [Sommaire de ce numéro](#)

2023 | Vol. 2

La vie commune à l'épreuve

Négociations des inégalités sociales dans la littérature française du 19<sup>e</sup> siècle

pages 9-21

vistazo.

# L'AMOUR COMME MOYEN DE TRANS- GRESSION SOCIALE? LA MISE EN SCÈNE DES INÉGALITÉS SOCIALES ET LA POS- TULATION D'UNE AUTRE SOCIÉTÉ DANS *LE MEUNIER D'ANGIBAULT* DE GEORGES SAND

KERSTIN ANNETT REINER

## 1. Les inégalités sociales et l'amour dans *Le Meunier d'Angibault* de George Sand

Les inégalités au sein d'une société sont un phénomène dans le monde entier. En France comme ailleurs, les luttes sociales sont un sujet d'actualité tout comme historique. Il n'est alors pas surprenant que nous trouvions des inégalités sociales non seulement dans le monde réel, mais aussi comme sujet mis en scène dans la littérature, le cinéma et bien d'autres genres artistiques. Contrairement aux rapports économiques et sociopolitiques, pleins de « chiffres, statistiques, courbes et paroles expertes » qui cachent parfois les destins individuels, l'art présente l'avantage de « laisser des expériences se dire à voix humaine » (Léger 2018: 67).

De nombreux exemples contemporains montrent que les inégalités sociales comme sujet dans la littérature n'ont pas perdu de leur actualité. Cependant, dans ce travail, nous étudions une œuvre littéraire datant du 19<sup>e</sup> siècle, une époque où « la question des pauvres est omniprésente dans la vie intellectuelle et culturelle » (Lallement 2010: 120). Le roman que nous

proposons d'analyser est *Le Meunier d'Angibault* de George Sand. L'œuvre, publiée en 1845, se prête bien à une telle étude car la description des différentes classes et la tension entre le déterminisme et le dynamisme social y occupent une place centrale. Nous voulons explorer de quelle manière le roman dessine les couches sociales et dans quelle mesure un nouvel ordre social, plus juste, est discuté.

Dans une première étape, nous analyserons la représentation des différentes classes sociales dans *Le Meunier d'Angibault* pour montrer pourquoi nous pouvons parler d'une dichotomie entre riches et pauvres. Cela permettra aussi d'élaborer le jugement du roman envers les différentes classes sociales. Ensuite, nous nous pencherons sur la question de savoir si cette société est quelque chose de déterminée ou si un dynamisme social, par exemple grâce à l'amour transclasse, est possible. Dans le chapitre suivant, nous ferons d'abord ressortir les aspects d'un déterminisme social du roman, notamment en ce qui concerne l'amour entre des personnes qui n'appartiennent pas à la même couche sociale. Ensuite, nous analyserons les possibilités d'un dynamisme social, de nouveau avec un accent sur l'amour comme déclencheur de ce changement. Finalement, nous examinerons l'ordre social qui est postulé dans le roman pour revenir à la question de savoir si l'amour et une société juste sont une construction idyllique ou s'il s'agit de revendications concrètes.

Dans les différentes parties du travail, nous présenterons des arguments pour les thèses suivantes: *Le Meunier d'Angibault* crée une dichotomie entre la « mauvaise » classe sociale riche et la « bonne » classe sociale modeste. Tandis que les paysans et les artisans sont caractérisés par de bonnes valeurs comme l'hospitalité, la serviabilité, l'authenticité ou encore l'attachement à la nature, l'aristocratie et la riche bourgeoisie sont représentées comme cupides, avares et égoïstes. Le roman ne critique pas seulement cet ordre social, mais en postule aussi un autre qui est plus juste

et se base sur des valeurs morales. Ainsi, les inégalités sociales ne sont pas présentées comme quelque chose de complètement déterminé et inchangeable. Au contraire, un élément central de l'intrigue est le changement de vie de Marcelle, une femme aristocratique, suite à son amour pour Henri, un homme issu d'une classe sociale beaucoup plus modeste qu'elle.

La question de savoir si l'amour peut surmonter les différences sociales est discutée tout au long du roman. Nous explorerons d'une manière critique la question de savoir si le roman tente à transmettre le message que l'amour peut surmonter toutes les inégalités sociales et si un autre ordre social peut être atteint, ou s'il s'agit de construire un idéal, une idylle, qui n'est pas si facile à atteindre dans la réalité.

## 2. La séparation sociale/classisme

### 2.1. La représentations des classes sociales

#### 2.1.1. L'aristocratie et la bourgeoisie

À plusieurs reprises, le roman représente la classe sociale de l'aristocratie d'une manière très critique et dépréciative. Les membres de l'aristocratie sont associés à des caractéristiques telles que l'avarice, la cupidité, l'égoïsme et le mépris par rapport aux couches sociales plus basses. L'exemple par excellence de cette attitude est le personnage de Monsieur de Blanchemont, le mari de Marcelle, qui incarne toutes les mauvaises va-

leurs associées à l'aristocratie. Un exemple est son orgueil: « [il] nous tutoyait [...] c'était par mépris, il fallait lui parler debout et toujours chapeau bas » (Sand 1845: 124-125<sup>1</sup>). De plus, le roman souligne que les « intérêts matériels » (23) règnent dans la classe aristocratique. L'opulence des choses matérielles est particulièrement visible dans la citation suivante qui énumère des objets luxueux et emploie des hyperboles (« extrêmes », « mille ») pour souligner l'opulence:

Des tentures de satin, des meubles d'une mollesse et d'une ampleur extrêmes, mille recherches ruineuses, mille babioles brillantes, enfin tout l'atril de dorures, de porcelaines, de bois sculpté (34).

Cependant, l'œuvre ne donne pas seulement une mauvaise image de l'aristocratie, mais aussi de la riche bourgeoisie. Elle aussi est représentée comme obsédée par l'argent. Cela reflète le rôle croissant de la bourgeoisie au 19<sup>e</sup> siècle qui devient l'élite sociale et remplace de plus en plus l'aristocratie dans cette place.

La critique de la bourgeoisie dans le roman se manifeste notamment à travers la description des caractères de la famille Bricolin. Ainsi, la première conversation entre Marcelle et Monsieur Bricolin regorge de termes issus de l'isotopie de l'argent ce qui souligne la cupidité du fermier et l'oppose à Marcelle qui doit « subir » ce « bavardage » (159):

La *propriété* de Blanchemont était chargée d'*hypothèques* pour un grand tiers de sa *valeur*. Feu M. le baron avait en outre demandé des *avances* considérables sur les fermages, et avec des *intérêts* énormes que M. Bricolin avait été forcé d'exiger, vu la difficulté de se procurer de l'*argent* et le *taux usuraire* établi dans le pays. Madame de Blanchemont devait se soumettre à des conditions encore plus dures [...] ou bien, avant de demander les *revenus*, elle devait *payer l'arriéré, capital* et intérêts, et *intérêt des intérêts*,

---

<sup>1</sup> Toutes les indications de pages des citations du roman se réfèrent à l'édition citée dans la bibliographie.

*somme* qui s'élevait à plus de *cent mille francs*. Quant aux autres *créanciers*, ils voulaient rentrer dans leurs *fonds* entièrement, ou garder leur *créance* entière à titre de placement (ibid.; soulignement: KR).

L'égoïsme de la bourgeoisie est montré le plus clairement lorsque Monsieur Bricolin avoue s'enrichir de la situation de Marcelle sans montrer d'empathie et sans s'occuper des conséquences négatives que son comportement a pour elle: « il n'avait pas de raisons pour se presser [...] chaque jour d'indifférence de la part du propriétaire était un jour de profit pour le fermier » (161). Il n'hésite pas à profiter du malheur des autres pour s'enrichir lui-même. L'argent est pour lui dominant, il est d'avis qu'il « valait mieux être mort que misérable » (244).

L'argent est présenté dans le roman comme une séduction dangereuse. Par exemple, Marcelle s'inquiète qu'un jour « la richesse viendra [...] tenter » son fils. Elle parle de « séductions du monde et la corruption de l'or » (207) ou encore de « la corruption de l'argent » (291). L'argent est même comparé à un virus et à une maladie: « l'argent passe dans leur sang, qu'ils s'y attachent de corps et d'âme » (155). De plus, l'argent est montré comme contradictoire aux bonnes valeurs: « Toute idée de dévoûment à l'humanité, toute notion religieuse [y] sont presque incompatibles » (ibid.). La cupidité et l'exploit des pauvres sont clairement critiqués:

On voudrait toujours doubler et tripler ce qu'on possède [...] quand il faut économiser sur le bien-être, le salaire et l'appétit des autres, quand il faut être dur aux gens qui travaillent pour nous, cela devient tout à fait triste (246-247).

### 2.1.2. Les paysans et les artisans

Contrairement à l'aristocratie et à la bourgeoisie, les couches sociales plus basses sont représentées d'une manière positive dans le roman. Ce contraste se manifeste dans les caractères opposés du mari et de l'amant de Marcelle: Henri Lémor est le contraire total de M. de Blanchemont. Il est altruiste et incarne l'amour du prochain. Par exemple, il donne l'argent

qu'il avait hérité de son père aux personnes que ce dernier avait exploité; ainsi, il choisit « volontairement [...] la pauvreté » (283). Henri est représenté comme un exemple presque sacré de la façon dont il faut se comporter: « Les idées d'Henri [...] les seules vraies, les seules chrétiennes aux miens, transportèrent mon esprit dans une nouvelle sphère » (286). En effet, la religion et les valeurs chrétiennes jouent un rôle important dès lors il s'agit de la postulation d'un ordre social plus juste dans le roman (cf. chapitre 3.2).

Tandis que les aristocrates et les bourgeois cherchent à devenir toujours plus riches, Henri est dégoûté par l'argent. Le texte le souligne à plusieurs reprises, par exemple dans cette citation qui emploie des lexèmes d'aversion forts et un climax qui montre l'émotion: « [l]a crainte d'être riche [...] l'horreur de la richesse » (288). L'attitude d'Henri se voit aussi lorsqu'il apprend la position sociale de Marcelle, son aversion contre l'aristocratie lui laisse même douter de son amour: « quand il sut que j'étais riche [...] il se regarda comme à jamais séparé de moi. » (281). Autrement dit, il est « plus soucieux du bonheur de l'humanité que du sien » (Derré 1986).

La vision du monde d'Henri est le déclencheur du changement de Marcelle, l'amour pour Henri met du mouvement dans les différences des classes sociales (cf. chapitre 3.1 pour le dynamisme social): « j'ai réfléchi, j'ai trouvé qu'il avait raison [...] et j'ai résolu d'arranger ma vie de manière à ne plus le blesser » (Sand 1845: 288), « Je voulais imiter son exemple » (289).

D'une manière illustrative, le roman montre la différence entre les aristocrates et les bourgeois d'un côté et les paysans et les artisans de l'autre côté à travers du sujet de l'hospitalité. Sans hésiter, Louis propose à Marcelle de venir chez lui lorsqu'elle se perd pendant son voyage. L'accueil au moulin est opposé à celui au château:

quand nous y arriverons [au château] tout le monde sera couché; ce ne sera pas chose aisée que de nous faire ouvrir. Mais si vous voulez, nous ne sommes qu'à une petite lieue de mon moulin d'Angibault [...] ma mère est une bonne femme qui ne fera pas la grimace pour se relever, pour mettre

des draps blancs dans les lits, et pour tordre le cou à deux poulets. (78; soulignements: KR).

Le texte souligne l'hospitalité et l'altruisme des meuniers encore plus lorsque Louis et sa mère n'acceptent pas d'argent de Marcelle. Ils disent être heureux quand les autres le sont: « Nous sommes assez remerciés si vous êtes contente » (91). Louis cherche même à diminuer les efforts de lui-même et de sa mère:

ma mère a très bien dormi et moi encore mieux, répondit le grand Louis. Les truites de la Vauvre ne me coûtent rien, c'est aujourd'hui dimanche, et ces jours-là je pêche toute la matinée. Pour un peu de lait, de pain et de farine qui ont servi à votre déjeuner, avec quelque mauvaise volaille, nous ne serons pas ruinés (115-116).

Le texte loue l'hospitalité des meuniers qui, pour Louis, est quelque chose de normal, en critiquant en même temps la situation dans les villes où l'argent domine: « Je sais bien que dans les grandes villes, tout se paie, jusqu'à un verre d'eau. C'est une vilaine coutume » (116-117).

La classe sociale plus basse est aussi valorisée d'une manière plus indirecte dans le roman, à savoir à travers les choix narratifs. Même si nous vivons une partie importante de l'histoire du point de vue de Marcelle, il y a aussi beaucoup de passages où l'instance narrative est un narrateur hétérodiégétique et omniscient. Il s'agit alors d'une instance narrative qui connaît les différentes classes sociales et qui crée de l'égalité: ce n'est pas seulement le point de vue d'une seule classe sociale. De plus, la répartition des discours entre les différentes classes sociales est plus ou moins équilibrée: et les membres des couches sociales riches et les membres des couches sociales basses modestes ont une voix dans le roman et prennent la parole dans des discours directs. Cette répartition des discours crée une égalité et rend les classes sociales modestes plus visibles (la même chose peut d'ailleurs être remarquée rien qu'en regardant le titre du roman: *Le Meunier d'Angibault* évoque Louis et non Marcelle).

### 2.1.3. Le soulignement de la dichotomie entre les classes sociales

Les analyses sur la représentation des classes sociales dans les derniers chapitres montrent pourquoi nous pouvons parler de la construction d'une dichotomie entre les riches et les pauvres. Cette dichotomie est encore renforcée dans le roman à l'aide de différents choix narratifs que nous voulons aborder dans ce qui suit.

Ainsi, la description des lieux et des paysages est très signifiante dans le roman car elle souligne le contraste entre les riches et les pauvres. La ville est associée à l'aristocratie et à la cupidité (« dans les grandes villes, tout se paie », 116-117), tandis que la campagne est liée aux paysans et à l'authenticité. Les commentaires sur l'environnement, la nature, l'architecture et l'endroit vont de pair avec la présentation des personnes qui y vivent. Par exemple, le jugement négatif du roman par rapport aux Bricolins s'effectue également à travers la description de leur maison, l'habitat est présenté comme rebutant ce qui reflète la critique envers à ces habitants: « Rien de plus triste et de plus déplaisant que cette demeure des riches fermiers » (132).

La nature autour du moulin d'Angibault, par contre, est décrite d'une manière enthousiaste ce qui reflète les bonnes valeurs des meuniers:

[Marcelle] crut entrer dans une forêt vierge. [...] Des aulnes, des hêtres et des trembles magnifiques à demi renversés, et laissant à découvert leurs énormes racines sur le sable humide, semblables à des serpents et à des hydres entrelacés, se penchaient les uns sur les autres dans un orgueilleux désordre. La rivière divisée en nombreux filets découpait, suivant son caprice, plusieurs enceintes de verdure, où, sur un gazon couvert de rosée, s'entrecroisaient des festons de ronces vigoureuses, et cent variétés d'herbes sauvages hautes comme des buissons et abandonnées à la grâce incomparable de leur libre croissance [...] Jamais jardin anglais ne pourrait imiter ce luxe de la nature (87-88).



La description dans cette citation est pleine d'adjectifs positifs (« magnifiques », « vigoureuses »), elle énumère les différentes plantes qui sont présentes (« aulnes », « hêtres », « trembles », etc.) et utilise des comparaisons entre la faune et la flore (« semblables à des serpents et à des hydres »). La nature est également comparée à un décor festif (« festons de ronces »). De plus, la nature est signe de la liberté (« suivant son caprice », « libre croissance »). Elle est forte (« énormes racines ») et riche (« cent variétés d'herbes », « ce luxe de la nature ») tout en étant intouchée par l'homme (« forêt vierge », « désordre », « sauvage »). Finalement, le texte remarque qu'aucun « jardin anglais » – un type de jardin qu'on peut plutôt trouver chez les personnes aristocrates et riches – ne peut se comparer à ce paysage sauvage. Cela met la campagne et ses habitant.e.s au-dessus des aristocrates dans la ville.

La présentation de la campagne et de ses habitant.e.s comme traditionnel et authentique se réalise aussi à travers de petites remarques du narrateur. Un exemple en est le véhicule de la patache, qui n'est pas apprécié par l'aristocratie (Marcelle en est une exception, cf. 3.1), mais qui est loué par le narrateur: « Au grand étonnement de sa merveilleuse soubrette, madame de Blanchemont n'hésita pas à s'en accommoder [...] la patache classique, ce respectable témoignage de la simplicité de nos pères » (51-52; soulignement: KR). La campagne est aussi mise en scène d'une manière positive et authentique lorsque Marcelle parle de l'éducation de son fils: « les salutaires influences de la campagne seront plus utiles que les leçons superficielles d'un professeur grassement payé, des exercices de manège et des promenades en voiture au bois de Boulogne » (204).

Le château, symbole de l'aristocratie, est en contraste avec la nature et la campagne. Lorsque Marcelle y arrive, son humeur change d'un moment à l'autre: « le seul aspect de Blanchemont rembrunit singulièrement ses pensées, et son cœur se serra dès qu'elle eut franchi la porte de son domaine » (129-130). En effet, dans ce lieu, la nature et toutes les valeurs y associées sont disparaissent: « On rentre en plaine, on perd de vue les beaux horizons

bleus du Berry et de la Marche. Il faut monter aux seconds étages du château pour les retrouver » (130-131). Sur un niveau métaphorique, on ne perd pas seulement de vue la nature, mais en même temps les bonnes valeurs des gens modestes.

À côté des descriptions du décor et de l'environnement qui soulignent la différence entre les classes sociales, cette dernière est aussi explicitement nommée dans le roman. À plusieurs reprises, le texte parle des couches sociales comme d'univers différents qui ont leurs propres règles et coutumes: « Allons, dit madame de Blanchemont, vous avez la vraie politesse [...] et dans notre monde on ne l'a pas. » (119, soulignement: KR), « dans le monde où tu vis » (20, soulignement: KR). Pour souligner la distance et la différence entre les classes sociales, les différentes couches sociales sont même comparées à différentes « espèce[s] » (189).

À ce point, nous pouvons faire un premier résumé des arguments pour soutenir notre thèse: les caractéristiques et les valeurs attribuées aux différentes classes sociales, la représentation des membres typiques des couches sociales ainsi que la description de l'environnement et du paysage contribuent à créer la dichotomie que nous postulons dans notre thèse, une dichotomie entre l'aristocratie et la bourgeoisie (avare, cupide, égoïste) et les paysans et artisans (modestes, empathiques, authentiques, liés à la nature). Cependant, le roman ne se limite pas à construire ce contraste mais il discute aussi la question de savoir si cet ordre social est quelque chose de fixe et déterminé ou si un dynamisme social est possible, notamment grâce à l'amour.

## 2.2. Le déterminisme social et l'impossibilité d'un amour transclasse

### 2.2.1. La société comme obstacle à l'amour

Dans le titre de notre travail, la phrase 'L'amour comme moyen de transgression sociale' est suivie d'un point d'interrogation. En effet, le roman

donne différentes réponses à cette question. À plusieurs reprises, les différences sociales entre deux amants sont présentées comme des épreuves qu'on ne peut pas franchir. Henri parle d'« un obstacle insurmontable » (16) et juge l'amour entre lui et Marcelle « impossible [...] à jamais impossible ! » (ibid.). La répétition du mot « impossible » et l'ajout du terme « jamais » soulignent que la situation est vraiment sans espoir. Henri compare son amour pour Marcelle à une idée irréelle qui n'est pas possible dans la réalité (« ce rêve sombre et maudit où je vous ai entraînée », 17), l'amour est comme « illusion » (14). L'impossibilité d'un amour transclasse est aussi évoquée par la mère de Louis qui commente l'amour entre son fils et Rose comme quelque chose d'impossible: « nous avons beau y penser, jamais ses parents ne voudront la donner à un meunier » (98-99).

Dans plusieurs scènes, les classes sociales sont présentées comme quelque chose qu'on ne peut pas 'mélanger' (« nous aurions tort de nous familiariser avec vous [...] vous auriez tort de nous traiter en égaux », 123-124). Les classes sociales sont comme des chemins déterminés: « Il faut que chacun suive sa route » (ibid.). Selon Louis, c'est avant tout l'aristocratie qui empêche le contact entre les classes sociales: « Ça vous attirerait des désagréments. Vos pareils vous blâmeraient; ils diraient que vous oubliez votre rang, et je sais que cela passe pour très mal à leurs yeux » (ibid.). Ainsi, la société et ses convenances sont montrées comme un frein à l'amour. Le jugement de la société rend l'amour difficile, Rose s'inquiète des réactions si elle était avec Louis:

Que penserait-on de moi dans le pays, si je faisais ces esclandres-là dans ma famille? Toutes mes amies, jalouses peut-être de l'amour que j'inspirerais, et qu'elles ne trouveront jamais dans leurs mariages d'argent, me jetteraient la pierre. Tous mes cousins et prétendants, furieux de la préférence donnée à un paysan sur eux, qui se croient d'un si grand prix, toutes les mères de familles effrayées de l'exemple que je donnerais à leurs filles, enfin les paysans eux-mêmes, jaloux de voir un d'entre eux faire ce qu'ils appellent un gros mariage, me poursuivraient de leur blâme et de leurs

moqueries [...] je crois que ce n'est pas joli pour une jeune fille de s'exposer à tout cela pour l'amour d'un homme (268-269).

La société ne juge pas seulement, elle est aussi à l'origine de toutes les inégalités sociales. Le récit de Rose et Henri illustre très bien cette idée, car on apprend que les deux étaient très proches quand ils étaient petits (« Je me rappelle donc bien le temps où Louis [...] et moi étions toujours à courir et à jouer ensemble », 259-260). Pendant leur enfance, les inégalités, qui les sépareront plus tard, ne sont pas encore très présentes, Rose et Louis sont libres dans la nature pour « courir » et « jouer ensemble ». Or, l'éducation et les règles de la société changent leur relation: « Cela dura jusqu'à l'âge où on me mit en pension à la ville, et quand j'en sortis, il n'était plus question de camaraderie entre un garçon comme le meunier et une jeune fille qu'on traitait de demoiselle. » (260). C'est donc la société qui les éloigne et qui rend leur amour impossible. Cette argumentation rappelle les propos philosophiques de Jean-Jacques Rousseau qu'il défend dans le Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes: « l'inégalité est à peine sensible dans l'état de nature [...] son influence y est presque nulle » (Rousseau 1754: 42) ou encore dans Émile ou de l'éducation: « Qu'il sache que l'homme est naturellement bon [...] qu'il voie comment la société déprave et pervertit les hommes » (Rousseau 1762: livre IV, 28). Les hommes seraient donc égaux et bons par nature mais c'est la société qui les corrompt. Dans le cas de Rose et de Louis, ils peuvent, tant qu'ils sont enfants, être proches, mais l'éducation et la société rend cela impensable à l'âge adulte.

### 2.2.2. L'ancrage des différences dans la société

Même si l'exemple de Rose et de Louis souligne que les inégalités sociales sont une construction sociale, le roman montre que les idées de différences et de l'impossibilité de « mêler » les classes sociales sont aussi très

ancrées dans la tête des gens. Cela s'illustre dans les scènes où il se pose la question de savoir qui peut manger avec qui. Ainsi, la notion de « bien sûr » dans une phrase de Louis (« N'enverriez-vous pas votre meunier manger à la cuisine, avec vos valets, et sans vous, bien sûr? », 120; soulignement: KR) souligne que les différences sociales sont vues comme quelque chose de naturel, d'évident. Pour quelques personnages, l'idée de mélanger les classes sociales, et si ce n'est que deux personnes de différentes classes mangent ensemble, est impensable et provoque des réactions fortes. Madame de Bricolin demande à son mari s'il avait « perdu l'esprit, d'inviter ce meunier à dîner avec nous, un jour où madame la baronne nous fait l'honneur d'accepter notre repas? » (210). Elle représente le déterminisme et les inégalités sociales, ce qui se voit aussi dans ce commentaire sur le fait que Marcelle avait dormi chez Louis: « Comment, s'écria madame Bricolin [...] vous avez été forcée de coucher dans ce moulin? [...] pourquoi cet imbécile de meunier ne vous a-t-il pas amenée ici tout de suite? » (142). Son discours ne présente pas seulement du mépris des couches sociales plus basses (« cet imbécile de meunier »), mais aussi l'impossibilité de transgresser les couches sociales: pour elle, le moulin de Louis n'est pas une place assez « digne » pour la femme aristocratique Marcelle.

De plus, plusieurs scènes montrent que l'entrée en contact d'une personne avec la vie d'une autre classe sociale va de pair avec la sortie de sa zone de confort. Ainsi, les domestiques de Marcelle sont surmontés à la campagne:

La Parisienne Suzette aimait mieux verser, disait-elle, que de laisser sa chaussure dans ces bourbiers, et Lapierre, qui avait passé sa vie en escarpins sur des parquets bien luisants, était tellement gauche et démoralisé, que madame de Blanchemont n'osait plus lui laisser porter son fils (60).

### 2.2.3. Aspects hypocrites du changement social

Sans aucun doute, les personnages de Marcelle, Louis, Rose et Henri sont moins bornés et ancrés dans l'ordre social que Madame Bricolin, par exemple. Ils sont présentés d'une manière positive et prête à repenser l'ordre social. Néanmoins, en y regardant de plus près, on peut trouver quelques indices qui montrent que même eux restent parfois ancrés dans leurs rôles et que leur comportement va à l'encontre de ce qu'ils postulent. Même si Marcelle change de vie, elle passe son temps toujours à faire des activités plutôt réservées aux riches. Par exemple, tandis que les domestiques parlent avec le meunier, elle « pren[d] son chocolat dans la salle avec le petit Edouard » (43). De plus, la scène de sa conversation sur une meilleure société, qu'elle mène avec Rose pendant une promenade vers la fin du roman, peut sembler un peu contradictoire et hypocrite, car vu d'une perspective extérieure, il s'agit de deux femmes aisées qui philosophent sur une meilleure société en se promenant.

La relation entre Marcelle et ses domestiques est également intéressante à analyser. Même si elle traite ces domestiques d'une bonne manière et se sépare finalement d'eux, la façon dont elle parle de Lapierre ressemble à un discours sur un objet: « Je le rends à ma belle-mère, qui me l'avait donné, et qui [le] reprendra avec plaisir » (181). Même Louis pense qu'elle a besoin d'une domestique: « Il vous faut une servante [...] je vas vous prêter la petite Fanchon, la servante à ma mère. Nous nous en passerons bien pendant quelque temps. » (197-198).

Finalement, Rose semble se donner beaucoup de mal à embellir la situation sociale de Louis et adopte ainsi la logique de ses parents: « on ne peut pas dire que le meunier d'Angibault soit un paysan. Il a pour une vingtaine de mille francs de bien et il a été mieux élevé que bien d'autres. A vous dire

le vrai, mon cousin Honoré Bricolin n'écrit pas l'orthographe aussi bien que lui » (261).

## 3. La transgression sociale

### 3.1. Le dynamisme social et l'amour comme transgression sociale

#### 3.1.1. L'amour comme déclencheur du dynamisme social

Malgré les remarques dans le chapitre dernier, Marcelle reste un personnage qui est très atypique pour sa classe sociale, sinon cupide et égoïste, et elle devient un modèle. Le narrateur se solidarise avec ce personnage: « notre héroïne » (303). Au début de sa vie, Marcelle mène une vie typique dans la classe aristocratique (elle grandit dans un couvent, se marie tôt), ce qui souligne encore plus l'importance de son changement ultérieur et de la distance qu'elle prendra envers l'aristocratie. L'amour secret pour Henri est pour elle plus important que son rôle dans la société et sa réputation « ce n'était pas la première fois qu'elle risquait sa réputation pour un amour pur et désormais légitime » (2). Pour pouvoir être avec Henri, Marcelle veut changer de vie et se distancier de l'aristocratie. C'est alors l'amour qui est à l'origine de sa transformation:

tout va être rompu entre moi et le passé. Richesse et noblesse s'éteignent de compagnie (178)

Retraite de mon choix, ornements selon mon goût, je vous ai aimés [...] mais je ne puis plus vous aimer, car vous êtes les compagnons et les consécrateurs de la richesse et de l'oisiveté. Vous représentez à mes yeux, désormais, tout ce qui me sépare d'Henri (37).

Comme la dernière phrase de la citation le souligne, c'est l'argent qui sépare Marcelle et Henri. Dans une lettre destinée à son amant, cet aspect est repris par Marcelle dans une métaphore où elle parle de « chaînes dorées » (206). Cela explique aussi la réaction toute à fait réjouissante de Marcelle lorsqu'elle apprend sa situation financière réelle, réaction qui peut d'abord paraître paradoxale: « quel bonheur! quelle joie! je suis ruinée » (206).

La description de Marcelle et d'Henri lors de l'analepse au début du roman révèle que les deux personnages proviennent de couches sociales différentes (« ses gants bruns suffisaient à prouver que ce n'était pas là, comme se seraient exprimés les laquais de l'hôtel de Blanchemont, un homme fait pour être le mari ou l'amant de madame », 5), au même temps, ce n'est pas le narrateur lui-même qui dit qu'Henri ne conviendrait pas à Marcelle. Par contre, il est restitué ce que les employés aristocratiques diraient d'une telle relation. Cet avis des « laquais » peut être vu comme celui de la société en général: une relation amoureuse entre une femme aristocratique et un homme modeste est mal vue. Le narrateur, par contre, loin de critiquer la relation, montre plutôt les points en commun de Marcelle et d'Henri. Ainsi, les vêtements de Marcelle sont décrits comme modestes et atypiques pour une aristocrate. Par conséquent, elle ne représente pas trop de contraste avec son amant:

La délicatesse de ses mains d'albâtre et de son pied chaussé de satin, étaient les seuls indices révélateurs de son existence aristocratique. On eût pu d'ailleurs la prendre pour la compagne naturelle de l'homme qui était à genoux auprès d'elle (4).

Marcelle croit à l'amour et pense qu'avec lui, tout est possible, même surmonter les inégalités sociales: « une femme qui aime est plus forte que tous les obstacles » (100). Au final, l'amour va vaincre: « on peut toujours épouser quelqu'un qu'on aime » (264).

### 3.1.2. Marcelle comme exemple d'une aristocrate changeante

Selon Derré (1986), le personnage et le développement de Marcelle sont le cœur de la « signification sociale » de l'œuvre *Le Meunier d'Angibault*. Même si Marcelle est aristocrate, elle incarne les bonnes valeurs qui sont attribuées à la classe modeste dans le roman (cf. 2.1), comme l'altruisme et la solidarité avec les autres: « Elle était de ces âmes tendres et fortes à la fois [...] qui ne conçoivent pas d'autre bonheur que celui qu'elles donnent », 22-23). Rien que le nom de Marcelle, qui provient étymologiquement de marteau, un outil artisan, montre qu'elle est une représentante atypique de l'aristocratie. Elle n'est pas heureuse dans la classe aristocratique et se sent plus à l'aise dans celle d'Henri:

elle avait été pourtant prédestinée en quelque sorte à partager l'amour de ce plébéien, et à s'y réfugier contre toutes les langueurs et toutes les tristesses de la vie aristocratique » (22), « Elle avait songé avec joie à sacrifier courageusement les intérêts matériels [...] et les préjugés étroits de la naissance qui n'avaient jamais trompé son jugement (23).

Marcelle voit la possession matérielle de plus en plus d'une manière critique. Les objets deviennent pour elle quelque chose de superflu: « elle fut frappée pour la première fois du luxe inutile et dispendieux déployé autour d'elle » (34). Elle change aussi ses habitudes du quotidien: « elle se leva et s'habilla sans l'aide de sa femme de chambre [...] fit elle-même avec un plaisir extrême la toilette de son fils » (84). De plus, lorsque Henri, « un homme sans naissance, sans fortune, et sans aucune renommée » (21) ne lui demande pas de se marier avec lui, Marcelle n'est que très brièvement vexée. Le texte donne un jugement clair de ses sentiments quand il est écrit: « la véritable noblesse de ses sentiments lui suggéra des réflexions plus sérieuses » (ibid.). La « véritable noblesse » n'est donc pas l'appartenance à une certaine classe sociale, mais le caractère d'une personne. De plus, le texte mentionne que l'appartenance à une certaine classe sociale

est de toute manière distribuée d'une manière arbitraire: « Ce n'est pas ma faute si j'appartiens à la noblesse » (121-122).

Conformément à ce que nous avons dit sur la description de l'environnement et du décor (2.1.3), le changement de vie de Marcelle va aussi de pair avec un changement de lieu. Même avant de quitter la ville, associée à l'argent et à l'aristocratie, le lieu de rencontre de Marcelle et d'Henri – un petit pavillon dans la nature – fonctionne comme premier indice qui annonce la transformation de Marcelle. Plus tard, elle décide de « quitter Paris et le genre de vie auquel elle y était astreinte » (31) et de s'installer à la campagne pour de bon:

Je suis résolue à m'établir en province, au fond d'une campagne, où j'habituerai les premières années de mon fils à une vie laborieuse et simple, et où il n'aura pas le spectacle et le contact de la richesse d'autrui pour détruire le bon effet de mes exemples et de mes leçons. (203).

Quand on reprend les arguments des deux derniers chapitres sur le déterminisme et le dynamisme social, on ne peut pas donner une réponse claire à la question de savoir si l'amour peut en effet transgresser les inégalités sociales. Certes, à la fin du dernier volume, les couples connaissent une fin heureuse, il y a « deux mariages parallèles » qui mènent à « réunir toutes [l]es inégalités en une seule famille » (Régnier 2005: 364). Cependant, en n'analysant que le premier volume, l'idée de l'amour tout-puissant reste confrontée à des obstacles et des résignations. Dans le prochain chapitre, nous lierons ces analyses à la question de savoir ce qui en est de l'ordre social plus juste qui est postulé dans le roman.

### 3.2. La postulation d'une autre société: revendication ou idylle?

Plusieurs conversations dans le roman ont pour sujet la description d'un meilleur monde, par exemple celle entre Marcelle et Rose (cf. 2.2.3). Les deux femmes imaginent des règles socio-politiques différentes: « Je vou-

drais qu'on ne fit travailler personne pour soi, mais qu'en travaillant chacun pour tous, on travaillât pour Dieu et pour soi-même par contrecoup » (248). La religion et les valeurs chrétiennes jouent un rôle important dans la vision du monde et le texte recourt souvent au vocabulaire religieux. Par exemple, le changement de Marcelle est appelé « pèlerinage » (30) et dans une lettre à Henri, elle parle d'une « conversion »: « Si vous ne me jugez pas encore assez convertie, vous me donnerez encore un an... » (38-39; soulignement: KR). Il y a également une référence à l'histoire biblique de l'arche lorsque Marcelle élabore une comparaison avec le déluge: « réfugiée dans l'arche comme l'oiseau durant le déluge » (293). De plus, Marcelle pose la question de savoir si la pauvreté et le travail n'étaient pas nécessaires pour arriver au but: « S'il fallait passer par une crise de grande détresse, par une sorte de martyr, pour arriver à sauver l'humanité? » (254). Selon elle, il faut vivre de façon modeste: « Je veux me réduire au nécessaire, acheter une maison de paysan, vivre aussi sobrement qu'il me sera possible » (296). L'amour du prochain, la solidarité avec les pauvres et l'égalité entre les Hommes sont également présents: « je n'oublierai pas que vous m'avez reçue comme votre égale, que vous m'avez servie comme votre prochain » (121-122). Marcelle a confiance qu'un jour la religion et la morale vaincra, ce que le texte souligne par une énumération et une anaphore: « j'attends, je prie, je souffre et j'espère » (293). Demandée par Rose ce qu'elle peut personnellement faire pour un meilleur monde, Marcelle donne une réponse qui semble proche de la morale chrétienne:

Vous conserverez dans votre cœur [...] l'amour du prochain que l'Évangile vous enseigne, et le désir ardent de vous sacrifier au salut d'autrui, le jour où ce sacrifice individuel deviendrait utile à tous. (254-255).

L'œuvre aborde également la question de savoir comment il est possible d'atteindre un ordre social plus juste. Tandis que Rose pense à la sagesse et au pouvoir d'un roi (« Il faudrait qu'un roi trouvât cela dans sa tête, puisqu'un roi peut tout », 250-251), Marcelle souligne qu'un meilleur monde ne peut pas être imposé d'en haut: « Un roi ne peut rien, ou presque

rien [...] Il faudrait qu'un peuple trouvât cela dans son cœur » (251). La réponse de Marcelle est pleine d'antithèses par rapport à la proposition de Rose (« roi » – « peuple », « tête » – « cœur », « un roi peut tout » – « un roi ne peut rien ») ce qui souligne son point de vue.

Dans le roman, on trouve aussi des remarques concernant la vision de Marcelle d'un meilleur monde qui laissent ressortir qu'elle est un peu naïve. Ainsi, lorsque Marcelle parle de son changement de vie, Louis l'arrête à un moment donné pour la ramener à la réalité:

[Marcelle:] À présent, Louis, je serai du peuple, et les hommes comme vous ne se méfieront plus de moi. – Vous ne serez pas du peuple, dit le meunier, il vous reste encore une fortune qu'un homme du peuple regarderait comme immense, quoique ce ne soit pas grand'chose pour vous. D'ailleurs ce petit enfant a des parents riches qui ne le laisseront pas élever comme un pauvre. Tout cela, madame Marcelle, c'est donc des romans que vous vous faites (188).

Cet extrait montre l'écart entre la réalité de vie entre les aristocrates et les paysans. Marcelle imagine faire partie de la population modeste avec sa situation financière avant que Louis ne lui ouvre les yeux en lui disant qu'en réalité, elle est toujours très privilégiée. En parlant des « romans » que Marcelle se faisait, il souligne qu'il s'agit d'illusions. Louis reste par ailleurs plutôt pessimiste par rapport à un changement social: « les idées des riches et des nobles sont ce qu'elles ont toujours été » (124). Dans la littérature secondaire, la vision du monde de Marcelle et le dénouement heureux de l'histoire sont également considérés comme « utopistes » (cf. p. ex. Reid 2018: 107).

Il faut cependant souligner que Marcelle n'est pas complètement naïve et rêveuse. En parlant de sa vision du monde, elle utilise elle-même le terme d'« idéal » (293). Elle sait que le nouvel ordre social n'est pas encore atteint. Dans la politique contemporaine, il n'y a pas « d'assez vives lueurs de mon idéal » (292-293). Mais Marcelle ne perd pas l'espoir: « une société qui

n'existe pas encore, mais qui existera un jour, certainement » (247) de nouveau, cette espérance peut être vue comme une référence à la religion chrétienne. En discutant avec Rose la question de savoir comment on pouvait atteindre un meilleur monde, Marcelle reste aussi tout à fait honnête et relative son engagement social:

Vous voudriez bien, avec votre revenu, soulager le plus de souffrances possible [...] mais ce serait toujours à la condition de conserver votre fonds, et moi qui vous prêche, je m'attache aux derniers débris de ma fortune pour sauver ce qu'on appelle l'honneur de mon fils en lui conservant de quoi faire face aux dettes de son père, sans tomber lui-même dans un dénûment absolu, d'où résulterait le manque d'éducation, un travail excessif (249-250).

Ce qui est remarquable est le fait que le changement social postulé par Marcelle que nous avons discuté dans ce chapitre fonctionnerait aussi sans les histoires amoureuses dans le roman. Certes, l'amour est le déclencheur du changement de Marcelle (cf. 3.1) et c'est lui qui permet le contact entre les classes sociales, mais les idées morales et chrétiennes de la protagoniste pourraient aussi être mises en scène sans qu'elle soit amoureuse. En résumé, on peut dire que le roman propose des réflexions plutôt philosophiques sur un autre ordre social qui serait fortement marqué par la religion chrétienne et qui semble parfois un peu naïve. De l'autre côté, l'œuvre propose des changements très concrets et réalisables. Le message central semble être destiné aux aristocrates: il faut arrêter la cupidité et l'égoïsme et vivre plus modestement tout en soutenant les pauvres.

*Le Meunier d'Angibault* est vu comme une des œuvres socialistes de George Sand (cf. notamment Bagier 1953: 12). Quand on situe le roman dans l'œuvre complète de l'autrice, on peut constater que ce n'est pas son premier texte où il est question d'une relation amoureuse entre deux personnes qui proviennent de deux classes sociales différentes et où la classe modeste est mise en scène comme moralement supérieure à celle des aristocrates. Ces deux sujets peuvent par exemple aussi être trouvés dans le roman *Compagnon du Tour de France*, publié cinq ans plus tôt que *Le Meunier d'Angibault*, en 1840. Cela explique peut-être aussi pourquoi *Le Meunier d'Angibault* reste une des œuvres moins connues de George Sand (cf. Derré 1986).

Comme nous l'avons annoncé dans le chapitre d'introduction, *Le Meunier d'Angibault* est publié à une époque où les injustices sociales sont un sujet primordial dans les discours. Ainsi, le roman de George Sand s'inscrit dans une large palette d'œuvres littéraires qui mettent en scène les inégalités dans la société. À titre d'exemple, on peut citer les œuvres de Victor Hugo, Honoré de Balzac, Eugène Sue ou Émile Zola (cf. Lallement 2010: 120). Sand est en contact intensif avec d'autres écrivain.e.s et penseur.euse.s de son époque. L'autrice, de son vrai nom Aurore Dupin, s'intéresse aussi dans la vie réelle aux questions sociales. Elle remet en question les règles de la société, notamment celles de la bourgeoisie, ce qui souligne nos analyses concernant *Le Meunier d'Angibault* (cf. chapitre 2.1). En revanche, Sand partage les idées socialistes de Pierre Leroux et s'engage pour la classe ouvrière dans les débuts de la société industrielle au 19<sup>e</sup> siècle. L'autrice participe à la révolution de 1848 et croit, malgré l'échec de cette révolution, à l'arrivée d'un meilleur monde – tout comme sa protagoniste Marcelle (cf. Diaz 2015, Reid 2018: x-xiii et Wiedemann 2011: 5).

## 4. Conclusion

En résumant les analyses, nous pouvons constater que l'amour est présenté dans le roman comme un motif puissant qui a la force de déclencher un dynamisme social, comme c'est le cas pour Marcelle. En même temps, l'œuvre montre que les sentiments amoureux se heurtent dans la pratique aux obstacles et aux règles de la société. Le roman ne transmet donc pas le message trop simple disant que l'amour peut tout vaincre, mais propose aussi des représentations plutôt réalistes. Le roman parle de la construction d'un meilleur monde et d'un autre ordre social marqué par les valeurs chrétiennes, ce monde parfait et idyllique reste pourtant un idéal.

En revanche, à travers la façon dont les classes sociales sont représentées, le roman ne laisse aucun doute quant au fait que ce sont l'aristocratie et la bourgeoisie qui doivent modifier leurs habitudes cupides et égoïstes. C'est là une condition pour permettre – et même si ce n'est que par petites étapes successives – un changement vers une société meilleure. Ainsi, *Le Meunier d'Angibault* illustre les convictions personnelles de George Sand et, en y accordant une place centrale, l'importance des questions sociales dans la littérature du 19<sup>e</sup> siècle.

### BIBLIOGRAPHIE

Bagier, Victoria Charlotte (1953), « *Le Meunier d'Angibault*, ou George Sand en 1844-1845 (avec des documents inédits) », dans: *Romanic Review* 44.1, 12-23.

Derré, Jean-René (1986), « *Le Meunier d'Angibault*, roman 'socialiste' », dans: *Littérature et Politique dans l'Europe du XIX<sup>e</sup> siècle*, Lyon: Presses universitaires de Lyon, 377-390.

Diaz, Brigitte (2015), « George Sand en dialogue avec son siècle », dans: *Les Essentiels de la littérature*, Bibliothèque nationale de France, <https://gallica.bnf.fr/essentiels/sand/george-sand-dialogue-siecle> [consulté le 15/05/2023].

Lallement, Jérôme (2010), « Pauvreté et économie au XIX<sup>e</sup> siècle », dans: *Cahiers d'économie politique* 59.2, 119-140.

Léger, Nicolas (2018), « La littérature des inégalités », dans: *Esprit* 447, 67-72.

Régnier, Philippe (2005), « Morale privée et morale sociale, famille selon le sang et famille selon l'esprit: George Sand à la lumière des débats saint-simoniens. À propos du *Meunier d'Angibault* et du *Dernier Amour* », dans: *Romanic Review* 96.3/4, 363-376.

Reid, Martine (2018), *George Sand*, Pennsylvania: The Pennsylvania State University Press.

Rousseau, Jean-Jacques (1754), *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes*, édition électronique réalisée par Les Échos du Maquis, 2011, consulté sur: <https://philosophie.cegeptr.qc.ca/wp-content/documents/Discours-sur-lin%C3%A9galit%C3%A9-1754.pdf>.

Rousseau, Jean-Jacques (1762), *Émile ou de l'éducation*, édition électronique réalisée à l'Université du Québec à Chicoutimi, 2002, consulté sur: [http://classiques.uqac.ca/classiques/Rousseau\\_jj/emile/emile.html](http://classiques.uqac.ca/classiques/Rousseau_jj/emile/emile.html).

Sand, George (1845), *Le Meunier d'Angibault* (vol. 1), Paris: Desessart.

Wiedemann, Kerstin (2011), « Die deutsche George-Sand-Übersetzung im Zeichen vormärzlichen Ideenschmuggels: Das Beispiel des Romans *Le Meunier d'Angibault* (1845) », dans: Banoun, Bernard et al. (éds.): *Migration, exil et traduction*, Tours: Presses universitaires François-Rabelais, 123-139.



# MISE EN SCÈNE ET ÉVALUATION DE L'INÉGALITÉ SOCIALE AU MIROIR DU PORTRAIT PHYSIQUE ET MORALE DES PROTAGONISTES FÉMININS DANS « À QUOI RÊVENT LES PAUVRES FILLES » (ZOLA, 1870) ET « LA PARURE » (MAUPASSANT, 1884)

VINDA SONATA MIGUNA

---

L'article analyse l'inégalité sociale dans « À quoi rêvent les pauvres filles » de Zola et « La Parure » de Maupassant en regardant notamment les protagonistes féminins issues de la ,classe populaire'. En ce faisant, l'article explore la façon dont les protagonistes sont construits ainsi que la représentation de la pauvreté et de la richesse dans les deux récits. En outre, l'auteur discute la narration plutôt réaliste/naturaliste des deux auteurs du 19<sup>e</sup> siècle, et note pourtant qu'il s'agit d'un mode de narration misérabiliste.

► [Sommaire de ce numéro](#)

2023 | Vol. 2

La vie commune à l'épreuve

Négociations des inégalités sociales dans la littérature française du 19<sup>e</sup> siècle.

pages 22-34

vistazo.

# MISE EN SCÈNE ET ÉVALUATION DE L'INÉGALITÉ SOCIALE AU MIROIR DU PORTRAIT PHYSIQUE ET MORALE DES PROTAGONISTES FÉMININS DANS „À QUOI RÊVENT LES PAUVRES FILLES“ (ZOLA, 1870) ET „LA PARURE“ (MAUPASSANT, 1884)

VINDA SONATA MIGUNA

## 1. L'inégalité sociale et la lutte des classes au XIX<sup>e</sup> siècle

### 1.1. Tendances de représentations dans le roman social

Le roman social au XIX<sup>e</sup> siècle. « Le roman social est une œuvre littéraire qui dénonce, généralement par le biais d'une fiction réaliste, des problèmes sociaux et leurs effets sur les personnes ou groupes qui en sont victimes, issus des classes populaires (la classe ouvrière, et par extension à la paysannerie)<sup>1</sup>. » Le peuple est représenté de manière équivoque: il est, d'une

part, puissant, presque sublime dans son élan, de l'autre dangereux et menaçant. Cette dualité est bien saisie dans « Le peuple » dans *Châtiments* (1835) de Victor Hugo, et est reproduite dans l'écriture de Zola. *Germinal* (1885), fait partie de la série des *Rougon-Macquart*: Étienne Lantier, sans le sou, réussit à trouver du travail dans une mine. Pendant le travail il devient témoin de la souffrance et des conditions de vie inhumaines des ouvriers et commence une révolution. Dans la représentation de l'inégalité sociale, les femmes — d'ailleurs déjà désavantagées dans leur disposition sociale dont notamment l'éducation comme le démontre très bien la critique d'André Léo dans *La femme et les mœurs* (1869) contre la croyance collective au sujet de l'infériorité intellectuelle des femmes<sup>2</sup> — sont représentées comme victimes du destin, contrairement aux hommes, capables de lutter et de changer les choses. Nous retrouvons cette représentation stéréotypée dans les deux œuvres que nous aborderons dans ce travail, « À quoi rêvent les pauvres filles » (1870) d'Émile Zola et la nouvelle *La Parure* (1884) de Maupassant. Pour faciliter la mention des deux œuvres et pour éviter des répétitions peu nécessaires, « À quoi rêvent les pauvres filles » sera dès lors mentionné par *récit 1* et *La Parure* par *récit 2*. Le choix des deux œuvres a été donc tout d'abord motivé la similarité et la différence entre les deux protagonistes, la jeune ouvrière dans le récit 1 et Mathilde Loisel dans le récit 2. La motivation suivante de l'étude comparative repose sur les trajectoires narratives des deux protagonistes qui toutes deux abordent les thématiques de la pauvreté et la richesse. Nous établirons et analyserons dans ce travail les manières dont les protagonistes sont construits, la représentation subjective et narrative de la pauvreté et de la richesse dans

large, aussi complète pour la femme que pour l'homme, et l'on verra ce que devient ce prétexte d'infériorité. »

<sup>1</sup> Bérout, Sophie, Régis, Tania (éds.). *Le roman social: littérature, histoire et mouvement ouvrier*, Paris, Édition de l'Atelier, 2002, p. 76.

<sup>2</sup> Léo, André, « La femme et les mœurs. Liberté ou monarchie », dans *Le Droit des femmes*, 1869, p. 93, sur *Wikisource.fr* [en ligne], [https://fr.wikisource.org/wiki/La\\_Femme\\_et\\_les\\_mœurs/3](https://fr.wikisource.org/wiki/La_Femme_et_les_mœurs/3): « Que l'éducation de l'intelligence soit aussi

les deux œuvres, afin d'arriver, dans la dernière partie, à l'analyse des tendances de représentations et des jugements de valeurs intrinsèques qui se laissent remarquer dans les deux œuvres. Pour commencer, le tableau comparatif dans la partie suivante démontre les deux trajectoires du protagoniste des deux récits à l'égard de la pauvreté. L'analyse comparative a pour but de retracer le portrait physique et moral des deux protagonistes féminins qui souffrent de la pauvreté, mais qui la perçoivent différemment en raison de la différence de leurs personnalités et de leurs environnements. Sur le plan métalittéraire, l'analyse cherche à démontrer la manière dont les femmes, dont notamment les femmes pauvres, sont perçues à l'époque, et d'en dégager les préjugés sexistes et la vision de la polarisation des classes qui y sont rattachés.

## 1.2. Représentation de la pauvreté et de l'inégalité sociale dans les deux récits

Le premier critère, « État de pauvreté », laisse remarquer la présence et l'absence d'évolution du protagoniste à l'égard de la pauvreté dans les récits. La jeune ouvrière a toujours appartenu à la classe sociale la plus basse, misérable et très pauvre tout au long du récit, alors que Mathilde Loisel commence dans une classe populaire moyenne-basse, et ne tombe dans une véritable pauvreté qu'après la perte de la parure. Chez Mathilde donc, la pauvreté est au début du récit plutôt une perception issue de l'ingratitude et n'est pas un fait vécu, contrairement à la jeune ouvrière. De manière intéressante, après l'évolution de son état de vie dans l'histoire, Mathilde se transforme en « femme forte », pour dire femme ouvrière, et mène un parcours de la combattante sans se plaindre. L'histoire de Mathilde, quoique malheureuse, rappelle ainsi le parcours d'un *Bildungsroman*, dans lequel le/la protagoniste est soumis à une évolution remarquable. La pauvreté n'est pas seulement un point tournant pour Mathilde, mais est surtout son moment d'apprentissage. La jeune ouvrière de Zola ne subit pas de transformation. Dans les deux récits, la représentation de la pauvreté

souligne une condition de vie inhumaine qui ne permet pas de satisfaire même les besoins fondamentaux. Dans le récit 2, l'insistance sur l'absence du luxe souligne l'ingratitude de Mathilde et son insatisfaction du destin d'être née dans une classe populaire. Quoique cet aspect permette de suggérer une évolution de l'histoire de la jeune ouvrière à la fin du récit 1, on assume par le début *in medias res* du récit qu'elle n'a pas été obsédée par les diamants jusqu'à ce moment précis, où elle ne peut plus supporter cette situation. Pour la jeune ouvrière, le luxe n'est pas un critère déterminant de la richesse comme pour Mathilde, mais plutôt une solution contre la pauvreté. Dans les deux récits, la représentation de la pauvreté souligne une condition de vie caractérisée par un manque. Plus grand le niveau de pauvreté, plus le manque concerne les besoins de base. La jeune ouvrière souffre du froid et de la faim. Mathilde, quant à elle, était une petite bourgeoise avant la chute dans la pauvreté, même si elle n'a aucun accès au luxe. Dans les deux récits, en concordance avec les lieux communs des personnages féminins de l'époque, les protagonistes s'évadent dans le songe. À noter que chez les personnages féminins, le verbe « songer » se réfère à la fantaisie, alors que chez un personnage masculin, le même verbe a un sens pragmatique. La jeune ouvrière « s'est renversée sur sa chaise » et « songe ». Mais la différence sémantique se fait remarquer dans le récit 2: Mathilde « *songeait* aux antichambres muettes, capitonnées avec des tentures orientales, éclairées par de hautes torchères de bronze, et aux deux grands valets en culotte courte qui dorment dans les larges fauteuils, assoupis par la chaleur lourde du calorifère », « *songeait* aux grands salons vêtus de soie ancienne, aux meubles fins portant des bibelots inestimables, et aux petits salons coquets, parfumés, faits pour la causerie de cinq heures avec les amis les plus intimes, les hommes connus et recherchés dont toutes les femmes envient et désirent l'attention » et à la fin, elle « *songeait* à cette soirée d'autrefois, à ce bal, où elle avait été si belle et si fêtée ». Son mari M. Loisel, quant à lui, « *songeait* [...] qu'il lui faudrait être au Ministère à dix heures », donc à une chose bien pragmatique, contrairement aux

choses d'une nature onirique chez Mathilde (je souligne). Dans les deux récits, la pauvreté mène à la perte de beauté et aux manières rudes. La jeune ouvrière est animalisée et Mathilde adopte l'apparence et les manières des gens de la classe sociale basse (cf. 2.1.1.). Enfin, dans les deux récits, la vision de la richesse est associée, avec une connotation sexiste remarquée, aux belles toilettes et aux diamants. Dans la partie suivante, nous analyserons la construction des protagonistes et des représentations de la pauvreté et la richesse dans les deux récits de manière plus détaillée.

## 2. Représentation visuelle et psychologique de la pauvreté et de la richesse

### 2.1. Portrait physique et psychologique des personnages principaux

#### 2.1.1. Jeune femme ouvrière sans nom dans « À quoi rêvent les pauvres filles »

Dans les deux récits, les protagonistes sont dessinés de manière concrète, c'est-à-dire par la combinaison entre la description physique et psychologique. La description physique est différente dans les deux récits, mais dans les deux, l'éthopée (portrait des mœurs qui laisse sonder la psychologie du personnage) est très présente. La description physique de la jeune ouvrière est une prosopographie, description détaillée qui souvent se veut scientifique et appartenant à la catégorie d'hypotypose. Celle-ci est exacte et qualifiante, propre à une prosopographie: « ses lèvres délicates, ses yeux d'un gris tendre auraient une douceur exquise. Mais la souffrance a pincé sa bouche, et mis une dureté morne dans son regard. » La description physique exacte, qui se veut scientifique, relève de la prosopographie, un sous-

procédé de l'hypotypose. Fidèle à la tendance de représentation naturaliste, la description physique est liée à la souffrance, comme l'expriment très bien la personnification de la « souffrance » qui « a pincé [la] bouche ». De même qu'avec le sourire « singulier » qui exprime sa désillusion et son cynisme en lisant sur le bal aux Tuileries. Le discours indirect libre qui suit le confirme: « Toujours des diamants, et ici des diamants à enrichir cent familles ». En effet, la description physique qui est à la fois une manifestation extérieure et un miroir de la vie misérable du personnage permet une transition aisée vers l'éthopée du personnage. Tout d'abord, la métaphore du « masque »: « Elle a le masque rigide et menaçant des misérables ». L'adjectif « menaçant », d'une connotation négative, est une reprise du *topos* du peuple à la fois puissant et dangereux déjà établi par Hugo dans « Au peuple ». Dans le cadre du récit, l'adjectif prévoit la fin de l'histoire qui suggère la transformation de la jeune ouvrière en être dangereux. Ensuite, les trois mentions des « yeux » montrent la gradation de l'évolution de l'état psychologique: la première mention des « yeux » suggère leur beauté potentielle dont la virtualité est mise en exergue par l'emploi du conditionnel présent: « ses yeux d'un gris tendre auraient une douceur exquise »; la deuxième mention, de manière d'un très gros plan de la caméra, marque l'état de transition pendant lequel les « yeux » lui permettent ensuite de remarquer l'injustice sociale: « Puis ses yeux s'arrêtent sur le lambeau de journal, taché de graisse, qui lui sert d'assiette ». Cette transition est suivie par la transformation de la « face » qui devient « plus dure » qui accompagne le discours indirect libre, une question rhétorique en réaction à l'injustice subie: « Pourquoi les autres ont-elles des rivières de diamants, lorsqu'elle n'a pas une robe chaude à se mettre? » Enfin, dans la troisième mention, les mêmes « yeux » reflètent des « pensées mauvaises » (« Des pensées mauvaises passent dans ses yeux gris »). On retrace ainsi la dégradation intérieure de la jeune ouvrière par ses yeux: c'est une application classique du proverbe des yeux comme fenêtres de l'âme. La fin du récit suggère un « regard » qui révèle un moment de clarté: elle se rend alors

véritablement compte de son état misérable et décide de céder aux « tentations du mal » de se libérer de cet état au moyen de « diamants ». Une idée qui semble bien naïve, sans doute, mais qui est aussi très inquiétante puisque le futur simple communique d'habitude une virtualité assez sûre et nous laisse imaginer ce que la jeune ouvrière frustrée sera capable de faire pour sortir de la misère.

### 2.1.2. Mathilde Loisel dans *La Parure*

Contrairement à la description physique de la jeune ouvrière de Zola, celle de Mathilde Loisel plutôt abstraite et laisse beaucoup à l'imagination grâce à l'emploi des adjectifs abstraits « jolie » et « charmante » et d'autres objectifs de jugement de valeur positif : « élégante », « gracieuse ». Cette description sert à insister sur l'idée que Mathilde est trop belle et trop fine pour être née dans la classe populaire. C'est donc une femme qui est née pour plaire, mais ne possède aucune chance de le faire, ce qui fait d'elle une victime du destin. A la différence de Zola qui a recours à la prosopographie pour entrer dans l'éthopée, Maupassant puise dans le contraste entre la beauté exquise de Mathilde et sa classe sociale pour établir l'éthopée de la protagoniste. L'adjectif « déclassée » illustre bien le décalage entre la beauté de l'apparence et la cruauté du milieu social, mais cela n'est pas sans omettre la dimension ironique, puisqu'il communique également le sentiment personnel de Mathilde. Son plus grand « succès » est la beauté et la désirabilité : « Elle était plus jolie que toutes, élégante, gracieuse, souriante et folle de joie. Tous les hommes la regardaient, demandaient son nom, cherchaient à être présentés. Tous les attachés du cabinet voulaient valser avec elle. Le ministre la remarqua. » Comme pour capter le sentiment de Mathilde, la narration emploie les tournures hyperboliques « plus jolie que toutes », « le triomphe de sa beauté », « la gloire de son succès » et une énumération avec des démonstratifs « tous ces hommages », « toutes ces admirations », « tous ces désirs éveillés », « cette victoire si complète et si douce » pour exprimer le bonheur et la réalisation des désirs de Mathilde.

La fête est ainsi mise en scène comme son « moment de Cendrillon » après lequel elle retourne dans la vie ordinaire. Mais ce moment souligne également son plus grand complexe qui repose sur la différence (présumée) entre elle et « les autres femmes » qu'elle considère comme plus riches et « mieux nippée[s] » qu'elle. Son complexe se manifeste par la peur d'être démasquée dans sa pauvreté, ce que l'on observe dans l'usage du discours direct : « J'aurai l'air misère comme tout », « il n'y a rien de plus humiliant que d'avoir l'air pauvre au milieu de femmes riches » et dans le comportement. L'antéposition de l'adjectif « modeste » dans « modestes vêtements de la vie ordinaire » souligne la honte de Mathilde de son véritable niveau de vie qui ne lui permet pas d'avoir « de riches fourrures ». Or, la Cendrillon a presque failli trouver une voiture pour rentrer. La narration saisit de nouveau ce complexe en faisant une projection psychologique sur des « vieux coupés noctambules » auxquels sont attribués le complexe même de Mathilde : « comme s'ils eussent été honteux de leur misère pendant le jour ». La chute dans la véritable pauvreté suite à la perte du collier est décrite avec une distanciation en employant le déterminant impersonnel « on », comme pour se référer aux situations et stratégies typiques pour économiser l'argent : « On renvoya la bonne; on changea de logement; on loua sous les toits une mansarde. » La transformation de Mathilde en « femme du peuple » se caractérise par le contraste entre sa délicatesse à la dureté de la vie comme soulignent les adjectifs antéposés « gros » et « odieuses » : « les gros travaux du ménage, les odieuses besognes de la cuisine » et « les poteries grasses et le fond des casseroles » sont opposés aux « ongles roses »; elle s'arrête « à chaque étage pour souffler » mais se tient bon. La dureté de la vie la transforme et la sépare définitivement de son ancienne vie. La conjonction de coordination « mais » au début de la phrase « elle songeait à cette soirée d'autrefois, à ce bal, où elle avait été si belle et si fêtée » est particulièrement cruelle puisqu'elle confronte la misère actuelle à la beauté du passé. Avec l'adverbe « autrefois », cette conjonction tranche le passé lointain de l'actualité, confirme que le rêve de Mathilde qui, comme sa beauté et son raffinement inné, est perdu pour toujours. À

la fin du récit, Mathilde devient comme son ancienne bonne, la Bretonne, qu'elle a regardée de haut et qui a inspiré en elle « des regrets désolés et des rêves éperdus » et la jeune ouvrière de Zola.

## 2.2. Représentation subjective et narrative de la pauvreté et leur rapport à la richesse

### 2.2.1. Champs lexical de la pauvreté et la misère

Les deux récits sont saturés par l'isotopie de la pauvreté et de la misère. Dans le récit 1, on retrouve *pauvres, désolé, misère, affamé, morne, misérables* qui caractérisent de manière explicite le personnage et la condition de vie. Le substantivé « misérables » dans le fragment de phrase « Elle a le masque rigide et menaçant des misérables » établit une parenté entre ce récit et les lieux communs établis par Hugo, d'une part, et de l'autre affirme la place de la jeune ouvrière dans l'échelle la plus basse des classes sociales. Le champ lexical de la pauvreté et la misère domine également le récit 2: *malheureuse, misère, usure, pauvreté, pauvre, désolée, pleurait, chagrin, regret, désespoir, détresse, peine, dépit, triste, inquiétude, misérable, nécessiteux*. Il est intéressant de noter que l'isotopie est plus présente avant la chute du couple Loisel dans la pauvreté. Cela souligne le côté hyperbolique, voire histrionique de la perception subjective de Mathilde sur sa « pauvreté »; c'est la raison pour laquelle la plupart des mots relèvent des sentiments, contrairement à ceux dans le récit 1 qui tentent de restituer une observation objective. Il n'est pas donc surprenant que les termes exprimant les sentiments soient absents quand Mathilde devient vraiment

<sup>3</sup> Le sens littéraire de l'adjectif est « Qui passe rapidement, presque inaperçu ». « Furtif, furtive », sur *Larousse.fr* [en ligne], <https://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/furtif/35637>. Consulté le 8 janvier 2023 à 16h21.

pauvre. En effet, les deux termes de l'isotopie de la pauvreté et la misère qui est présente dans son état de véritable pauvreté est l'adjectif « misérable » et le substantivé « nécessiteux ». L'antéposition de l'adjectif *misérable* dans « vêtue comme une femme du peuple, elle alla chez le fruitier, chez l'épicier, chez le boucher, le panier au bras, marchandant, injuriée, défendant sou à sou son *misérable* argent » communique une certaine subjectivité, certes, mais correspond plutôt à l'observation objective et distanciée de Mathilde transformée en « femme du peuple » (je souligne). Le substantivé *nécessiteux*, quant à lui, range Mathilde parmi le peuple. Comme dans « Au peuple », Mathilde devenue pauvre se perd enfin parmi la foule des autres qui souffrent de l'injustice sociale. Il est intéressant de noter que cette invisibilité renvoie à l'adjectif « furtive »<sup>3</sup> attribuée à la jeune ouvrière au début du récit. Or, malgré les trajectoires et le lien avec la pauvreté qui semblent identiques, la pauvreté n'est pas considérée et valorisée de la même façon dans les deux récits. Les parties suivantes abordent plus en détails la différence entre la pauvreté absolue et la pauvreté relative à l'égard de leur impact physique, moral et identitaire sur les deux protagonistes féminins qui se distinguent en nature et en contexte.

### 2.2.2. Misérabilisme dans le récit 1

La représentation de la vie misérable de la jeune ouvrière est dramatique, et relève du misérabilisme, une tendance littéraire qui insiste sur les pires aspects de la société<sup>4</sup>. La présence l'isotopie de la pauvreté et la misère est renforcée par trois aspects: la description de la condition de vie misérable centrée sur le froid et la faim, l'animalisation de la protagoniste, ainsi que les adjectifs et les adverbes qualificatifs qui soulignent le manque. Le froid

<sup>4</sup> cf. « Misérabilisme », sur *Larousse.fr* [en ligne], <https://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/misérabilisme/51760>. Consulté le 8 janvier 2023 à 16h21.

et la faim dominant le récit du début à la fin par le champ lexical du froid dont *froid*, *gelé(e)*, *glace*, *frisson* et les descriptions qui montre qu'elle souffre du froid: « Le vent passe sous la porte, si aigu », « Il fait si froid que l'eau du pot à eau a gelé » (à noter l'intensification par *si*), « elle se réchauffera peut-être un peu dans le lit, sous le paquet de ses vêtements qu'elle entasse chaque soir à ses pieds », et « Pour avoir moins froid, elle n'a retiré ni son châle ni son bonnet. Elle mange chez elle toute vêtue, en cachant par moments ses mains que le vent bleuit ». Le froid va de pair avec les ténèbres: le « bout de chandelle » qui « éclaire cette misère » est éteint par le vent. L'animalisation, ensuite: la jeune ouvrière est comparée aux « pauvres bêtes abandonnées » et à un « animal qui se dépêche ». Son cerveau est « vide », tant qu'elle est épuisée par des travaux durs qui la réduisent à un être purement existentiel. L'animalisation est le procédé central de l'éthopée dans le récit 1 (cf. 2.1.1.) et est amplifié par l'omniprésence de la faim: elle est « maigre » et ses « entrailles » crient « famine ». La personnification des « entrailles », qui peut sembler à première vue hyperbolique, correspond cependant à la condition de vie de la jeune ouvrière, qui vit dans une extrême pauvreté et n'a presque rien à manger. Enfin, les adjectifs et les adverbes attribués au personnage et ses habits renforcent et concrétisent la misère de la jeune femme. Ses vêtements ne sont pas assez chauds et elle se nourrit mal puisqu'elle n'a pas d'argent: elle est « grelottante » dans ses habits, son écharpe noire est « mince » et mange de la charcuterie restante « à bas prix ». Les quantifiants *bout de* dans « bout de chandelle » et *reste de* dans « quelque reste de charcuterie à bas prix » qui connotent une très petite quantité renforcent plus loin le narratif misérabiliste. Dans la partie conclusive du récit, ce manque constant est plus tard réuni dans un discours indirect libre dénonçant explicitement l'injustice sociale: « Pourquoi les autres ont-elles des rivières de diamants, lorsqu'elle n'a pas une robe chaude à se mettre? ». Le misérabilisme du récit est ainsi aiguë par la description extravagante de la vie des riches, qui représente les deux mondes comme deux pôles séparés par un abîme impossible à combler (cf. 3.1).

### 2.2.3. Pauvreté relative et pauvreté transformatrice dans le récit 2

Mathilde dans le récit 2 commence comme une petite bourgeoise qui se voit pauvre. La pauvreté dans la première moitié du récit est donc plutôt perçue: c'est un jugement subjectif renforcé par le narratif qui expose les pensées et les sentiments de Mathilde. Par rapport à la structure de la société, cette pauvreté perçue est relative. La relativité de la pauvreté est soulignée au moyen des deux perspectives: celle de Mathilde et celle de son mari. Mathilde se voit pauvre puisqu'elle se compare à la riche Jeanne Forestier, son ancienne amie de couvent, qu'elle ne peut plus visiter « tant elle souffrait en revenant ». Le narratif explique dramatiquement le degré de cette souffrance, qui intègre la majorité des mots de l'isotopie de la pauvreté et la misère (cf. 2.2.1.): « elle *pleurait* pendant des jours entiers, de *chagrin*, de *regret*, de *désespoir* et de *détresse* » (je souligne). Contrairement à Mathilde, M. Loisel a une attitude beaucoup plus positive. Malgré sa position plutôt basse au travail en tant que « petit commis du ministère de l'Instruction publique » et la condition de vie modeste à la maison, il se montre content. Le dîner avec le pot-au-feu confronte les deux perspectives antithétiques du couple Loisel: tandis qu'il exprime sa reconnaissance en discours direct « Ah! le bon pot-au-feu! je ne sais rien de meilleur que cela... », Mathilde se perd dans le songe autour des « dîners fins », presque féériques. La vraie pauvreté dans la deuxième moitié du récit, contrairement à la pauvreté relative au début, est celle qui est transformatrice. Elle permet même l'enrichissement de l'éthopée: elle « alla chez le fruitier, chez l'épicier, chez le boucher, le panier au bras, marchandant, injuriée, défendant sou à sou son misérable argent » qui souligne qu'elle n'a pas d'argent et doit faire recours aux négociations extrêmes (« marchandant ») qui suscite les insultes contre elles (« injuriée »). Elle est « vêtue comme une femme du peuple » et « était devenue la femme forte, et dure, et rude, des ménages pauvres. Mal peignée, avec les jupes de travers et les mains rouges, elle parlait haut, lavait à grande eau les planchers ». Contrairement

à elle, son ancienne amie riche Jeanne Forestier est « toujours jeune, toujours belle, toujours séduisante ». Cela implique l'association entre la pauvreté et la laideur et, symétriquement, celle entre la richesse et la beauté. Nous le verrons de manière plus détaillée dans la partie suivante (2.3.). En somme, les deux récits démontrent de degrés différents de clivage entre la pauvreté et la richesse, mais les nuances sont ignorées au profit de l'insistance sur la présence de ce clivage.

## 2.3. Richesse comme utopie superficielle

### 2.3.1. Figures représentatives de la richesse

Dans le récit 1, la richesse, représentée comme une antithèse totale de la pauvreté, se caractérise par l'abondance de la nourriture (« une quantité prodigieuse de vin et de mets: neuf mille bouteilles de champagne, trois mille gâteaux, six cents kilogrammes de viande et le reste ») et du luxe (de belles toilettes et des bijoux dont notamment des diamants), tout ce qui manque à la jeune ouvrière et qu'elle ne pourra jamais avoir. Le bal aux Tuileries n'est pas choisi par hasard, le Palais de Tuileries à Paris ayant été la résidence royale des nombreux souverains comme Henri IV, Louis XIV, Louis XV, Louis XVI, Louis XVIII, Charles X puis Louis Philippe, et des empereurs Napoléon Ier puis Napoléon III. Il est intéressant de noter que la publication du récit, en 1870, a eu lieu un an avant l'incendie du Palais par les communards Jules-Henri-Marius Bergeret, Victor Bénot et Étienne Boudin le 23 mai 1871 (les ruines du Palais ont été abattues en 1874 sous la Troisième République)<sup>5</sup>. La remarque sexiste « Mais elle est femme, elle s'arrête

<sup>5</sup> Devêche, André, *Le Château des Tuileries et ses jardins*, Paris, Éditions Maloine, 1981.

<sup>6</sup> cf. Seward, Desmond, *Eugénie: The Empress and Her Empire*, Vermont, États-Unis, Sutton Books, 2004.

d'avantage aux descriptions des toilettes » connote de manière dégradante le manque d'intelligence de la jeune ouvrière qui ne se rend pas compte de l'importance politique du bal et les participants. Ces derniers appartiennent à la classe la plus haute de la société, qui fait que le contraste avec la misère de la jeune ouvrière particulièrement dramatique. Les deux personnes mentionnées, ici comme incarnation de la richesse et de l'abondance, sont « l'impératrice », qui se réfère à l'impératrice Eugénie de Montijo (1826-1920)<sup>6</sup>, femme du Napoléon III qui a influencé beaucoup des décisions politiques de son mari (le bal est donc fait pendant la résidence de sa famille au Palais) et « Madame de Metternich », qui se réfère à la princesse Pauline von Metternich (1836-1921)<sup>7</sup>, femme du prince Richard Klemens von Metternich, une aristocrate autrichienne qui passe sa vie entre Vienne et Paris. Ce bal est donc en effet une réunion politique très importante. Or, la lecture de la jeune ouvrière, en discours direct, fait remarquer un aspect commun entre l'impératrice et la princesse: les deux ont des jolis vêtements, des perles et des diamants. Contrairement à la polarisation dans le récit 1 qui renforce la représentation misérabiliste de la pauvreté, le récit 2 n'utilise pas des personnes de la classe la plus élevée de la société: Mathilde est une petite bourgeoisie, alors que Mme Forestier est de la haute bourgeoisie. Cette dernière mène une vie très aisée, mais elle n'est ni l'impératrice, ni la princesse von Metternich. Et encore, la révélation à la fin de l'histoire que la « rivière de diamants » que Mathilde a tant admirée est fausse fait se poser encore plus de questions sur le véritable statut social de Mme Forestier. On pourra même imaginer que comme Mathilde, elle est obsédée par le fait d'avoir l'air riche, ou au moins plus riche qu'elle est

<sup>7</sup> cf. Fugger, Nora, *Sissi-Reihe, Im Glanz der Kaiserzeit: Erinnerungen an Kaiserin Elisabeth, Kaiser Franz Josef und ihre Zeit* (vol. 1), Hanovre, Meistersprung Literatur, 2006 (1932), 35 t., p. 31.



vraiment. La dramatisation de Maupassant joue donc surtout avec la perception subjective de Mathilde, sa jalousie et son ingratitude.

### 2.3.2. Symbole et allégorie de la richesse

Dans les deux récits, les « diamants » sont présentés comme un symbole de la richesse. Dans le récit 1, les personnages représentatifs de la richesse, la princesse von Metternich et l'impératrice portent toutes deux les « diamants », la princesse porte « une rivière de diamants » qui va de pair avec « un adorable fouillis de perles et de diamants » et l'impératrice porte sur ses cheveux « un simple bandeau de diamants » et, autour de son cou « une grecque en diamants ». Les diamants surtout sont mis en valeur en tant que le symbole le plus représentatif de la richesse et l'objet de fixation de la jeune ouvrière. La fixation est montrée en train de devenir une idée fixe par la répétition, comme pour justifier la « tentation du mal » qui surgit en elle. Dans le récit 2, Mathilde Loisel choisit une « superbe rivière de diamants » à emprunter de la collection de Mme Forestier, qui lui inspire un « désir immodéré » en la voyant et une « extase » en la portant, et qui lui fait enfin sauter de joie en partant avec le « trésor ». Quoique le bijou se révèle d'être faux, cette scène révèle que Mathilde croit que les diamants la sauveront de l'apparence de la pauvreté qui lui fait peur pendant la fête. Les diamants comme symbole de la richesse va de pair avec de belles toilettes. Or, du point de vue de la narration, la beauté physique d'une femme est associée à la richesse. La jeune ouvrière « serait charmante, si elle pouvait sourire », mais au lieu de cela, elle a le visage « rigide et menaçant » typique des gens de sa classe sociale. Ici, la perte de la beauté est attribuée à la misère de la pauvreté, comme le saisit la personnification « La souffrance a pincé sa

bouche » et donne à son regard « une dureté morne ». Les deux récits apprennent que la pauvreté empêche une femme d'être belle. L'association entre la pauvreté et le manque de beauté est cependant déjà ancrée dans l'esprit de Mathilde Loisel: les phrases « Elle n'avait pas de toilettes, pas de bijoux, rien [...] Elle eût tant désiré plaire, être enviée, être séduisante et recherchée » sont agencées de manière qu'elles forment un rapport de causalité. Mathilde n'a pas de bijoux et de belles toilettes – avec « rien » souligné au moyen de l'asyndète – et c'est pourquoi elle ne peut pas être désirée. De plus, les phrases qui semblent trop empathiques suggèrent que le narrateur<sup>8</sup> communique fidèlement la perspective et la croyance de Mathilde, qui ne se sent pas belle dans sa pauvreté alors qu'elle est en effet une belle femme. Seulement à la fin, après le coup du destin de la perte du collier, le narrateur prend une perspective plus naturaliste, et qui se veut objective, de la transformation de la belle et délicate Mathilde en « femme forte », c'est-à-dire en femme ouvrière. Cette transformation est même bien confirmée dans le récit par la réaction de Mme Forestier qui est à la fois choquée et dégoûtée lorsque Mathilde transformée l'appelle par son prénom « Jeanne ». Le choc initial de Mme Forestier montre qu'elle refuse le contact avec des gens dont la classe sociale est plus basse que la sienne. Cela relève de la tendance de représentation de l'inégalité sociale de l'époque qui se laisse encore observer même aujourd'hui.

---

<sup>8</sup> On dit « le narrateur » pour se référer également à l'auteur, et en assumant que la voix narrative reflète dans une certaine mesure la voix même de l'auteur.

## 3. Jugements de la valeur critique sociale sous-jacents

### 3.1. Polarisation et mise en opposition entre la pauvreté et la richesse

Dans récit 1, la représentation très contrastée entre la pauvreté et la richesse est une forme de critique sociale. Cependant, cette manière de représenter qui consolide un abîme met en question l'efficacité. La polarisation extrême entre les deux classes — d'une part, une jeune ouvrière misérable et de l'autre, l'impératrice et la princesse von Metternich (cf. 2.3.2.) — la narration risquerait plutôt de créer encore plus de jalousie sociale au lieu de susciter un sentiment de solidarité. De plus, la représentation misérabiliste de la jeune femme (cf. 2.2.2.) comme une menace potentielle empêche la sympathie, mais risquerait une exclusion mutuelle entre les deux classes. D'ailleurs, la représentation des riches qui sont représentés comme étant complètement détachés des souffrances de la classe ouvrière n'est pas non plus une représentation avantageuse. Cela pourrait bien être une critique sociale, mais la finalité n'est pas claire. En somme, la différenciation entre les deux classes relève d'une représentation plutôt dramatique des deux parties contrastées, et cela ne fait que consolider le sentiment d'antagonisme déjà très fort à l'époque. Zola dépeint une représentation polarisante qui dramatise la lutte des classes selon les tendances de représentation de la société et des femmes de son temps. Le récit 2 dramatise également la lutte des classes, mais différemment du récit 1. Tandis que premier représente et décrit des faits qui consolident l'abîme entre les deux classes, le second dramatise l'inégalité sociale en adoptant la perspective de Mathilde Loisel, une jeune femme fine qui souffre à cause de son origine. Mathilde n'est pas au fond de la pauvreté comme la jeune ouvrière, mais ses rêves de grandeur et de richesse influencent sa manière de voir sa situation de vie en fait moyenne. Elle a une maison simple, de quoi manger tous les jours, un mari qui a un salaire fixe, mais décide tout de même de

souligner son malheur. La même dramatisation subjective s'applique aux gens de la classe sociale plus haute qu'elle. Contrairement aux personnages du bal aux Tuileries dans le récit 1, les gens « riches » dans le récit 2 s'agissent seulement des gens aisés qui ont un certain statut dans la société. Si le récit 1 se penche vers une critique sociale et une écriture engagée, le récit 2 a plutôt pour but de peindre une image « ridicule » d'une femme de classe sociale moyenne en proie aux rêves de la richesse. Les deux récits ont un seul point commun: une représentation dramatisante de la richesse comme à la fois idéal et utopie aux yeux des gens pauvres et des gens de classe sociale intérieure. La prise de position de Zola par rapport à la classe populaire est équivoque: d'une part, il éprouve de la pitié (c'est la raison pour laquelle il choisit une jeune ouvrière fragile et enfantine comme protagoniste principal) et de l'autre, de la peur qui associe le peuple à l'immensité, au pouvoir et à la violence, comme dans « Au peuple » (1853) de Victor Hugo. Zola décrit également la classe populaire de manière distanciée et parfois dédaigneuse, qui révèle l'élitisme qui influence son observation. La prise de position de Maupassant par rapport à la classe populaire est moins équivoque: il ne montre aucune pitié, et la regarde avec ironie qui pousse parfois jusqu'au ridicule. La figure de Mathilde, chargée de stéréotypes sexistes, est également une caricature au service de l'observation ironique de Maupassant. Néanmoins, Zola et Maupassant partagent la vue de la pauvreté qui transforme la beauté en laid, la délicatesse en rudesse, et utilisent leurs protagonistes féminins pour la démontrer.

### 3.2. Sexisme sous-jacent associé aux figures féminines

Dans les deux récits, la représentation de l'inégalité sociale intègre les stéréotypes de sexe de l'époque tant critiqué par André Léo, notamment la représentation des femmes comme être superficiels, délicats et légers d'esprit. Dans le récit 1, le rêve superficiel de la jeune ouvrière est directement attribué à son genre: « Mais elle est femme, elle s'arrête d'avantage

aux descriptions des toilettes. ». Ce même stéréotype, sujet à la critique virulente d'André Léo<sup>9</sup>, se laisse également remarquer dans l'éthopée de Mathilde qui rêve constamment du luxe et finit même par se ruiner à cause de la parure. Le sexisme se laisse ensuite remarquer dans la description du physique, qui en large partie correspondrait aujourd'hui au procédé typique du *male gaze*. Par instance, la tournure hypothétique « Si elle pouvait sourire, elle serait charmante » suivi d'une description qualifiante des traits du visage dans le récit 1 est propre au lieu commun du *male gaze*. Dans le récit 2, Mathilde est introduite de manière généralisante, presque réductrice, comme une personne dans une multitude d'une même catégorie: « C'était une de ces jolies et charmantes filles ». La narration fait également de la beauté comme une sorte de valeur commerciale, sans lequel la femme perd sa valeur. Enfin, l'insistance sur la passivité, qui positionne la femme comme victime du destin, et l'infantilisation des deux protagonistes reflètent une perception sexiste qui correspond à la critique d'André Léo dénonçant le cliché du temps du manque d'intelligence chez les femmes. Chez Mathilde, c'est la passivité qui est insistée. Le destin a été particulièrement cruel avec elle: « comme par une erreur du destin, dans une famille d'employés. Elle n'avait pas de dot, pas d'espérances, aucun moyen d'être connue, comprise, aimée, épousée par un homme riche et distingué ». Mathilde « se laissa marier » (la forme verbale passive souligne sa mentalité et sa position comme victime de la situation) et « souffrait » de la pauvreté. Tout au long de l'histoire, elle est victime du destin et puis du hasard quand elle perd la parure. L'infantilisation est implicite, ne se laissant remarquer qu'en analysant son langage et son comportement de plus près. Les fantaisies naïves, les sautes d'humeurs (à un moment, elle est dé-

---

<sup>9</sup> Léo, André, *ibid.*, 36: « Il y a aussi la question du luxe. La femme, née pour plaire, a pris cette destinée si fort au sérieux que le budget de la toilette est devenu dans chaque ménage, au point de vue du découvert et de l'emprunt, semblable à celui

primée et l'autre, elle saute avec « emportement »; elle boude puis est heureuse lorsqu'elle reçoit ce qu'elle veut) et la passivité générale dans la relation (elle ne sort jamais et ne tient pas à résoudre son problème) fait de son mari presque une figure parentale qui la couve. C'est seulement lorsque le mari ne peut pas résoudre son problème qu'elle participe enfin, comme le suggère la juxtaposition des adverbes « d'ailleurs, tout d'un coup, héroïquement » qui illustre une gradation transformatrice et abrupte du doute à la détermination. Et encore, la pauvreté transformatrice (cf. 2.2.3.) qui la rend « forte » et qui coûte sa beauté connote qu'une femme perd sa valeur et le regard de la société avec la perte de la beauté et la délicatesse, comme mentionné, d'une façon qui se veut généralisante, au début du récit: « car les femmes n'ont point de caste ni de race, leur beauté, leur grâce et leur charme leur servant de naissance et de famille. Leur finesse native, leur instinct d'élégance, leur souplesse d'esprit sont leur seule hiérarchie, et font des filles du peuple les égales des plus grandes dames. » Chez la jeune ouvrière, la passivité face à la situation et au destin est moins soulignée, puisque la disposition du récit nous suggère que sa vie a toujours été comme cela, mais l'infantilisation est très explicite. Elle a « dix-huit ans ou plus », bien en voie de devenir adulte et loin d'être un enfant, mais la narration la traite deux fois d'« enfant »: « C'est une enfant de dix-huit ans au plus », « L'enfant ne lit plus ». D'une part, la représentation de la jeune ouvrière comme un *enfant* suggère la délicatesse (un trait stéréotypé associé aux femmes dans les lieux communs de l'époque) et de l'autre, cela montre la stratégie de l'auteur pour susciter la sympathie des lecteurs. Néanmoins, l'infantilisation reste réductrice, surtout à l'égard de l'éthopée du personnage qui mange « sans cerveau » et dont la capacité de penser est très limitée. Le choix de la figure de la femme pauvre comme protagonistes reflète

d'un gouvernement; et, de même, c'est l'honneur et la conscience qui paient les frais du système, sans préjudice de la ruine finale. »

la perspective sexiste qui était courante à l'époque en représentant les femmes comme délicates de naissances, superficielles et sans éducation qui, dans un même temps, cherche à susciter la sympathie des lecteurs au maximum. Autrement dit, les femmes qui suscitent le dédain en raison de leur manque d'intelligence sont dans un même temps très efficaces à l'égard de l'économie dramatique puisque leur nature délicate les fait particulièrement souffrir en face de la pauvreté.

### 3.3. Finalité et dimension socioculturelle des récits

Le récit de Zola est engagé: il exerce une certaine critique de la société contemporaine marquée par un abîme séparant les petits gens du reste du peuple. Or, la dimension critique est équivoque puisqu'il laisse remarquer les traces de l'attitude bourgeoise typique de son temps, dont l'une des caractéristiques déterminantes est la peur des pauvres. « Au peuple » d'Hugo démontre bien l'appréciation équivoque de la bourgeoisie dans les deux facettes du peuple, à la fois sublime et menaçant à cause de la force énorme qu'il possède. Comme déjà mentionné dans notre analyse, la représentation d'une jeune ouvrière délicate touchée par une « tentation du mal » suscite non seulement la pitié des lecteurs, mais aussi une certaine angoisse. Certes, l'écriture misérabiliste fait appel à la sympathie (et même à l'empathie) des lecteurs, mais ce n'est pas sans une mise en garde: « attention, quand les pauvres souffrent trop et on ne fait pas attention à eux, ils pourraient devenir violents ». Comme déjà démontré dans la partie précédente, cela n'aide pas non plus que les riches soient représentés comme étant totalement détachés de la souffrance des pauvres, tant qu'ils vivent constamment en abondance. *La Parure* de Maupassant est conçu comme

un divertissement et est dépourvu d'une dimension engagée. Maupassant s'amuse en faisant un portrait de sa société contemporaine, y compris de ses idées reçues et ses stéréotypes de genre, pour une publication littéraire dans le quotidien *Le Gaulois*, qui comptait parmi les journaux les plus mieux informés et les plus reconnus de l'époque. Après la reprise par Arthur Meyer en 1879, *Le Gaulois* est devenu plus conservateur et gagnait la noblesse et la haute bourgeoisie comme lecteurs<sup>10</sup>. Le récit est publié en 1884, c'est-à-dire après l'adoption de la nouvelle orientation en 1879 et a donc pour lecteurs la noblesse et la haute bourgeoisie. Comme Zola, Maupassant amuse ses lecteurs par une description dramatique de la souffrance du couple Loisel qui tombe dans une véritable pauvreté, et dépeint la dynamique entre des classes qui relève de la représentation courante de l'époque et qui souligne notamment la séparation entre les classes sociales et l'élitisme des gens de la haute bourgeoisie par rapport au peuple. Chez Zola, cet élitisme reflète une attitude personnelle et se manifeste dans la narration sous forme de dissociation avec la jeune ouvrière qui deviendrait violente. Chez Maupassant, l'élitisme fait partie de la disposition narrative et est montré de deux façons: premièrement, le complexe de Mathilde en raison de sa classe sociale inférieure et deuxièmement, le refus de Jeanne Forestier d'être associée aux classes populaires, comme le montre son attitude vis-à-vis de Mathilde transformée en femme du peuple. Or, Maupassant n'abandonne pas l'ironie dans la description des classes. Que Jeanne Forestier ait de fausses parures parmi sa collection nous fait nous demander si elle, comme Mathilde, se représente systématiquement plus haute que sa vraie classe sociale. Par la simplicité de l'écriture et la situation représentée, les deux textes adoptent le style du roman-feuilleton afin

<sup>10</sup> Jones, Philippe, « La presse satirique illustrée entre 1860 et 1890 », *Études de presse*, vol. VIII, 14, 1956, pp. 62-63, sur *Gallica* [en ligne], <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k97675714/f65>. (Consulté le 2 mai 2023 à 13h42).

de garantir un maximum de proximité et d'accessibilité vis-à-vis des lecteurs des journaux, dont la majorité est composée des classes moyenne et moyenne-haute. La classe la plus basse, quant à elle, est représentée soit comme matière de divertissement et d'analyse sociale dramatisée (chez Maupassant), soit comme mise en garde (chez Zola et Hugo). Les textes sont profondément ancrés dans la société contemporaine et peuvent par conséquent assurer leur fonction soit comme critique de la société (le texte de Zola), soit comme miroir naturaliste de la société (le texte de Balzac) grâce à leur accessibilité et leur actualité.

## BIBLIOGRAPHIE

Devêche, André (1981), *Le Château des Tuileries et ses jardins*. Paris: Éditions Maloine.

Fugger, Nora (2006/ 1932), *Sissi-Reihe* (vol. 1). *Im Glanz der Kaiserzeit: Erinnerungen an Kaiserin Elisabeth, Kaiser Franz Josef und ihre Zeit*. Hanovre: Meistersprung Literatur.

Jones, Philippe (1956), « La presse satirique illustrée entre 1860 et 1890 », dans *Études de presse*, vol. VIII, 14. URL: <https://gallica.bnf.fr/ark:/-12148/bpt6k97675714/f65>.

Léo, André (1869), « La Femme et les mœurs. Liberté ou monarchie », dans *Le Droit des femmes*. URL: [https://fr.wikisource.org/wiki/La\\_Femme\\_et\\_les\\_mœurs](https://fr.wikisource.org/wiki/La_Femme_et_les_mœurs).

Régin, Tania et al. (2002), *Le roman social: littérature, histoire et mouvement ouvrier*, Paris: Édition de l'Atelier.

Seward, Desmond (2004), *Eugénie. The Empress and Her Empire*. Vermont, États-Unis: Sutton Books.

# LA CRITIQUE CONSTRUCTIVISTE D'ANDRÉ LÉO CONTRE LA DISCRIMINATION DES FEMMES À TRAVERS SON TRAITÉ *LA FEMME ET LES MŒURS. MONARCHIE OU LIBERTÉ*, 1869

FOTINI MENEGAKI

---

Cet article traite le thème de l'inégalité entre hommes et femmes au 19<sup>e</sup> siècle en analysant le traité *La femme et les mœurs. Monarchie ou liberté* de l'écrivaine féministe André Léo. Il se focalise sur la critique constructiviste des rôles que la société patriarcale du 19<sup>e</sup> siècle impose aux femmes. De plus, l'importance de l'éducation pour la parité des genres sera discutée ainsi que des théories 'anthropologique' qui, à l'époque, ont été utilisés pour justifier l'infériorité des femmes aux hommes.

► [Sommaire de ce numéro](#)

2023 | Vol. 2

La vie commune à l'épreuve

Négociations des inégalités sociales dans la littérature française du 19<sup>e</sup> siècle

pages 35-50

vistazo.

# LA CRITIQUE CONSTRUCTIVISTE D'ANDRÉ LÉO CONTRE LA DISCRIMINATION DES FEMMES À TRAVERS SON TRAITÉ *LA FEMME ET LES MŒURS. MONARCHIE OU LIBERTÉ*, 1869

FOTINI MENEGAKI

## 1. André Léo – militante pour la conscience de genre

La seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle en France est marquée par d'importants troubles politiques, dont la guerre de 1870 contre l'Allemagne, la chute du 2<sup>nd</sup> Empire et la révolte de la Commune de Paris. De nombreux intellectuels progressistes s'engagent en politique. Ils s'opposent à l'oppression du régime de Napoléon III et sont cofondateurs des libertés démocratiques de la III<sup>e</sup> République. La majorité d'entre eux sont des hommes, mais il y a aussi quelques figures féminines, relativement peu nombreuses mais brillantes, qui ont marqué la littérature et le mouvement féministe de leur époque. Au rang des femmes écrivains André Léo, romancière, journaliste et essayiste, qui publie des œuvres de critique sociale et s'engage contre la différenciation essentialiste du sexe féminin. Féministe convaincue, elle se trouve en opposition non seulement des conservateurs de la bourgeoisie et de l'Église, mais aussi des idées patriarcales du proudhonisme socialiste et de la phallocratie dans les couches ouvrières (Primi 2010: 17) à l'ère de la révolution industrielle. L'oppression des femmes semble alors provenir de toutes les couches sociales et de toutes les idéologies politiques et le féminisme semble être une utopie. Il faudra de longues années et deux guerres mondiales pour que les femmes obtiennent le droit de vote en

France en 1944 (vie-publique 2022). C'est notamment grâce à l'esprit infatigable et à la détermination des féministes du XIX<sup>e</sup> siècle que le mouvement féministe se forme et se construit, et auquel nous devons nos droits de femmes d'aujourd'hui. Dans son œuvre *La femme et les mœurs. Monarchie ou liberté* publiée en 1869 dans le Journal *Le droit des femmes* qu'elle avait elle-même cofondé (Blog Gallica), André Léo cite les théories patriarcales et développe ses contre-arguments de manière constructive, sans pour autant renoncer à la fermeté de sa position. Nous nous pencherons sur la contestation constructiviste par l'écrivaine du rôle de la *ménagère ou courtisane*, que la société patriarcale veut imposer aux femmes et nous discuterons de l'importance de l'éducation égalitaire dans le contexte de la parité de genres. Ensuite, nous aborderons les théories absurdes de l'anthropologie de l'époque dans la tentative de justifier l'infériorité biologique de la femme, tant physique que mentale par rapport à l'homme (Primi 2004: 7) au profit du pouvoir. De plus, nous analyserons les outils littéraires et les figures de style de l'écrivaine visant à convaincre le lectorat de la pertinence de l'égalité des genres dans la société.

## 2. Biographie et orientation politique

André Léo a été une femme clairvoyante, profondément engagée, à son époque, au service de convictions démocratiques. Sa contribution a longtemps été injustement négligée et éclipsée par la célébrité d'autres intellectuelles de renom, comme Georges Sand ou Louise Michel (Chauvaud/Dubasque 2015: 8). Grâce à son actualité, elle est aujourd'hui redécouverte et l'œuvre de sa vie est à nouveau étudiée. De son vrai nom Léodile Béra, elle est née le 18 août 1824 à Lusignan dans le département de la Vienne (Blog Gallica) dans une famille des notables et elle a reçu une excellente éducation. Elle épouse le journaliste Pierre-Grégoire Champseix et en 1953 naissent leurs jumeaux, dont les noms André et Léo lui serviront de nomme de plume à partir de 1862 (Écoute 2008: 52). Léo, veuve à partir de

1863, écrit en tant que romancière, militante et journaliste (Bellet 1992: 51) et vit de sa plume, tout en considérant l'écriture comme un moyen de propager ses idées républicaines et féministes (Blog BnF). Rigoureuse idéologue féministe, elle lutte contre la discrimination des femmes dans la société patriarcale de l'époque en dénonçant l'échec de l'émancipation des femmes et les revers sur le mouvement féministe dans le 2<sup>e</sup> Empire de Napoléon III (1853-1870). Son activité militante dans la politique et le mouvement féministe est surtout concentrée sur une dizaine d'années, entre 1865 et 1876. Elle publie son grand texte théorique: *La femme et les mœurs, Liberté ou Monarchie* en 1869. Dans cette étude elle prend position contre l'attitude misogyne de l'époque, notamment contre la bourgeoisie patriarcale, contre la monarchie et l'église, mais aussi contre la phalocratie prédominante parmi les ouvriers et dans le mouvement socialiste prétendant justifier l'infériorité physique, intellectuelle et morale des femmes par rapport aux hommes.

### 3. Rappel historique et développement du mouvement féministe au XIX<sup>e</sup> siècle en France

Bien que l'idée féministe précède largement la Révolution française – en guise d'exemple la formulation de l'égalité des sexes dans *La cité des dames* par Christine de Pizan au XV<sup>e</sup> siècle – elle ne s'étend pas au-delà du cadre de petits cénacles de l'aristocratie (Devance 1977: 352). C'est notamment à partir de 1789 qu'on commence à parler du féminisme moderne, surtout pendant les premières années révolutionnaires entre 1789 et 1793: les femmes obtiennent des droits civils en devenant des personnes juridiques. Cependant, à l'automne 1793 les clubs des femmes sont interdits (Devance 1977: 342), on leur retire même le droit de s'organiser et on observe un recul jusqu'à une exclusion progressive des femmes de l'espace

public. Ensuite, avec le code civil napoléonien et pendant la Restauration on observe une régression nette dans l'évolution égalitaire. La politique favorise l'emploi de *Madame* ou *Mademoiselle*, se référant plutôt à leur statut marital, au lieu du terme *citoyenne*, considéré trop politique (Godineau 1988:108). Après une brève phase d'amélioration vers l'année 1830, le « vrai réveil » dont nous parle André Léo (Léo 1869: 7), la situation des femmes se dégrade encore, en particulier dès le durcissement politique après juin 1848 et pendant le second Empire (Primi 2002: 1). Dans *La femme et les mœurs*, André Léo regrette ces discontinuités dans le développement du mouvement féministe qui, en raison des évolutions politiques mais aussi à cause de la tradition patriarcale profondément enracinée dans toutes les couches de la société, doit subir des revers répétés (ibid.: 2).

Le mouvement intellectuel féminin qui se fait sentir après les Trois Glorieuses de juillet 1830 n'est pas vu d'un bon œil (Léo 1869: 7): les antiféministes critiquent les femmes instruites. Ils les appellent les « bas-bleus » (ibid.: 8), un terme provenant de l'anglais *blue-stockings* et qui voit l'éducation des femmes au détriment de l'attractivité féminine (Humphreys 2012:27). Etant donné que l'éducation des femmes s'opposait à l'esprit superficiel de l'époque qui propageait l'idée de femmes frivoles et sans beaucoup de réflexion ni de culture, les dames instruites éveillaient chez les hommes des sentiments de réprobation. Rappelons-nous de la réaction similaire chez le personnage de Chrysale dans *Les Femmes savantes* de Molière, qui préfère nettement la figure superficielle féminine promettant détente et plaisir aux hommes. En fait, cette pièce a souvent été citée en exemple pour souligner qu'il est inutile d'instruire les filles (Mosconi, 1990: 27). Ainsi, après la révolution de 1830, bien que les femmes soient réveillées (Léo 1869: 7) et qu'elles posent de nouvelles demandes d'indépendance et d'une meilleure éducation, nous observons d'abord un graduel ralentisse-



ment par rapport aux acquis politiques et sociaux jusqu'en 1848, afin d'arriver par la suite, au second Empire, à l'arrêt complet du processus d'évolution.

Fervente activiste pour les droits des femmes, Léo comprend vite que les opposants à l'égalité des sexes ne viennent pas seulement du camp conservateur, mais qu'il faut aussi s'attendre à ce qu'ils viennent des socialistes. De manière inattendue, dans la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle le mouvement féministe n'est pas seulement contesté par les conservateurs, la religion et la bourgeoisie, mais aussi par le mouvement socialiste (Devance 1976: 83), dont l'idéologie était à l'origine en faveur de la suppression des barrières sociales (Léo 1869: 11). Ainsi, les féministes actives, comme André Léo, dans la lutte contre la discrimination, contre les salaires plus bas et des opportunités d'éducation inégales pour les femmes (Léo 1869: 13), se retrouvent pourtant sous l'attaque de certains groupes socialistes et communistes: de nombreux socialistes de premier plan, dont Pierre-Joseph Proudhon, le père du « socialisme à la française » (Febvre 1944: 115), prennent position contre le travail des femmes hors du foyer:

Sur la base des arguments essentialistes, (infériorités physique, intellectuelle et morale), il refuse non seulement aux femmes une inclusion politique, mais aussi une inclusion socio-économique. Les femmes sont destinées à un rôle de mères et d'épouses dans l'intimité de la famille. (Karmis 2002: 62)

Proudhon va même jusqu'à détester George Sand, femme de lettres qui incarnait la revendication égalitaire (Charbit 2004: 24). En ce qui concerne sa position sur l'importance de l'éducation des femmes, Proudhon ridiculise les capacités féminines en prétextant que

l'instruction [...] embrasse une suite d'études et de manœuvres dont la femme, par la faiblesse de son cerveau autant que par celle de ses muscles, est incapable (ibid.: 63).

D'ailleurs, dans *La Pornocratie, ou les femmes dans les temps modernes*, Pierre-Joseph Proudhon écrit:

Je regarde comme funestes et stupides toutes nos rêveries d'émancipation de la femme. Je lui refuse toute espèce de droit et d'initiative politique. Je crois que, pour la femme, la liberté et le bien-être consistent uniquement dans le mariage, la maternité, les soins domestiques, la fidélité de l'époux, la chasteté et la retraite (*Le monde diplomatique* 2003).

Proudhon veut notamment interdire aux femmes l'accès au travail et à une éducation de qualité équivalente, en ne leur accordant que la place de ménagère ou de courtisane. Hélas, il adhère à la théorie de l'infériorité physique du sexe faible, reprenant à son compte toute la symptomatologie de cette infirmité:

taille, poids, mensurations, boîte crânienne... Les fonctions de la femme s'inscrivent dans sa conformation: un vagin pour recevoir, un ventre pour porter, des seins pour allaiter — tels les côtes du melon — marquent sa destinée, faite pour l'homme et pour l'enfant. Nulle place ailleurs qu'au foyer — Courtisane ou ménagère, telle est l'alternative (Perrot 1976: 106).

Il est à noter qu'il ne donne aucune possibilité aux femmes en dehors de leur rôle dans la famille, si ce n'est de se transformer en objet de plaisir, toujours en tant qu'inférieures aux hommes (Bellet 1992: 62). De plus, il considère que si les femmes se posent en concurrentes des hommes, elles échouent en tant que mères de famille et doivent se contenter du rôle de courtisane (Lambertz 1994: 84). La femme est donc *ménagère* ou, en alternative, *courtisane* selon Proudhon. Notons que ces deux caractéristiques extrêmement différentes, attribuées aux femmes par l'homme socialiste, coïncident d'ailleurs avec la position conservatrice de l'Église sur le rôle de la femme. En effet, pour la religion l'analogie des deux antithèses sont à leur tour Marie, pour la femme au foyer et la mère – Eve, pour le rôle de courtisane (Lambertz 1994: 62).

## 4. La voix critique d'André Léo contre la misogynie des socialistes et des communards

Dans ce contexte, l'idée féministe se trouve donc isolée et attaquée de toutes parts. Le traité *La Femme et les Mœurs. Monarchie ou Liberté* est la réaction d'André Léo à la réédition posthume en 1869 du livre de Proudhon, *De la Justice dans la Révolution et dans l'Église* (Primi 2006: 579). Le proudhonisme (Bancal 2021), cette idéologie proudhonienne misogyne très répandue parmi les socialistes français de l'époque, caractérise également l'attitude de nombreux membres de la première Internationale et marque même le comportement des communards envers les femmes qui participent à la Commune de Paris, dont André Léo est une figure importante. Bien que cette dernière ait reconnu très tôt l'attitude antiféministe des socialistes, elle a tout de même adhéré à l'Internationale en 1867-1868, dans une tentative de détourner les différents groupes progressistes des querelles internes réciproques et de travailler à une opposition unifiée contre la monarchie. Elle se fixa avant tout comme objectif de rendre les socialistes sensibles aux revendications des féministes (Schrupp 1999). Notons que c'est justement cette tentative de réunir les requêtes socialistes et féministes qui a été mise à l'épreuve lors de la Commune de Paris en 1871, notamment lorsqu'un antiféministe déclaré, Jaroslav Dombrowski, fut nommé commandant en chef des troupes de la Commune. Dombrowski tenta même d'interdire l'accès aux champs de bataille aux infirmières et aux femmes des marchés qui s'occupaient des soldats, ce qui accéléra la défaite militaire de la Commune. André Léo dénonce avec véhémence cette attitude antiféministe. Son article « La révolution sans la femme », adressé à Dombrowski et publié le 8 mai 1871 dans le journal *La sociale*, qu'elle avait elle-même cofondé, est resté célèbre:

Croit-on pouvoir faire la Révolution sans les femmes? Voilà 80 ans qu'on l'essaie et qu'on n'en vient pas à bout. La première Révolution leur décerna

bien le titre de citoyennes, mais non pas les droits. Elle les laissa exclues de la liberté, de l'égalité. Repoussées par la Révolution, les femmes retournèrent au catholicisme [...]. [Les républicains] n'ont détrôné l'Empereur et le bon Dieu que pour se mettre à leur place. Et naturellement, dans cette intention, il leur faut des sujets, ou tout au moins des sujettes (cit. d'après Bellet 1992: 64):

## 5. La plume au service de la lutte féministe – le style littéraire

*La femme et les mœurs* est un important traité, bien documenté et très agréable à lire, raconté en première personne (par elle), type narratif hybride selon Louis (Louis 2020), ou « littérature factuelle » selon Genette (ibid.). L'analyse, en focalisation interne dans l'ensemble de la société au 2<sup>nd</sup> Empire selon le style constructiviste de l'écrivaine, est appuyée sur des arguments objectifs afin de démentir une à une les thèses patriarcales. Léo conteste les théories antiféministes avec détermination, en essayant par une ironie élégante, par des métaphores, des personnifications, des antithèses, ou des questions rhétoriques et des oxymores d'éveiller l'intérêt de son lectorat. Elle développe son argumentation de manière constructiviste, en présentant et en exploitant de manière détaillée les constats juridiques et anthropologiques de son époque: elle attaque la position essentialiste de l'origine naturelle des femmes, en plaidant pour une égalité destinée à des buts différents. Parmi les points principaux affrontés dans cette œuvre critique figurent les idées patriarcales qui confinent les femmes dans le rôle de mère et de femme au foyer, *ménagère*, en ne leur laissant que le rôle de *courtisane* comme alternative.

André Léo se sert du constructivisme social pour établir l'analyse des rapports sociaux et des institutions de son époque déjà un siècle avant que cette théorie de « la construction sociale de la réalité » ne s'établisse chez

Berger et Luckmann, en tant que courant de la sociologie contemporaine (Courty 1986: 92). Léo associe très méthodiquement les conditions de vie misérables dans les villes de l'époque de la révolution industrielle au phénomène de la prostitution. La pauvreté des ouvrières et le modèle imposé par la société de la femme frivole comme objet de plaisir les prédisposent par elles-mêmes à se prostituer pour obtenir de l'argent. Léo puise ses arguments dans des œuvres progressistes des Lumières et du XIX<sup>e</sup> siècle, telles que *Sur l'admission des femmes au droit de cité* du Marquis de Condorcet, qui s'engage pour l'égalité des droits des femmes: « Ainsi les femmes ayant les mêmes qualités ont nécessairement des droits égaux » (Léo 1869:122); *La femme affranchie* de Jenny d'Héricourt (ibid.: 15) contre les contradictions proudhoniennes; *La femme pauvre au XIX<sup>e</sup> siècle* de Julie-Victoire Daubié (ibid.: 30), une analyse sociale du fléau de la prostitution et de la misère. En revanche, elle déprécie résolument (ibid.: 15) le livre *L'amour et la femme* de Jules Michelet, historien et homme de lettres du XIX<sup>e</sup> siècle, ainsi qu'ami personnel de Proudhon et partisan de la différenciation des genres, en le déclassant en fantaisie érotique: « il décrit la femme comme objet de désir sexuel masculin, un avis dégoûtant même s'il est rédigé de manière élégante ». Voici un passage de ce livre sexiste, présentant la femme rabaissée au rang d'objet de plaisir:

L'objet de l'amour, la femme, est un être fort à part, bien plus différente de l'homme qu'il ne semble au premier coup d'œil; plus que différent, opposé, mais gracieusement opposé dans un doux combat harmonique qui fait le charme du monde. À elle seule et en elle-même, elle offre une autre opposition, une lutte de qualités contraires. Élevée par sa beauté, sa poésie, sa vive intuition, sa divination, elle n'en est pas moins tenue par la nature dans un servage de faiblesse et de souffrance (Michelet 2020: 5).

À partir de la diffusion de ces théories dévalorisantes, l'écrivaine déplore la perte des acquis de la Révolution française n'en plus restant que « la loi sur les héritages et une protection insuffisante contre des sévices publics (Léo 1869:15) ». Elle se plaint du goût littéraire populaire favorisant ce type de

littérature vulgaire, qui est tout de même bien accueillie par le lecteur *moyen*, tandis que « des livres plus sérieux, ont eu moins de succès » (ibid.: 16). Ensuite, elle s'oppose à toute ridiculisation des femmes à travers la littérature vulgaire les présentant dans des métaphore d'une « houri musulmane », d'une « péri persane », ou d'un « ange chrétien », en tout d'une « fée paradisiaque comme objet de satisfaction du désir masculin » (ibid.: 20). Il ne faut cependant pas s'étonner si ces images frivoles entraînent la perte des valeurs morales. En fait, les hommes en général, les prolétaires y compris malgré leurs faibles revenus, essaient de s'amuser le plus possible au détriment des femmes, en tant que compagnes hors mariage, en n'assumant aucune obligation dans leur vie de couple (Léo 1869:22). Le mariage se faisant rare et le concubinage de plus en plus populaire dans la société patriarcale, des femmes abandonnées sur le coup faute de toute ressource se voient contraintes de se prostituer pour survivre (ibid.: 23). Qu'en résultera-t-il pour les femmes dans la société? Leur corps devient objet d'échange contre la protection offerte par les hommes, soit une fois dans le mariage, soit de manière répétée dans le concubinage. La société fait d'elles des objets en les considérant comme mentalement inférieures et en les faisant exister pour les hommes - pas pour elles-mêmes. C'est surtout en « abaissant pour elle[s], systématiquement, le niveau de l'instruction, en [leur] interdisant [...] les hautes études (ibid.: 27) » que les femmes sont réduites à l'état d'objet, soumises aux hommes et sans personnalité propre. L'oxymore que la femme « se trouve tout à la fois responsable et irresponsable » respectivement quant au droit et au devoir, souligne les contradictions qui mènent à la misère puis à l'augmentation de la prostitution. Plus loin, la figure de style de l'oxymore évoque l'indignation lorsqu'il s'agit de la (dé)responsabilité des hommes majeurs abusant d'une mineure. « Une enfant de 14-16 ans doit en effet porter la responsabilité de l'abus au sens juridique du terme » (ibid.: 31). Léo recense systématiquement les étapes de la discrimination liée au genre: les femmes, même si elles sont mineures, sont elles-mêmes responsables si elles sont séduites par des hommes adultes. Elles ne sont considérées que comme un objet de

désir dans la société matérialiste et doivent s'occuper elles-mêmes de leur progéniture illégitime, si elles sont abandonnées peu de temps après, mises enceintes par leur séducteur.

Le renommé juriste Emil Acollas, a conduit des études dans les années 1860. Dans son livre *L'enfant né hors mariage* (1870), il considère ce phénomène comme l'un des plus grands problèmes de la société et il demande en même temps une adaptation de la loi. (Acollas 1870:2) De toute évidence, la précarité et la misère des femmes, qui ne peuvent pas s'occuper de leurs enfants nés hors mariage et les éduquer (Brémand 2017:51), entraînent une augmentation du taux de la criminalité juvénile. Néanmoins, malgré les répercussions sociales, la société passe à côté des vrais problèmes et regarde ailleurs, en faisant comme si ce problème ne la concernait pas (Léo 1869:34): « nous avons pris l'habitude noble et désintéressée, de laisser aller à leur gré les choses sociales ».

Faute de réduction des contrastes sociaux, en raison du désintérêt de la bourgeoisie, la criminalité se répand et atteint toutes les couches sociales, même là où l'on se sentait en sécurité, parmi les bourgeois aisés. Léo emploie le style de l'énumération des contrastes sociaux afin de souligner les inégalités et créer des émotions chez le lectorat: l'inégalité de justice face à la classe ouvrière, écart du pouvoir entre le peuple et la bourgeoisie, laquelle veut maintenir ses privilèges sans concessions. En outre, par la matérialisation et la personnification des allégories des substantifs abstraits, tels que « le crime, la débauche et la cruauté unies par des liens étroits », elle souligne la menace imminente que l'individualisme veut ignorer: Les implications illégales et sordides se matérialisent sous forme « des vapeurs méphitiques et suffocantes », le crime omniprésent se personnalise, il « nous côtoie et nous frôle », devenant à la fin une « personne insolente qui nous fait peur ». La personnification de l'hypocrisie, qui « arrivée au cynisme nous rit au nez » (Léo 1869:34), est employée dans le but de sensibiliser la conscience propre du lectorat. André Léo construit son argumentation avec une ironie critique, elle montre comment, à différentes étapes, la

discrimination des femmes à travers la différenciation des sexes conduit à la crise de la société dans son ensemble. Pourtant, la tradition patriarcale et la discrimination envers les femmes ne sont pas limitées parmi les bourgeois aisés, mais elles sont aussi dominantes dans la classe ouvrière, voir la comparaison: « l'homme du peuple exploite la femme, comme ont fait les nobles, comme font les bourgeois ». À travers des oxymores: « le privilège de l'orgie » (ibid.: 35); des allégories et personnifications: « l'égalité de mauvaises mœurs devient révoltante »; des métaphores: « la propriété menacée », elle souligne avec une ironie subtile que la débauche est même présente chez les gens ordinaires, comme si « la réduction des différences sociales avait entraîné la propagation des mauvaises mœurs ». En effet, les hommes du petit peuple exploitent les femmes de la même manière qu'autrefois les aristocrates et successivement la bourgeoisie. L'exploitation des femmes, les enfants nés hors mariage, la dégradation de la famille, le vol étaient auparavant « des choses », des thèmes de moindre importance. Depuis qu'elles ne sont plus isolées et qu'elles concernent tout le monde, l'humanité ne peut plus les ignorer, on ne peut plus plaisanter à leur sujet. André Léo traite la question du luxe liée à l'image de la femme fatale, « née pour plaire » (ibid.: 35). Elle critique l'importance accordée à l'aspect extérieur en négligeant les valeurs et les émotions: « [La femme] a pris cette destinée si fort au sérieux [...] et c'est l'honneur et la conscience qui paient les frais du système » (ibid.: 36). En fait, les hommes imposent aux femmes le luxe et la frivolité, comme une condition *sine qua non* pour être charmantes et qu'elles plaisent, ce qui mène la société vers la capitalisation des relations humaines. La société bourgeoise est à mettre en parallèle de la société capitaliste. André Léo souligne le contraste entre le luxe indispensable pour « vivre » parmi les riches: « turbot, satin, dentelles » et le « morceau de pain » pour survivre chez les pauvres. Dans l'ensemble, André Léo adresse sa critique aux hommes et à la société bourgeoise en les interpellant par "Vous" dans l'antithèse entre les choses sérieuses, telles que la formation et l'éducation et la frivolité: « Vous êtes étrange: vous lui défendez les choses sérieuses, vous lui ordonnez d'être frivole – elle l'est. » En outre,

le terme « étrange » ajoute une ironie subtile qui ridiculise le raisonnement patriarcal. La répétition du « Vous » souligne le fait que la femme n'est pas coupable. L'inégalité dans l'éducation des femmes est mise en relief par les « choses qu'elle[s] ne compren[nent] pas », c'est-à-dire l'honneur, la délicatesse ou la foi politique, par opposition à la frivolité de leurs « petits pieds chaussés de satin », qu'elles écrasent en dansant. La question rhétorique « De quoi vous plaignez-vous? » montre à quel point les critiques contre les femmes sont infondées.

Les discours scientifiques qui naissent au XVIII<sup>e</sup> siècle sur la « nature des femmes » (Laveleye 1868) et qui prennent une telle importance dans les siècles suivants, notamment dans l'anthropologie au XIX<sup>e</sup> siècle, servent à une « mise en nature » de l'espèce humaine et ravivent les tendances conservatrices dans la société en renforçant la position de l'église en matière de famille et du rôle des sexes. Les scientifiques et médecins de l'époque développent la théorie absurde de l'imperfection, voire de l'infériorité des femmes en se fondant sur des caractéristiques biologiques (Peyre/ Wiels 1996: 1).

« Depuis quand est-il établi que la force physique et l'intelligence soient en raison directe l'une de l'autre? » (Léo 1869:55) Avec cette question rhétorique qui sert de point de départ pour amorcer l'argumentation, André Léo sensibilise le lectorat à sa position contre la discrimination des femmes, dans le contexte de l'interdépendance directe entre la force physique et l'intelligence. Elle crée une proximité avec le destinataire pour faire valider son énoncé égalitaire.

Dans le chapitre « Infériorité physique de la femme », à partir de la page 47, André Léo critique les tentatives de certains scientifiques, dans leur état de savoir encore au stade embryonnaire à l'époque, qui essaient de différencier la nature de deux sexes afin de prouver l'infériorité féminine: « On ne peut déclarer un être inférieur par le seul fait qu'il diffère d'un autre. » (ibid.:

47). Elle rappelle avec humour le travail des femmes qui, malgré leur « infériorité en tant que manœuvre », sont exploitées physiquement à l'extrême (ibid.: 48). À travers l'ironie dans les métaphores « reproducteur de l'espèce », « ouvrier de l'humanité » et « travaux pénibles »; en employant l'animalisation dans « la femme fut la première bête de somme » elle souligne le travail dur des femmes au fil du temps. Plus loin, nous avons l'affirmation de l'égalité avec les hommes par la comparaison de « cette force reproductrice » avec la force physique masculine: « La force résistante et reproductrice de la femme dans l'ordre physique est l'équivalent de la force masculine » (ibid.: 54). Tout cela prouve de fait qu'elles sont les égales des hommes, même si elles ne sont pas identiques. Et même plus, si l'on considère l'énorme charge de travail que représentent la grossesse et la maternité, l'éducation d'une progéniture pleine de vie, « le doux fardeau si actif » (ibid.: 49) à laquelle les hommes ne contribuent presque pas. Les métaphores du « doux fardeau; petit être tendre si remuant, si impérieux » qui, par antithèse, « plient le corps à tant d'attitudes pénibles » conduisant à l'épuisement, montrent clairement que les performances des mères, « [leur] énergie persistante et [leur] constance de femme », dépassent de loin les capacités d'engagement des pères. Même les médecins, métaphoriquement « émerveillés », admirent dans cette hyperbole le courage des femmes qui dépasse de loin celui des hommes (ibid.: 50). Le quotidien familial de la mère de l'époque qui « tord son linge d'une paire de bras rouges et vigoureux » est décrit avec humour et ironie comme « idyllique »: les propres bras sont personnifiés, ils travaillent séparément, la femme fait le double du travail. En effet, en plus des tâches ménagères elle doit aussi s'occuper de sa progéniture, des « marmots qui jouent ou braillent près de là » – les marmots qui braillent, deux termes familiaux qui, en antithèse avec le « fardeau doux », crient de manière assourdissante et qu'ils doivent même être portés à bout de bras jusqu'à la maison, parce qu'ils ne savent pas encore marcher – l'autre bras portant le linge: « sur un bras son paquet de linge ruisselant et lourd, de l'autre son nourrisson qui ne marche pas encore, pour s'en aller à la maison préparer le repas du soir. » D'un côté la

métaphore « ruisselant », baigné, l'eau coulant abondamment comme un ruisseau rendant le linge encore plus lourd, de l'autre le poids du nourrisson porté sépare à nouveau les bras personnifiés de la femme indépendamment les uns des autres, en soulignant ainsi la double épreuve. La femme travaille pratiquement deux fois plus, toute la journée sans cesse. Elle prépare également le repas pour l'homme qui rentre le soir après le travail. Alors qu'il peut se reposer, elle doit continuer à s'occuper de tout jusqu'à tard, elle est même plus chargée que lui, qui travaille certes dur physiquement mais régulièrement. À travers la métaphore du « labeur » le travail de la femme est décrit comme un travail pénible et prolongé, « plus fatigant pour le corps et pour l'esprit qu'un travail plus dur mais régulier » (ibid: 52). L'antithèse de la grossièreté et les coups « qu'elle recueille pour récompense » reflète la discrimination des femmes en règle générale dans la société. En outre, il y a à l'époque de nombreuses publications au sujet de l'impact des dimensions des crânes et du poids des parties du cerveau sur l'intelligence. L'infériorité intellectuelle féminine est liée, selon une théorie anthropologique, à un prétendu poids plus faible du cerveau féminin. Chez Léo, cette nature injustement attribuée aux femmes paraît d'autant plus absurde qu'elle est soulignée par des figures de style: « Enfin, certains affirment que cette infériorité féminine est liée au poids de la matière cérébrale plus lourde chez les hommes ». Les « amateurs physiologistes », c'est-à-dire, ironiquement, des dilettantes inexpérimentés et pas fiables, « en ont-ils beaucoup disséqué des deux sortes? ont-ils découvert quelques organes attribués au sexe dans les cerveaux examinés? s'agit-il des individus similaires? » (Léo 1869: 66) Des questions rhétoriques par excellence, dont la réponse est connue d'avance sont présentées avec une fine ironie. Dans ce contexte, l'interrogation apparemment évidente maintient l'attention du lectorat et l'engage dans l'argumentation. En faisant des remarques ironiques concernant le manque absolu de similitude parmi les organes mesurés, de sorte que l'ampleur des divergences est si évidente qu'elle ne vaut pas la peine d'être comparée, Léo remet en question la crédibilité de ces hypothèses. La réponse négative à ces questions rhétoriques

est « qu'on a fouillé des cimetières et qu'on a disséqué des inconnus, on a creusé le sol pour mettre au jour des vestiges du passé » (ibid.: 67), donc il ne s'agit pas de données actuelles et documentées. Par conséquent, ces affirmations absurdes n'ont aucun fondement. À la recherche d'une quantification de l'intelligence, outre que mesurer le poids du cerveau certains anatomistes et anthropologues du XIX<sup>e</sup> siècle choisissent de mesurer et comparer la forme et la dimension du crâne chez les hommes et les femmes, car « les dimensions respectives du crâne et de la face peuvent jusqu'à un certain point nous servir pour déterminer le degré d'intelligence des individus » (Léo 1869: 35).

Léo conteste l'hypothèse absurde d'un comportement frivole et enfantin chez les femmes en les décrivant pleines d'antithèses et oxymores: « création mobile et capricieuse, sublime et fantasque, éthérée et rampante, douce et horrible, animale tendre [...] pétrie de toutes les quintessences et de toutes les abjections, fille de l'antithèse et sœur de la périphrase » (ibid.: 65). Ainsi, elle tente d'exclure ces caractéristiques arbitrairement attribuées aux femmes à des fins de discrimination. En partant du principe que les femmes sont destinées par leur physiologie à la procréation, la conception patriarcale les voit soumises au rythme de leur corps. Hors mariage, les femmes seraient enclines soit à l'immoralité, soit à des maladies psychiques telles que l'hystérie. Le mot de la maladie provenant de l'organe de reproduction de la femme, l'utérus, cette symptomatologie connue dès l'Antiquité s'établit au XIX<sup>e</sup> siècle comme névrose de dimension genrée (Perreault 2020: 65). Dans sa tentative d'étouffer le mouvement féministe, le pouvoir patriarcal associe l'hystérie exclusivement aux femmes: elle devient l'objet de recherche d'un certain corps médical qui reproduit des relations de pouvoir en utilisant des théories misogynes sur la base d'observations et d'explorations sans valeur scientifique. On rencontre des médecins, malgré tout de prestige international tel Jean-Martin Charcot, qui exhibe littéralement des patientes névrosées dans ses

séminaires pour prouver l'origine naturelle de l'hystérie, classifiée d'irruption de sexualité (Colluci 2005: 132) et associée à l'image misogyne de la *ménagère - ou - courtisane*. Selon Foucault, la psychiatrie sert de pouvoir d'imposition des théories discriminatoires (Foucault 2018: 260). Il prend comme point de départ des expertises médico-légales du XIX<sup>e</sup> siècle sur l'hystérie, notamment de Charcot et il décrit l'introduction de l'hypnose et de la psychanalyse (ibid.: 261). C'est en effet le domaine de la psychanalyse qui naît de ce couplage injuste entre hystérie et nature féminine, dont l'illustre représentant n'était autre que Sigmund Freud (Colluci 2005: 144), alors jeune étudiant talentueux faisant partie du public de spectateurs invités lors des séminaires de Charcot. La constatation ultérieure de Sigmund Freud dans son livre *La féminité* en 1932, à savoir que les femmes souffrent parce qu'elles ne veulent pas accepter leur oppression dans la société, montre l'énorme impact négatif des préjugés patriarcaux au XIX<sup>e</sup> siècle sur la moitié de l'humanité (cf. Nots 2005: 30): « L'envie de réussir chez une femme est une névrose, le résultat d'un complexe de castration dont elle ne guérira que par une totale acceptation de son destin passif. »

André Léo critique vigoureusement les observations et théories qui ne servent qu'à inventer des femmes différentes des hommes dans l'apparence physique et les aspects extérieurs, dont l'hystérie. Ce sont sans doute les démonstrations dans les amphithéâtres des écoles de médecine qu'André Léo vise à la page 63 de *La femme et les mœurs*: « ...en sortir d'un amphithéâtre ...[on] s'avise de bâtir une théorie faisant la physiologie servir de base à tout système un peu convenable au sujet des femmes. » Elle reproche ironiquement l'attribution aux femmes de l'hystérie (Léo 1869: 64), « peinture obligée ... faisant des ravages affreux dans l'actualité ». La métaphore de la peinture suivie de l'antiphrase et hyperbole ironique, les « ravages » prétendument provoqués par l'omniprésence du débat: n'a-t-on donc rien de mieux à discuter?

« En fait, on essaie de prouver que la femme est incapable de hautes conceptions, que l'étude lui est contraire et qu'elle n'est faite que pour adorer

l'homme et l'obéir » (Léo 1869: 65). Léo contredit rigoureusement les prétendues « preuves scientifiques » à ce sujet: avec la métaphore de l'image du carrefour elle se moque du je-sais-tout de la science qui prétend trop souvent connaître la solution définitive à toutes les questions: « À cette époque où la science à peine sort de son berceau, chaque jour une vérité définitive nous est révélée [...] jamais on n'entendit sur tant de carrefours, tant de gens crier à tant d'échos: Voilà! J'ai trouvé! » (ibid.: 69)

Il est évident que l'écrivaine féministe ne fait pas confiance aux scientifiques autoproclamés, tous des chercheurs masculins, qui veulent démontrer l'infériorité du sexe féminin. Elle ironise en utilisant la personnification de la science précoce sortant de son berceau, en employant la répétition du « tant » pour amplifier la confiance en soi exagérée de « gens criant en échos » – une métaphore qui les compare à une foule hurlante essayant d'attirer l'attention de tous sur elle. « S'il est des physiologistes qui affirment la différence des cerveaux, il est des physiologistes qui la nient » (ibid.: 71). D'un côté, à la page 71, elle énumère les dimensions des crânes d'hommes et de femmes en donnant place à l'argumentation des autres, des scientifiques qu'elle conteste mais sans les ignorer définitivement. Elle réitère les arguments scientifiques qu'elle reproche, dans ce cas spécifique la proportion du crâne par rapport au corps des personnes selon le genre. Au 19<sup>e</sup> siècle, pendant la révolution industrielle, les sciences sont développées avec zèle et de nouvelles spécialisations sont créées. En 1859, la Société d'Anthropologie est fondée à Paris. Il s'agit d'un domaine d'études *scientifiques des races humaines*. En particulier, les études sur le sexe féminin sont à la mode (Peyre/ Wiels 1996:42). Vers la fin des années 1860 l'anthropologue universaliste Carl von Scherzer publie ses observations sur une forme de crâne proportionnellement plus grande chez les femmes (Léo 1869: 71-72). Léo présente ces expérimentations sur l'aspect anatomique du crâne entre hommes et femmes à l'échelle mondiale et interraciales. Elle cite l'analogie observée par von Scherzer, en indiquant l'équivalence physiologique: « Chez les femmes, la largeur de la tête est en général analogue

à la largeur de la tête chez les hommes (ibid.: 35) ». Elle mentionne également que ces comparaisons laborieuses de crânes ont même conduit à une dimension de taille en moyenne plus grande chez les femmes. Néanmoins, elle conteste la différenciation et l'inégalité naturelle entre les sexes en remettant à la fin en question ces thèses scientifiques avec une ironie subtile, par l'exclamation: « Espérons qu'ils sont généralement égaux, cela vaut mieux; J'ai voulu seulement rétablir l'égalité des affirmations » (ibid.: 75). Son argument que « La différence qu'on veut établir, serait prouvée par de laborieuses comparaisons, [...] cela servirait uniquement à constater l'état des choses présentes et n'impliquerait point l'avenir » (ibid.: 72-73), veut dire que ces différences ne sont pas biologiques, mais qu'elles sont construites et amplifiées historiquement par la société, n'étant valables que pour une certaine époque. Ainsi, les théories présentées et attribuées aux sexes ne seraient plus acceptées dans le futur. Cependant, elle n'ignore pas pour autant ces théories discriminatoires, voire elle les présente au lectorat avant de développer ses arguments et ses critiques. Il y a eu bien sûr aussi des voix discordantes par rapport à ces préjugés, dont l'anthropologue de renom Clémence Royer, mais des réactions contre la discrimination féminine étaient encore l'exception à cette époque (Peyre/ Wiels 1996: 44).

La méthode de raisonnement utilisée par André Léo est fondée sur le constructivisme, le principe de l'argumentation à travers un processus de construction des connaissances (Kerzil 2009: 1). Selon ce raisonnement constructiviste, l'intelligence est alors une fonction d'éducation et d'instruction, pas de qualité biologique. De plus, la raison humaine crée elle-même des faits à travers de ses conclusions: « ...si la raison humaine a besoin du contrôle des faits, et doit en beaucoup de cas s'y soumettre, c'est elle aussi qui, pour une grande part les crée (Léo 1869: 72) ». Le constructivisme, courant de pensée apparu et analysé en tant que tel au milieu du XX<sup>e</sup> siècle (Glaserfeld/ Masciotra 2004:29), existait en principe déjà auparavant (ibid.: 21) et, comme nous allons voir, il a marqué la pensée de André Léo et sa

position du rôle principal de l'éducation par rapport à l'intelligence féminine:

Lorsque l'intelligence de la femme aura cessé d'être systématiquement enfermée dans les premiers moules de la conception humaine; quand on lui aura rendu l'air et la liberté; quand elle recevra une instruction semblable à celle de l'homme, – ce qui ne veut pas dire semblable à celle de présent, – alors nos physiologistes pourront reprendre leurs balances et recommander leurs calculs (Léo 1869: 73).

À travers la matérialisation de l'intelligence dans la métaphore de « premiers moules de conception humaine », André Léo souligne les différents points de départ pour les hommes et les femmes dans la société: l'exclusion des femmes de l'éducation, qui se voient refuser l'accès à l'enseignement. Cette différence de point de départ entre les deux sexes ne permet pas une comparaison pertinente du niveau d'intelligence. Lorsque l'intelligence des femmes ne sera plus soumise à ces restrictions, lorsqu'elle sera enfin libérée de ces contraintes, alors seulement on pourra recommencer ces calculs sur une nouvelle base de comparaison. La condition pour qu'une comparaison soit possible est qu'une formation équivalente soit nécessaire pour les femmes, « semblable à celle de l'homme ». Évidemment, cela ne signifie certainement pas la norme existante. Dans l'hyperbole et par l'exclamation rhétorique l'écrivaine féministe ridiculise les mœurs patriarcales de la société dans un discours imaginaire: « Mais qu'ai-je-dit? une instruction semblable à celle de l'homme! Hérésie! Eh quoi! n'est-il pas établi qu'instruire une femme c'est nuire à son cœur? » (Léo 1869: 73)

Les exclamations émotionnelles, normalement associées aux femmes, personnes sans maîtrise de soi qu'on ne peut pas prendre au sérieux, sont ici attribuées ironiquement à la société phallocratique et les hommes: « Hérésie!» Dans ce cas André Léo utilise les expressions dévalorisantes des conservateurs comme contre-attaque à son propre avantage: « Instruire une



femme, c'est nuire à son cœur! » Ensuite, des stéréotypes du type essentialiste sont utilisés pour attribuer à la femme une attitude douce, délicate, fragile, en évitant de la masculiniser: « trier soigneusement ce qui lui convient » (ibid.: 74). S'ensuit la comparaison ironique du stéréotype essentialiste masculin fort, tel un oiseau, qui protège la femme faible comme un poussin et la nourrit avec de la nourriture déjà mâchée. « ...de même que les oiseaux ne servent à leur petits qu'une nourriture déjà digérée, ne donner à ce tendre esprit que des choses préparées » (ibid.: 74). Comme si les femmes, en tant que personnification d'un esprit tendre, n'étaient pas capables de penser par elles-mêmes et qu'elles devaient donc tout reprendre des hommes, déjà prêt. La fausse comparaison avec l'abeille qui « extrait de cent fleurs son miel, de même il faut extraire de toutes choses pour la jeune fille le suc féminin », (ibid.: 74), s'oppose aux clichés dépassés et absurdes de la femme comparée à la nature et à la procréation, en se référant à la confusion du caractère masculin ou féminin de différents termes. La remarque ironique « il serait temps de procéder à une classification certaine du masculin et du féminin » (ibid.: 75), rend les théories discriminatoires obsolètes, car « c'est par l'analyse qu'on doit s'être élevé à la synthèse »: l'antithèse analyse - synthèse rend les méthodes discriminatoires inutiles – voilà le féminisme constructif de André Léo. « Je demande donc une bonne fois le partage net...qu'on démêle en syntaxe ce qui appartient à l'un ou à l'autre esprit. » Utilisons, donc, la science pour dire quelque chose de clair, pour montrer clairement où en sont les choses, et non pour semer la confusion! (ibid.: 75) L'ironie fine reproche l'attitude patriarcale d'une partie des scientifiques au XIX<sup>e</sup> siècle.

## 6. Discussion et actualité de l'œuvre

Dans son traité, l'écrivaine procède de manière cohérente et constructive, critiquant la discrimination des femmes de la part de la société patriarcale, en la présentant et en la contestant de manière détaillée car cette attitude

constitue en effet une barrière au progrès. Malgré leur manque de preuves et d'arguments raisonnables, Léo ne rejette pas d'emblée les théories scientifiques de son époque. Par contre, elle les répète systématiquement dans l'ensemble et, sans parti pris, elle essaie de parvenir à des conclusions normales et raisonnables, sans se perdre dans des détails superflus. Bien qu'il s'agisse plutôt d'une étude que d'un roman, l'œuvre est composée des procédés verbaux et narratifs habilement construits. Elle utilise avec maîtrise les figures stylistiques de la littérature et elle suscite l'intérêt du lecteur par des métaphores descriptives et une fine ironie. Inflexible et catégorique dans ses jugements, elle souligne la contradiction entre l'oppression et la liberté ne laissant aucune place aux demi-solutions, car elles sont inutiles et inefficaces. Le lectorat ne reste pas indifférent devant son ardeur et sa critique fervente, mais il participe émotivement et il juge les arguments et l'injustice en se mettant lui-même du côté des femmes discriminées dans la société. Il se trouve instinctivement porté à condamner le régime du 2<sup>nd</sup> Empire, l'Église, les socialistes misogynes et les ouvriers incultes et phalocrates, s'opposant à l'hypocrisie du pouvoir qui empêche les femmes d'accéder à l'éducation. André Léo a pour objectif d'impliquer directement son lectorat afin qu'il prenne conscience de l'inégalité sociale et qu'il participe lui-même consciemment contre la discrimination des femmes. Léo arrive elle-même à des réflexions et à des évaluations de la problématique du statut et des droits de la femme dans la société. Comme si elle réfléchissait elle-même en parallèle avec le lectorat elle se pose la question de la suite des événements. Elle reconnaît à juste titre que l'éclatement de la Révolution française a certes été une formidable avancée vers la liberté, mais sans avoir le temps d'arriver à maturité (ibid.: 143): « Chaque époque a ses clartés et ses ténèbres. Celle-ci fut un orage, et l'éclair incomplet n'embrasse pas tout le ciel. » La métaphore des perturbations atmosphériques violentes, accompagnées d'éclairs et des rafales qui arrachent tout – c'est l'éclatement de la révolution qui a effacé l'ordre ancien.

Alors, comment interpréter la magnifique déclaration que « tous les hommes naissent libres et égaux en droits »? Tout simplement en remplaçant le mot « hommes » par « êtres humains » (ibid.: 143). L'écrivaine nous montre comment construire une société juste sur les bases existantes, comment éliminer les préjugés pour obtenir des droits égaux pour tous.

Les prédispositions ne sont pas biologiques mais plutôt dues aux différents critères et à la différence dans les possibilités de l'éducation chez les hommes et les femmes. La discrimination des femmes, leur oppression sociale et leur exploitation financière ne sont toujours pas éliminées, malgré de grands progrès. Ce n'est que 75 ans après cette étude que le droit de vote a été accordé aux femmes en France. Elles peuvent voter aux législatives pour la première fois en 1945 (Vie publique 2022). Auparavant, le droit de vote leur avait été refusé, malgré le mouvement d'émancipation et les revendications féministes et le premier suffrage universel de 1848 en France n'avait été accordé qu'aux hommes (ibid.). Il est étonnant de constater à quel point les arguments d'André Léo sont encore d'actualité aujourd'hui. Citons simplement quelques-uns de ses points de vue: les femmes ne doivent être jugées et comparées aux hommes que lorsqu'elles ont des chances égales de formation: car on ne naît pas femme, on le devient. La phrase célèbre de Simone de Beauvoir, dans son essai *Le deuxième sexe* en 1949, voit et la formation le développement de la personnalité dans l'éducation en partageant donc la position d'André Léo contre la différenciation des genres. De plus, n'oublions pas la dénonciation par André Léo du « consentement » et de la responsabilité juridique des jeunes filles pubertaires (Léo 1869:31), dans le cas de l'abus sexuel par des hommes adultes, qui ne sont pas responsables eux-mêmes. Nous n'oublions pas qu'il a fallu attendre jusqu'au mouvement #MeToo de nos jours pour avancer vers la protection de mineurs: La loi du 21 avril 2021 « visant à protéger les mineurs des crimes et délits sexuels et de l'inceste », fixe un âge de 15 ans en dessous duquel il ne peut y avoir consentement avec un adulte à partir du moment où la différence d'âge dépasse 5 ans. Cet âge

passé à 18 ans en cas d'inceste (vie publique 2021). L'adaptation de la loi a été accélérée entre autres par l'émoi suscité par le récit autobiographique de Vanessa Springora dans son livre *Le consentement*. A la page 112 du livre, presque similaire à la dénonciation de l'abus sexuel de jeunes filles par André Léo 150 ans plus tôt (Léo 1869: 31), on peut lire que « À quatorze ans, on n'est pas censée être attendue par un homme de cinquante ans à la sortie de son collège, on n'est pas supposée vivre à l'hôtel avec lui... ».

André Léo avait également remis en question l'existence de l'hystérie en tant que maladie féminine, une arme maléfique de la société patriarcale contre la nature de la femme. Son argumentation fut confirmée quelque 80 ans plus tard, lorsqu'en 1952 l'hystérie a été officiellement retirée de la classification internationale des maladies. L'hystérie est aujourd'hui limitée à une pathologie neurologique non spécifique au genre (Foll 2017: 87). Elle reste pourtant un terme sexiste, qui veut insulter et décrédibiliser la parole des femmes.

## 7. Conclusion

Le statut des femmes au XIX<sup>e</sup> siècle, l'ère de la Science et de l'idée républicaine en France, constitue, outre le colonialisme, une réalité sombre dans la société. André Léo, militante pour les droits des femmes et communarde, a consacré son travail de journaliste et d'écrivain à la réalisation de l'égalité des femmes et de la démocratie. Dans son œuvre *La femme et les mœurs. Monarchie ou liberté* elle traite l'égalité des sexes à travers une analyse argumentée, en s'opposant à l'ordre oppressif patriarcal, une position misogyne défendue par tous les groupes politiques de l'époque. En affrontant systématiquement les théories absurdes d'une infériorité physique ou intellectuelle de la femme, elle rejette également la différenciation essentialiste des genres. Elle présente ses arguments dans un style littéraire soigné et agréable, éveillant des émotions chez le lecteur. Sa vision claire reste toujours actuelle. L'exclusion civique de femmes dans la Constitution

française n'est relevée qu'en 1944 par ordonnance de Général de Gaulles, (Zenoude 2015: 1) presque un siècle après le suffrage universel de 1848 pour les hommes. La législation s'efforce de combler l'écart entre les hommes et les femmes, par exemple en introduisant des quotas dans les conseils d'administration et la politique et en garantissant l'égalité des salaires. Certes, grâce aux luttes des femmes depuis environ 150 ans, un grand nombre des objectifs fixés dans l'étude d'André Léo ont été atteints à ce jour. Néanmoins, même si l'égalité en droits est désormais construite, notre défi reste l'égalité effective entre les femmes et les hommes.

## BIBLIOGRAPHIE

Acollas, Émile (1870), *L'enfant né hors mariage*, Paris: Baillière.

Association André Léo, <https://www.andreleo.com/> <24.01.23>

Bancal, Jean (2021), « Proudhon et la Commune », dans: *Association Autogestion*, <https://autogestion.asso.fr/proudhon-et-la-commune/> <28.01.23>

Bellet, Roger (1992), « André Léo, écrivain-idéologue », dans: *Le romanisme* 77, 61-66.

Bergès, Sandrine (2022), *Olympe de Gouges*. Cambridge: University Press.

Brémand, Nathalie (2017), « Les premiers socialistes et les femmes abandonneuses (1830-1850) », dans: *Revue d'histoire de l'enfance « irrégulière »* 19.

Charbit, Yves (2004), « Proudhon et le piège malthusien », dans: *Cahiers internationaux de sociologie* 116.1, 5-33.

Chauvaud, Frédéric/ Dubasque, François/ Rossignol, Pierre (2015), *Les vies d'André Léo, Romancière, Féministe et Communarde*. Rennes: PU Rennes.

Colluci, Mario (2005), « Hystériques, internés, hommes infâmes. Michel Foucault et la résistance au pouvoir. » Dans: *Érès* 20.1, 123-145.

Courty, Guillaume (1988), « Berger (P.), Luckmann (T.), La construction sociale de la réalité », dans: *Politix* 1.1, 91-93.

De Beauvoir Simone (1949), *Le Deuxième Sexe*. France: Champion.

Devance, Louis (1976), « Femme, famille, travail et morale sexuelle dans l'idéologie de 1848 », dans: *Romantisme* 13/14, 77-103.

Devance Louis (1977), « Le féminisme pendant la Révolution française », dans: *Annales historiques de la Révolution française* 229 (1977), 341-376.

D'Héricourt, Jenny (1856), *La femme affranchie*. Bruxelles: A. Lacroix.

Febvre, Lucien (1944), « Proudhon, une biographie », dans: *Mélange d'histoire sociale* 6, 113-115.

Foll, Marie (2017), *Histoire de l'Hystérie*. Thèse de doctorat Université de Bourgogne.

Ruoff, Michael (2018<sup>4</sup>), *Foucault-Lexikon: Entwicklung – Kernbegriffe – Zusammenhänge*. Stuttgart: UTB.

Godineau, Dominique (1988), « Autour du mot citoyenne », dans: *Mots* 16, 91-110.

Humphreys, Karen (2012), « Bas-bleus, filles publiques, and the Literary Marketplace in the Work of Barbey d'Aurevilly. » Dans: *French Studies* 66.1, 26-40.

Jonnaert, Philippe/ Masciotra, Domenico (2004), *Constructivisme: choix contemporains. Hommage à Ernst von Glaserfeld*. Québec: Presses de l'Université du Québec.

Karmis, Dimitrios (2002), « Pourquoi lire Proudhon aujourd'hui? Le fédéralisme et le défi de la solidarité dans les sociétés divisées. » Dans: *Politique et Sociétés* 21(1), 43-65.

Kerzil, Jennifer (2009), « Constructivisme », dans: *L'ABC de la VAE*, Toulouse, Jean-Pierre Boutinet, 112-113.

Lambertz, Sigrid (1994), *Die femme de lettres im seconde Empire*. Sankt Ingbert: Röhrig Universitätsverlag.

Laveleye, Émile (1868), « Le voyage de la Novara: Étude de Géographie économique » Dans: *Revue des Deux Mondes* 73.2, 426-460.

La vie-publique, « Loi du 21 avril 2021 visant à protéger les mineurs des crimes et délits sexuels et de l'inceste. » <https://www.vie-publique.fr/loi/278212-loi-21-avril-2021-violences-sexuelles-sur-mineurs-et-inceste> <23.01.2023>.

La vie publique, « Quelles sont les grandes étapes de la conquête du droit de vote des femmes? » <https://www.vie-publique.fr/fiches/23925-grandes-etapes-de-la-conquete-du-droit-de-vote-des-femmes>

Le monde diplomatique, manières de voir (2003), « Le parti des misogynes. Soyez ménagères. », <https://www.monde-diplomatique.fr/mav/68/A/56131> <24.01.2023>.

Le monde diplomatique, manières de voir (2003), « Le parti des misogynes. Névrosée. » (68), mars-avril 2003 <https://www.monde-diplomatique.fr/mav/68/A/56131> <23.01.2023>.

Léo, André (1869), *La femme et les mœurs. Monarchie ou liberté*, Paris: Journal *Le droit des femmes*.

Louis, Annick (2020), « Les séductions de l'enquête », dans: *Passés Futurs* 8.

Michelet, Jules (2020), *L'amour, la femme*. Independently published.

Mosconi, Nicole (1990), « La femme savante », dans: *Revue française de pédagogie* 93, 27-39.

Musnik, Roger, « André Léo, La communarde » Dans: *Le blog Gallica*. Source: *Gallica Bnf*. <https://gallica.bnf.fr/blog/14082020/andre-leo-la-communarde?mode=desktop> <24.01.2023>.

Nots, Christian (2005), *Psychanalyse de l'État et de la mondialisation*. Paris: Éditions Publibook.

Perreault, Marie-Anne (2020), « Freud, Foucault et les hystériques: Résistance contre le pouvoir psychiatrique. » Dans: *Ithaque* 27, 47-66.

Perrot, Michelle (1976), « L'éloge de la ménagère dans le discours des ouvriers français au XIX<sup>e</sup> siècle. » Dans: *Romantisme* 13/14, 105-122.

Peyre, Évelyne/ Wiels, Joëlle (1996), « De la nature des femmes et de son incompatibilité avec l'exercice du pouvoir: le poids des discours scientifiques depuis le XVIII<sup>e</sup> siècle. » Dans: *Les cahiers du cedref* 2, 127-157.

Primi, Alice (2004), « André Léo, une voix critique de la démocratie française à la fin du second Empire. » Dans: *Histoire et Sociétés, Revue européenne d'Histoire Sociale* 12, 104-120.

Primi, Alice (2010), « La question des femmes au XIX<sup>e</sup> siècle. » Dans: Michèle Riot-Sarcey (éd.): *Une analyse politique du statut des femmes dans la société française du 19<sup>e</sup> siècle, appuyée sur les réflexions d'une contemporaine avisée: André Léo.*, Paris: Bibliothèque historique Larousse, 2010.

Primi, Alice (2002), « Explorer le domaine de l'histoire: comment les féministes du second Empire conçoivent-elles le passé? » Dans: *Revue d'histoire du XIX<sup>e</sup> siècle* 25, 121-126.

Primi, Alice (2006), « Être fille de son siècle. L'engagement politique des femmes dans l'espace public en France et en Allemagne de 1848 à 1870. » Thèse de doctorat, Université de Paris-VIII.

Schrupp, Antje, *Nicht Marxistin und auch nicht Anarchistin – Frauen in der Ersten Internationale*, Königstein: Ulrike-Helmer-Verlag 1999.

Springora, Vanessa (2020<sup>1</sup>), *Le consentement*, Paris: Grasset

# LA REPRÉSENTATION DES INÉGALITÉS SOCIALES DANS LE ROMAN ANARCHISTE *TERRE LIBRE (LES PIONNIERS)* DE JEAN GRAVE

CARMEN HUTTERBERGER

---

Cet article présente une analyse d'une œuvre du genre de l'utopie, plus précisément du roman anarchiste *Terre libre (Les Pionniers)* de Jean Grave. L'autrice traite ce thème en regardant la réflexion des problématiques sociales du 19<sup>e</sup> siècle. Dans ce but, le texte thématise les relations entre les classes sociales, les moyens rhétoriques et narratifs ainsi que la représentation des ouvriers dans *Terre libre*.

► [Sommaire de ce numéro](#)

2023 | Vol. 2

La vie commune à l'épreuve

Négociations des inégalités sociales dans la littérature française du 19<sup>e</sup> siècle.

pages 51-60

vistazo.

# LA REPRÉSENTATION DES INÉGALITÉS SOCIALES DANS LE ROMAN ANARCHISTE *TERRE LIBRE (LES PIONNIERS)* DE JEAN GRAVE

CARMEN HUTTERBERGER

## 1. Contextualisation: inégalités sociales et l'utopie anarchiste *Terre libre*

Au fil des époques, les périodes de grande agitation sociale se sont révélées être propices à une grande créativité utopique, comme l'affirme le politologue Thomas Schölderle (2017). Les utopies littéraires, en plus de présenter l'esquisse d'une réalité alternative, contiennent systématiquement de manière plus ou moins explicite des problèmes ou éléments critiquables inhérents au monde présent, et peuvent ainsi être interprétées comme des phénomènes de résonance avec la réalité historique. L'utopie est de fait une réponse aux crises et aux problèmes de la société (cf. Schölderle 2017: 158). Ce reflet d'une certaine réalité se retrouve chez le philologue Hans-Günter Funke (2005: 102) qui définit l'utopie littéraire comme « Entwurf einer Idealgesellschaft mit der Funktion eines kritischen Gegenbildes zu der zeitgenössischen real existierenden Gesellschaft ». Il n'est alors pas surprenant que le contexte du 19<sup>e</sup> siècle, la technologie industrielle et la production de masse ayant entraîné des changements sociaux importants, voit les ouvrages de ce genre se multiplier. La littérature utopique du 19<sup>e</sup> siècle est caractérisée par cette relation étroite entre la montée du mouvement socialiste d'une part, et le développement rapide de l'industrialisation et de

la production de richesse d'autre part. Le défi au cœur de la pensée utopique était la question sociale, résultant de la contradiction entre l'accélération de la productivité économique, en parallèle de l'appauvrissement d'une grande partie de la population (cf. Schölderle 2017: 113-114).

D'autres caractéristiques sont propres aux écrits de cette période de l'histoire. Les romans utopiques anarchistes entretiennent, selon Caroline Granier dans sa thèse sur les écrivains libertaires, une relation avec un « lieu commun » symbolisant la société capitaliste, mais introduisent également un « non-lieu », c'est-à-dire l'utopie, représentant l'organisation sociale libertaire, qui vient ébranler la première (2003: 957). Les utopies anarchistes se démarquent, d'après Claire Vachet (2017), des utopies classiques en n'incluant pas de réglementation, de hiérarchie ou de coercition institutionnelle. En effet, l'organisation sociale libertaire ne repose plus sur l'exercice d'une domination de quelques-uns sur les autres. Cette absence de hiérarchie et de contraintes institutionnalisées représente une rupture radicale avec la société capitaliste, où la domination économique, politique et sociale est omniprésente (cf. Vachet 2017: 1).

Il convient ainsi de rappeler le contexte historique qui précède la parution de l'utopie anarchiste qui sera l'objet de notre analyse, à savoir *Terre libre* de Jean Grave, dont la perspective prend source dans les inégalités sociales de la fin du 19<sup>e</sup> siècle.

En 1871, à la fin de la guerre franco-allemande, la Commune de Paris fut proclamée après que les républicains radicaux et les socialistes ont refusé de reconnaître le nouveau gouvernement. Les partisans d'une Commune sociale prirent le contrôle de la ville et tentèrent d'instaurer un système fédéraliste. Cependant, l'armée gouvernementale reprit la ville par la force durant la « Semaine Sanglante » de mai 1871. Environ 30 000 Communards furent tués ou exécutés, 40 000 furent arrêtés et 10 000 déportés vers la Guyane ou la Nouvelle-Calédonie, dont la plupart étaient des travailleurs de l'industrie et de la construction ainsi que des journaliers. La Commune

de Paris fut la première tentative de révolution sociale par la classe ouvrière et sa première défaite historique, devenant un mythe pour les différents courants du mouvement ouvrier (cf. Asholt 2006: 26).

Nous tenterons dans cette réflexion de déterminer dans quelle mesure le chapitre II de *Terre libre* reflète les problématiques sociales de la fin du 19<sup>e</sup> siècle en soulevant les questions suivantes:

- Comment les relations entre les classes sociales sont-elles conçues dans le texte?
- Par quels moyens narratifs et rhétoriques Jean Grave remet-il en question la légitimité des institutions?
- De quelle manière l'auteur conçoit-il l'évolution des mentalités dans la représentation des ouvriers?

Cet article se divise en parties théoriques et analytiques. Dans un premier temps (chap. 2), nous étudierons la théorie sociale de Pierre Bourdieu basée sur les différentes formes de capitaux, afin de comprendre comment les classes sociales se construisent. Dans un second temps (chap. 3), nous détaillerons en quoi la position politique de Jean Grave a influencé la conception du roman *Terre libre*. Enfin (chap. 4), nous aborderons le chapitre II sous quatre axes afin de répondre à nos questions de recherche.

Peu d'articles ont été publiés sur *Terre libre* en raison de l'attention limitée consacrée ces dernières années par la recherche académique à l'analyse littéraire de ce roman, qui s'est plutôt concentrée sur la prise de position politique et les écrits théoriques<sup>1</sup> de Jean Grave. Dans le cadre du colloque organisé à la faculté de droit et science politique de Nice sur le thème des « représentations de la sanction dans les œuvres utopiques », Claire Vachet (2017) aborde la critique du système pénal dans les romans anarchistes

<sup>1</sup> Constance Bantman (2017) par exemple explore le rôle de Jean Grave dans l'activisme anarchiste en adoptant une approche biographique. Cette dernière met

utopiques dans son article intitulé « La peine dans la pensée libertaire à la charnière des XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles ». Elle choisit *Terre libre* de Jean Grave au côté de quatre autres romans, *Comment nous ferons la Révolution* d'Émile Pataud et Émile Pouget, *Les Pacifiques* d'Henri Ner, *Le Monde nouveau* et *Microbes humains* de Louise Michel qui lui paraissent particulièrement pertinents et complémentaires pour son analyse face au contexte historique de l'époque. Jean Grave soulève la question de la peine à travers des personnages enfreignant les règles de vie libertaire sur l'île (cf. Vachet 2017: 1-3). Vachet (2017) conclut que les Terrelibériens sont confrontés à un dilemme quant à la manière de traiter les délinquants: doivent-ils opter pour des mesures répressives ou pour la liberté? Ils s'opposent à la réintroduction du système pénal, qui pourrait conduire à un renouveau de la répression (cf. Vachet 2017: 8). Selon un autre angle d'approche, Claire White (2016) explore, dans son article « Work Avoidance: Idleness and Ideology in Turn-of-the-Century Utopian Fiction », les discours socialistes et anarchistes, leurs enjeux politiques face au degré de paresse (cf. White 2016). Parmi les trois utopies fictionnelles sélectionnées, *Terre libre* est choisie, selon White (2016: 57), pour son « imaginative solution to the problem of work avoidance » de la société anarchiste imaginée par Jean Grave. La thèse de doctorat en Littérature française, rédigée par Caroline Granier (2003) sur les auteurs à tendance anarchiste de la fin du 19<sup>e</sup> siècle, reste toutefois la ressource la plus exhaustive disponible sur le roman. Enfin, l'historien littéraire Raymond Trousson (1998) se penche dans sa monographie « d'Utopie et d'Utopistes » sur ce genre littéraire en analysant certaines œuvres et écrivains notables. Il dédie un chapitre à « L'utopie anarchiste de Jean Grave » qui se consacre bien évidemment à *Terre libre*, dont il souligne la particularité d'avoir été écrite pour un public jeune, et qui se

l'accent sur son implication dans la presse et entre autres ses liens avec les mouvements anarchistes internationaux.

veut ainsi « doctrinaire et didactique » (Trousson 1998: 226). Cet état de la recherche ne se veut pas exhaustif, mais ouvre cependant certaines pistes de lectures.

## 2. Approche épistémologique: la théorie sociale de Pierre Bourdieu

Le sociologue, ethnologue et philosophe français Pierre Bourdieu a développé, à partir de recherches empiriques, une théorie qui intègre les problématiques sociales dans l'analyse d'œuvres littéraires. Dans son ouvrage principal de sociologie culturelle *Les règles de l'art. Genèse et structure du champ littéraire* (1992), il démontre comment un texte peut être analysé en fonction de son contexte social (cf. Joch/ Wolf 2005: 2-3).

Le monde social peut être compris comme un espace multidimensionnel dans lequel les acteurs interagissent et se situent en fonction de leur dotation en capital. Les acteurs ne doivent pas être considérés comme des individus biologiques, mais sont dotés de fonctions dans l'espace social. Cet espace est déterminé d'une part par le volume total du capital, une somme de ressources utilisables et de potentiels de pouvoir, et d'autre part par sa composition. Bourdieu distingue ici quatre types fondamentaux de capitaux. Le premier est appelé *capital économique* et comprend tout ce qui a une valeur monétaire. Le *capital culturel*, en tant que deuxième forme, comprend l'éducation et les compétences culturelles, et se manifeste par l'accumulation de titres de formation et de certificats ou de biens culturels. Le réseau de relations sociales, d'affiliations et d'appartenances, qui constitue la troisième forme, est appelé *capital social*. Selon Bourdieu, le *capital symbolique* peut être considéré comme un terme générique désignant la valeur de tous types de capitaux en termes de position sociale, de réputation ou de prestige (cf. Bourdieu 1985: 9-11).

Selon le domaine d'application, les types de capitaux possèdent une valeur et une fonction différentes. La deuxième forme est particulièrement importante pour le succès d'un acteur dans le domaine culturel. Le statut social dépend de la position dans chaque domaine. La modification des types de capitaux mentionnés ci-dessus se traduit par l'ascension ou la descente d'acteurs ou de groupes dans la hiérarchie sociale. L'espace social doit donc être considéré comme un système de relations de force et de pouvoir dans lequel les acteurs rivalisent pour des ressources et des positions matérielles ou symboliques. Ce concept peut à son tour être divisé en différents sous-domaines tels que la religion, l'art, la littérature et la politique (cf. Bourdieu 1985: 10-12).

En fonction du capital disponible et de la position associée dans la hiérarchie sociale, chaque individu forme un habitus spécifique. L'habitus est un système acquis de schémas de pensée, de perception et d'action, qui ne se construit toutefois pas consciemment: les habitudes sont adoptées via l'environnement, ce qui incite un individu à répéter ces schémas lorsqu'il se trouve dans une situation similaire. C'est sur la base de ces habitudes que les individus et les groupes forment ensemble un certain mode de vie. Tous les acteurs qui occupent une position similaire dans cet espace et qui sont dotés de positions idéologiques, de capacités, d'intérêts similaires et qui ont formé un habitus spécifique sont appelés une *classe* (cf. Bourdieu 1985: 10-12.). Jürgen Friedrichs (2014), dans sa contribution au dictionnaire de sociologie, aborde la notion de *classe* en tant que concept clé dans la recherche sur les inégalités sociales. Selon lui, une classe sociale désigne un groupe de personnes partageant une même position structurale dans le processus économique et ayant de ce fait une situation sociale similaire, des intérêts communs, ainsi qu'éventuellement une conscience de classe partagée (cf. Friedrichs 2014: 222).



### 3. Influences de la position politique de Jean Grave sur la conception du roman

Militant emblématique du mouvement ouvrier français, Jean Grave dirigea les journaux anarchistes *Le Révolté* à partir de 1883, renommé plus tard *La Révolte*, puis *Les Temps Nouveaux* qu'il fondera en 1895. Il publia des brochures militantes, des écrits théoriques, mais également des romans (cf. Trousson 1998: 223), même s'il s'accommoda de « modestes ambitions littéraires personnelles, elles-mêmes dévouées à la propagande » (ibid.). Une rubrique le « coin des enfants » s'adressant au jeune public apparaîtra en 1898 et diffuse « des extraits de Dickens, Tolstoï, Andersen, Grimm et de Jean Grave lui-même » (Granier 2003: 460). Même s'il reste plus connu pour ses essais théoriques, tels que *La Société future*, que pour l'écriture de romans lorsqu'il se lance dans l'écriture de *Terre libre* entre 1904 et 1905, on retrouve les concepts anarchistes qui lui sont chers dans cette tentative « de définir ce que pourrait être une société libertaire » (Granier 2003: 862). Dans la préface, Jean Grave nous livre quelques pistes sur la genèse de *Terre libre*. C'est en réponse à la demande de son ami Francisco Ferrer, fondateur de l'École Moderne de Barcelone, qu'il a accepté d'écrire ce roman destiné à l'enseignement aux élèves (cf. Grave 2015 [1908]: 21) et qui sera publié aux éditions des Temps Nouveaux en 1908 (cf. Wagnon 2015 : 9).

Jean Grave précise avoir eu l'intention d'y présenter une vision optimiste de l'anarchisme, mettant en avant « qu'une société basée sur la libre entente, débarrassée de toute trace d'autorité, peut parfaitement fonctionner », en d'autres termes, il s'agit d'« une esquisse de société anarchiste » (Grave 2015 [1908]: 22). Même s'il n'évoque pas directement le genre littéraire de l'utopie, mais parle plutôt de la « forme du conte », celui-ci en reprend un certain nombre de caractéristiques, car il se veut « vague et hypothétique, que doit toujours garder tout aperçu sur la société future » (Grave 2015 [1908]: 21). Il affirme ne pas avoir prévu ce qui sera exactement, mais

reconnaît que ses prévisions pour la société future sont subjectives et soumises à des conditions spécifiques telles que le temps, le milieu et l'évolution, et insiste également sur le fait que ses idéaux de société future ne sont pas « précis ni [...] immuable[s] » (Grave 2015 [1908]: 21).

Bien que *Terre libre* ait la particularité d'être l'unique utopie anarchiste écrite pour un public jeune (cf. Trousson 1998: 226), Jean Grave anticipe une éventuelle critique de son lectorat adulte en expliquant avoir limité volontairement le champ d'action de son roman à une île déserte, cela lui permettant de se concentrer sur un certain groupe de personnages ainsi que leurs interactions. Il a confronté ses personnages à des obstacles à surmonter, illustrant ainsi les difficultés qui peuvent accompagner un changement social:

[J]'ai porté l'action sur un espace restreint, je n'ai épargné à mes colons aucun des empêchements que l'ancien monde léguera au nouveau. Au contraire, je leur ai augmenté les difficultés, par le fait que, dans leur île, ils sont forcés de se créer les ressources les plus urgentes que, dans l'ancien monde, la révolution trouvera toutes créées. (Grave 2015 [1908]: 22)

Il justifie ses choix narratifs, notamment en ce qui concerne l'élaboration de ses personnages, dans une certaine mesure, gardés certes simples, en refusant le schéma habituel basé sur le concept de personnages principaux, pour privilégier un collectif de personnages aux rôles partagés :

Sans doute, aussi, j'aurais pu compliquer davantage la mentalité de mes personnages. Peut-être, les accusera-t-on d'être d'une simplicité un peu trop primitive. C'est en relisant son œuvre que l'on voit ce qui lui manque. Mais où je pense avoir réussi c'est que l'intérêt du livre repose sur la foule, et non sur un ou des 'personnages'. Je n'ai pas de 'héros'. (Grave 2015 [1908]: 24)

Jean Grave cherche à transporter les lecteurs dans un voyage intérieur « de découvertes [...] morales » (Grave 2015 [1908]: 23) plutôt qu'extérieur. Conscient des limites de son œuvre, l'auteur estime que *Terre libre* parvient néanmoins à concilier divertissement et stimulation intellectuelle: « il

pourra distraire ceux qui le liront, et aussi les faire un peu réfléchir » (Grave 2015 [1908]: 24).

## 4. Analyse du chapitre II de *Terre libre*

### 4.1. Oppositions binaires des inégalités sociales

Après le récit de l'échouement suite à une tempête d'un navire transportant des prisonniers en direction du bagne de Nouvelle-Calédonie, le chapitre II constitue une pause narrative, dans lequel le narrateur extra-hétérodiégétique s'adresse indirectement aux lecteurs en utilisant du pronom possessif « notre » pour parler son « récit » (TL 30). Il crée ainsi une proximité avec les lecteurs et tente de les inclure dans le contexte historique basé sur la réalité de l'époque. Cela est renforcé par la présence de faits réels. Il fournit des informations supplémentaires sur les personnages des « transportés » (TL 30) et sur les circonstances permettant aux lecteurs de comprendre leur situation et leur état d'esprit. Il prend de la distance dans sa description de la société de l'époque et attache une certaine importance à décrire les inégalités.

Deux groupes sociaux distincts s'opposent: l'injustice découle de la répartition inéquitable des richesses, ou *capital économique* selon Bourdieu, et du pouvoir dans la société. Une opposition binaire apparaît entre « les misérables » (TL 30), métonymie désignant les ouvriers travaillant dans des conditions difficiles, et « les hommes [...] qui commandent » (TL 30). Les pronoms anaphoriques renvoient aux groupes opposés, comme « ceux-ci » ou « ceux-ci » (TL 30), qui se réfèrent aux travailleurs, et « ceux-là » (TL 30) aux riches et puissants qui les exploitent. Le parallélisme entre « l'abondance et le luxe » et « misères et privations » (TL 30) met en contraste les avantages de certains individus avec les souffrances d'autres. Il permet de mettre en évidence l'injustice sociale entre les classes et les écarts de capitaux économiques, où les plus pauvres sont exploités au bénéfice des plus

riches. Cette figure de style contribue à créer une atmosphère critique envers l'organisation sociale de l'époque et renforce la position de l'auteur dans son argumentation contre les disparités sociales. De même, un second parallélisme ajoute la dimension des besoins primaires de « ceux qui avaient toute la peine qui crevaient de faim » et « ceux qui ne faisaient rien qui regorgeaient de tout » (TL 30) et présente la situation de manière plus grave par l'antithèse des termes en opposition totale « rien » et « de tout » (TL 30).

La condition des travailleurs se manifeste également à travers l'emploi de l'isotopie de la pénibilité composée de termes tels que « peines », « misères », « privation » (TL 30), « travail exténuant » et « souffrir » (TL 31). Les travailleurs sont ainsi victimes d'un système qui les maintient dans la précarité. En utilisant le parallélisme « des pauvres contre les riches, des affamés contre les repus » (TL 32) l'auteur amplifie les oppositions binaires. Les termes « pauvres » et « affamés » évoquent l'insuffisance et la pénurie, tandis que leurs antonymes « riches » et « repus » sont associés à l'opulence et à l'abondance. La division de la société en classes sociales est présentée comme une réalité incontestable qui détermine la situation économique et sociale des différentes classes de la société.

### 4.2. Violence d'un gouvernement répressif

Les changements de régimes politiques, qui se succédèrent après les révolutions, sont mentionnés dans le chapitre II. L'énumération « De la royauté on passa à la République, de la République à l'Empire, pour en revenir à la royauté [...] » (TL 31) est suivie par une exagération du nombre de changements par l'emploi du terme « une douzaine » (TL 31). Le narrateur insiste sur l'inefficacité de ces changements, qui, malgré les révolutions et les différents régimes, n'ont que peu modifié la condition sociale des travailleurs dont « [le] sort restait toujours misérable » (TL 31). Il critique ainsi le concept même de gouvernement, au travers d'une accumulation de termes négatifs, « attribué les causes de la misère » (TL 30-31), « mauvaise façon de

gouverner » (TL 31), « changeant lorsqu'ils gouvernaient mal » (TL 31) qu'il conclut en soulignant dans l'allégorie « fleurir la justice parmi les hommes » (TL 31) le caractère illusoire voire utopique de ces changements, marqué par l'emploi du verbe « promettaient » (TL 31). Il s'interroge sur les fondements du principe de gouvernement, quelle que soit sa forme, au travers du postulat « pourquoi il y avait des gens qui commandaient aux autres » (TL 30). Cette base sera un des points de départ pour la conception de sa société imaginaire. Il se détache ici du monde réel où l'« on n'en était pas encore arrivés à se demander pourquoi » (TL 30), laissant sous-entendre que ce ne sera pas le cas dans ce roman. En outre s'ajoute à l'inefficacité de ces évolutions une vision de domination et violence qu'il rejette tout autant.

Le gouvernement est assimilé par métaphore à une « trique » (TL 31), un instrument utilisé pour frapper quelqu'un et de le maintenir dans un état de subordination. Le choix du verbe « maintenir » (TL 31) renforce l'idée que le gouvernement agit délibérément afin de garder les travailleurs dans leur situation de pauvreté et de dépendance. La trique devient alors un symbole de la force brute et de la coercition pour contrôler les travailleurs, relégués au rang de victimes impuissantes face à un pouvoir supérieur. L'isotopie du contrôle et de la domination « être livré à quelqu'un » et « sévérité » (TL 30) est très présente dans ce passage. La litote employée « quelle que soit la main qui manœuvre, elle n'en frappe pas moins dur » (TL 31) induit que peu importe le régime en place, le gouvernement est décrit comme une autorité oppressive, privilégiant l'utilisation de la force comme une constante pour maintenir la condition « d'asservissement économique » (TL 31) des travailleurs, qui comme des esclaves ou prisonniers du système, ne bénéficient pas des fruits de leur travail. La censure et la répression de la liberté d'expression sont également dénoncées au travers de la métaphore « bâillonné tous ceux qui auraient pu jeter une note discordante » (TL 34). Celle-ci s'appuie sur l'image d'une personne bâillonnée pour suggérer que ceux qui ont des opinions contraires sont empêchés de

s'exprimer librement. L'utilisation du verbe « bâillonner » est particulièrement percutante, car elle implique une violence physique dans l'exercice du pouvoir, qui symbolise la victimisation et prise en otage des travailleurs par le système. Quelques lignes plus loin, cette censure est rappelée par l'expression « museler indéfiniment la véritable opinion » (TL 34).

### 4.3. Critique des institutions – la presse, l'école, l'Église

La censure n'affecte pas l'ensemble des journaux de manière uniforme. Le narrateur dénonce l'exploitation de la peur engendrée par les grèves auprès de la population bourgeoise comme moyen de justifier les campagnes de presse soutenant les mesures de répressions. L'emploi du terme « de toutes parts » associé à l'énumération des mesures « dissolution des syndicats, suppression des organes corporatifs, déportation des ,meneurs' » (TL 34) renforcent la gravité de la situation et du mouvement de panique.

Les journalistes sont présentés comme étant au service de l'état, s'inspirant de « la haine et la peur » (TL 34) au travers d'une métaphore les qualifiant de « valets de plume » (TL 34), le premier terme instant sur la servitude et la subordination et le second reliant à la fonction d'écriture. La presse a pour rôle de relayer les idées et les intérêts de la bourgeoisie en réclamant des mesures de répression contre les travailleurs qui remettent en question le système en place. Les journaux sont utilisés pour effrayer la population en montrant les travailleurs comme des meneurs dangereux et en appelant à leur répression. Le narrateur alerte les lecteurs, et en particulier les plus jeunes sur les dangers d'une presse dite « domestiquée » (TL 34) et les invite à établir un lien intergénérationnel auprès de « leurs pères ou grands-pères » (TL 34) en faisant appel à la mémoire collective des événements passés. Il dénigre « l'élite » (TL 34) par un jugement de valeurs par l'utilisation d'une antithèse qui l'oppose à « la bassesse humaine » (TL 34). Au-delà de la critique de la société, un aspect pédagogique se dégage de ce conseil auprès des plus jeunes. Il se réfère aux événements tragiques de juin 1848 (il s'agit probablement d'une coquille affichant juin 1818 dans le

livre.) durant lesquels la révolte ouvrière fut durement réprimée au prix de milliers de morts, arrestations et déportations (cf. Larousse 2023a), ainsi qu'à la Semaine Sanglante de mai 1871 durant laquelle près de trente milles communards perdent la vie (cf. Asholt 2006: 26).

La presse est également utilisée comme outil de manipulation de l'opinion publique pour préparer l'arrivée de nouvelles lois d'un système répressif et « se lancer dans l'arbitraire » (TL 34). Ce passage est suivi d'une réification actant les conséquences directes: « Tout ce que le mouvement anarchiste et syndical comptait de plus actif fut emprisonné » (TL 34) et introduit alors dans son récit un pan historique en évoquant les déportations vers les colonies. L'auteur pose ainsi les bases de sa robinsonnade, qui suivra le bateau l'Aréthuse en route vers la Nouvelle-Calédonie. Le choix de la destination n'est pas un hasard. De nombreux anarchistes, entre autres Louise Michel, furent en effet déportés et emprisonnés dans les pénitenciers de Nouvelle-Calédonie (cf. Granier 2003: 481). Il choisit d'ancrer son œuvre au plus proche de la réalité de la société contemporaine.

Un moyen de se défendre contre la désinformation est l'éducation. L'école est présentée comme ayant un rôle crucial dans le développement de l'intelligence des individus. Toutefois, si un enfant est retiré de l'école pour travailler afin de pallier la pauvreté de ses parents, il ne peut « guère développer son intelligence » (TL 32). À cette époque, les parents sont parfois contraints d'envoyer leurs enfants dès leur plus jeune âge travailler dans les usines. La phrase « ont dû l'enlever de bonne heure à l'école pour l'envoyer à l'usine » (TL 32) souligne que le travail est une plus grande priorité que l'éducation pour les enfants qui doivent contribuer à subvenir aux besoins de leurs familles. La mention de la durée du travail de « douze heures par jour » (TL 32) est un moyen de dénoncer les conditions auxquelles sont confrontés des enfants de travailleurs. L'utilisation du mot « misère » (TL 32) suggère que le travail est perçu comme une nécessité plutôt qu'un choix, impliquant que les personnes travaillant dur n'ont pas le luxe de

poursuivre des aspirations plus enrichissantes pour leur *capital culturel* telle que l'accès à l'éducation.

Dans ce contexte, l'antiphrase « encore mieux » (TL 32) est utilisée de manière ironique pour souligner l'absurdité de la situation. Le système éducatif, en diffusant l'idée que « tout ce qui existe est bien, ne peut pas être autrement » (TL 32), inculque une certaine vision du monde où l'ordre social existant est immuable et doit être accepté tel quel, sans possibilité de changement. L'école cimente ainsi les hiérarchies sociales et apprend aux élèves que les travailleurs doivent « respecter » (TL 32) les personnes ou les institutions au pouvoir sans les remettre en question. L'énumération commence par des figures traditionnelles de l'État (« gendarme », « juge », « député », « préfet ») (TL 32), pour ensuite évoquer l'autorité du gouvernement dans son ensemble, et enfin des acteurs économiques qui représentent la richesse et le pouvoir financier tels que « le banquier » ou « le patron » (TL 32). En utilisant cette gradation ascendante, le climax permet de donner une impression de montée en puissance, qui culmine d'un côté avec la mention de « tout le gouvernement » (TL 32), de l'autre avec l'évocation des « ceux qui sont plus riches » (TL 32). Cela renforce la vision des militants selon laquelle ces derniers sont les personnes les plus puissantes et influentes de la société, et souligne non seulement l'importance du pouvoir politique, mais surtout économique dans la hiérarchie sociale. Le système éducatif sous contrôle joue un rôle dans le maintien de l'oppression, interdisant toute progression du capital culturel des enfants de travailleur, conservant la hiérarchie sociale et par extension la répartition des richesses et du pouvoir dans un statu quo au fil des générations.

Une pique est faite contre la position de l'Église face à la nature du travail, qualifiée de « châtiment » (TL 30) infligé à l'humanité. Les prêtres seraient là pour expliquer aux humains que le travail est un fardeau qu'ils doivent porter afin d'obtenir une récompense dans l'au-delà. Ils doivent « s'y courber », (TL 30) par analogie avec la posture représentative de la soumission afin d'accéder au « ciel » (TL 30), métaphore pour le paradis. L'ironie est

perçue à travers l'utilisation d'une question rhétorique « les prêtres n'étaient-ils pas venus expliquer » (TL 30), insistant sur la fatalité de la situation, encourageant les hommes à se plier à leur destin.

#### 4.4. Soumission, prise de conscience, puis lutte ouvrière

En ce qui concerne la position des travailleurs, l'isotopie de la soumission est présente dès le début de ce chapitre. Le narrateur évoque la manière dont les ouvriers subissent leur sort, sans chercher à remettre en question les inégalités. Dès le premier paragraphe, ils se trouvent « livrés aux sévérités de l'Administration » (TL 30), ce qui implique une certaine impuissance ou soumission de la part des travailleurs. Les mots qui expriment cette soumission incluent les verbes « obéir », « se courber », « subir », « supporter » (TL 30) ou encore « dépendre » (TL 31). Au fil du texte, la prise de conscience des travailleurs évolue toutefois progressivement. La répétition de l'expression « faire comprendre » (TL 31), ainsi que de « prenaient conscience » (TL 32) et de ses dérivés, est utilisée pour insister sur le processus graduel par lequel les travailleurs ont fini par cerner la situation et les véritables causes de leur misère. Cela n'est pas immédiat, mais prends du temps et est le résultat d'un processus. Répétée à deux reprises, l'anaphore « ils comprirent que » (TL 31) permet de le renforcer et de souligner l'impact de chaque étape du parcours.

Cette évolution de mentalité est le point de départ pour une lutte contre les inégalités. Les travailleurs ne restent pas dans l'état de soumission et de passivité, le vent semble tourner et les premières idées d'actions collectives et de contestation apparaissent à travers des termes tels que « réclamer » (TL 31), « lutte » (TL 32) et « revendications » (TL 32). La métaphore « non plus des machines à produire » (TL 32) marque également la fin de la réification des êtres humains en tant qu'instruments non pensants, privés de conscience. Le narrateur suggère que les travailleurs ont des besoins et des désirs qui vont au-delà de leur fonction de production, et que leur émancipation passe par la reconnaissance de leur humanité. Les « idées

d'émancipation » (TL 32) n'ont cependant pas encore émergé chez l'ensemble des ouvriers, mais seulement chez certains - « une petite minorité » (TL 32). La prise de conscience s'étend même jusqu'à la perception de la nécessité de s'unir pour l'atteinte d'objectifs communs consistants à « démontrer aux bourgeois que, la vie sociale est toute le fait de l'activité de ceux qui travaillent » (TL 32-33). L'expression métaphorique « ces essais dessillaient les yeux » (TL 33) utilise le verbe « dessiller » qui, selon le dictionnaire Larousse (2023b), signifie « ouvrir les yeux ».

## 5. Conclusion

En se penchant sur les relations entre les classes sociales, le deuxième chapitre met en évidence l'opposition binaire entre les ouvriers et les bourgeois. Le texte utilise des figures de style, telles que le parallélisme et l'antithèse, pour contraster les avantages des riches avec les souffrances des travailleurs. L'isotopie de la pénibilité est employée pour décrire la condition précaire des travailleurs, qui sont piégés dans un système qui les maintient dans la pauvreté. La division de la société en classes sociales est présentée comme une réalité inévitable. Lorsqu'il s'agit de remettre en question la légitimité des institutions, Jean Grave choisit de critiquer la presse, l'école, l'église et le gouvernement. Pour ce faire, il emploie des moyens rhétoriques comme par exemple une métaphore dénonçant l'utilisation de la presse par le gouvernement pour servir les intérêts de la bourgeoisie. Le système éducatif participe également à l'enfermement des travailleurs dans leur classe sociale, le capital culturel restant presque exclusivement accessible aux bourgeois. Les enfants d'ouvriers sont en effet contraints de quitter l'école jeunes afin de soutenir financièrement leurs parents. Jean Grave dénonce avec ironie la position de l'Église qui attribue au travail une pénibilité s'opposant à la vision anarchiste.

Le chapitre II met également en évidence l'inefficacité des changements successifs de régimes politiques qui n'ont pas apporté d'amélioration de la

condition des travailleurs. L'auteur accumule des termes négatifs pour critiquer le concept même de gouvernement et souligne le caractère illusoire de la promesse de justice. Il s'interroge sur les principes fondamentaux d'un gouvernement et sa réelle valeur ajoutée. Il fait de son absence un élément clé pour concevoir sa société imaginaire après avoir dénoncé la violence associée à un gouvernement répressif en le comparant à une trique et en utilisant l'isotopie du contrôle et de la domination. Enfin, en utilisant la métaphore d'une personne bâillonnée, la censure envers la liberté d'expression de la presse est également critiquée. Jean Grave conçoit le changement de mentalité des ouvriers comme un processus graduel de prise de conscience, marqué par une évolution de l'isotopie de la soumission vers celle de la contestation. Au début, les travailleurs sont présentés comme réprimés et impuissants face aux inégalités sociales. Toutefois, au fil du texte, ils prennent peu à peu conscience de leur situation et des causes de leur misère. Les figures de style telles que la répétition, l'anaphore et certaines métaphores sont utilisées pour renforcer cette idée. Au travers de cette analyse, le chapitre II apparaît comme à la fois le témoin des inégalités sociales de l'époque et un appel au développement d'une société nouvelle représentative des utopies anarchistes.

## BIBLIOGRAPHIE

- Asholt, Wolfgang (2006), *Französische Literatur des 19. Jahrhunderts*. Stuttgart/Weimar: Metzler.
- Bantman, Constance (2017), Jean Grave and French Anarchism: A Relational Approach (1870s–1914), dans: *International review of social history* 62.3, 451–477.
- Bourdieu, Pierre (1985), *Sozialer Raum und „Klassen“*. *Leçon sur la leçon. Zwei Vorlesungen*. Francfort-sur-le-Main: Suhrkamp.
- Friedrichs, Jürgen (<sup>3</sup>2014), « Klasse », dans: Endruweit, Günter/ Trommsdorff, Gisela/ Burzan, Nicole (éd.), *Wörterbuch der Soziologie*. Constance/Munich: UVK/Lucius, 222-226.
- Funke, Hans-Günter (2005), *Reise nach Utopia: Studien zur Gattung Utopie in der französischen Literatur*. Münster: LIT.
- Granier, Caroline (2003), « *Nous sommes des briseurs de formules: les écrivains anarchistes en France à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle* ». Thèse de doctorat en lettres modernes, Paris-VIII.
- Grave, Jean (2015 [1908]), *Terre libre. Les Pionniers*. Paris: Éditions Noir et Rouge. [TL]
- Grave, Jean (2015 [1908]), « Préface (Que peuvent ne pas lire les petits) », dans: id. *Terre libre. Les Pionniers*. Paris: Éditions Noir et Rouge, 21-24.
- Joch, Markus/ Norbert, Christian Wolf (2005), *Text und Feld. Bourdieu in der literaturwissenschaftlichen Praxis*. Tübingen: Niemeyer.
- Larousse (2023a), « Journées de juin 1848 », dans: *Encyclopédie Larousse en ligne*. [https://www.larousse.fr/encyclopedie/divers/journ%C3%A9es\\_de\\_juin\\_1848/126256](https://www.larousse.fr/encyclopedie/divers/journ%C3%A9es_de_juin_1848/126256) [25.03.2023].
- Larousse (2023b), « Dessiller », dans: *Dictionnaire Larousse en ligne*. <https://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/dessiller/24653#325321> [30.03.2023].
- Schölderle, Thomas (<sup>2</sup>2017), *Geschichte der Utopie: eine Einführung*. Cologne/Weimar/Vienne: Böhlau.
- Trousseau, Raymond (1998), *D'utopie et d'utopistes*. Paris: L'Harmattan.
- Vachet, Claire (2017), « La peine dans la pensée libertaire à la charnière des XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles », dans: *Peine et Utopie. Représentations de la sanction dans les œuvres utopiques. Colloque international de Nice*, 07.12.2017. <https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-01994911> [20.03.2023].

